

FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME

*DÉFENDRE L'HOMME
À L'HEURE DU
TRANSHUMANISME*

Actes de la session des jeunes

**Saint Pierre de Colombier
31 octobre - 4 novembre 2018**



Famille Missionnaire
de Notre-Dame

Famille Missionnaire de Notre-Dame
Défendre l'Homme à l'heure du transhumanisme
Actes de la session des jeunes
Saint Pierre de Colombier – 2018

*Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa,
il les créa homme et femme.¹*

L'homme est quelque chose qui doit être dépassé.²

*[L]’homme peut organiser la terre sans Dieu, mais « sans Dieu il ne peut en
fin de compte que l’organiser contre l’homme. L’humanisme exclusif est un hu-
manisme inhumain ».³*

¹ Gn 1,27.

² F. NIETZSCHE.

³ PAUL VI, enc. *Populorum Progressio*, 26 mars 1967, n°42, citant H. DE LUBAC, *Le drame de l’humanisme athée*, Paris, Spes, 1945, p.10.

SOMMAIRE

Sommaire.....	4
Brève introduction au transhumanisme.....	5
Qu'est-ce que le transhumanisme ?.....	7
Les présupposés de l'idéologie transhumaniste.....	23
Les premiers effets du transhumanisme.....	31
Le mystère de l'homme, entre foi et raison.....	47
Ce que nous dit la Parole de Dieu sur l'Homme.....	49
La science a-t-elle réponse à tout ?.....	61
L'homme, corps et âme.....	81
La vocation de l'Homme.....	87
Espérance chrétienne et espoir techniciste.....	89
Le Père et Mère Marie-Augusta, éducateurs de l'homme intégral.....	109
Ce que l'Homme ne peut jamais faire.....	125
L'Église et la promotion de l'Homme.....	143
Grandeurs et décadences de l'Homme : le rôle civilisateur de l'Église.....	145
L'Église face à la souffrance et au progrès technique.....	171
Les messianismes politiques et la véritable mission du politique.....	187

Brève introduction au transhumanisme

QU'EST-CE QUE LE TRANSHUMANISME ?

Sœur Gaëtane DOMINI

La lourde tâche m'incombe (ou me *décombe*, comme vous voulez...) de commencer cette session par cette présentation générale sur le transhumanisme... *Qu'est-ce que le transhumanisme ?* Peut-être d'ailleurs vous êtes-vous posés la question en voyant notre tract : « *Défendre l'homme à l'heure du transhumanisme* »... ou peut-être étiez-vous à cette heure-là bien plus avancés sur le sujet que je ne l'étais moi-même... Mais depuis, j'ai dû préparer ce topo... alors je vais vous dire ce que j'ai appris !

Tout d'abord, rien de tel que de commencer par une petite *définition*. Ensuite, nous nous pencherons sur les *deux composantes du transhumanisme* : une composante théorique, sa partie philosophique, et une composante pratique, technique et, il faut le dire, dramatiquement économique... Enfin nous nous poserons la question de savoir si le transhumanisme doit être considéré comme *un progrès ou une régression* pour l'humanité...

Commençons donc par la définition.

I. LE TRANSHUMANISME : DÉFINITION

Le mot transhumanisme est le couplage du préfixe latin *trans* qui signifie « *de l'autre côté de, au-delà de* » avec le mot *humanisme* : qui concerne l'homme, l'humanité. L'objectif clairement affiché du transhumanisme est donc d'aller « au-delà de l'humain », de l'humanité.

Vient donc la première question : qu'est-ce que l'homme ? Peut-on définir l'humanité ? Existe-t-il une nature humaine ?

Si on écoute le livre de la Genèse,

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (*Gn 1,27*). L'homme tient une place unique dans la création : il est « à l'image de Dieu » ; dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le

8 | Défendre l'Homme à l'heure du transhumanisme

monde matériel ; il est créé « homme et femme » ; Dieu l'a établi dans son amitié.¹

Il existe donc une *nature humaine* : un homme, c'est un animal rationnel, c'est-à-dire un être vivant doué d'intelligence et de volonté, créé à l'image de Dieu et « capable de Dieu » c'est-à-dire ouvert à la Transcendance, à l'infini qu'est Dieu. C'est un être à la fois *corporel* – ce qui implique qu'il a des limites – et *spirituel* – ce qui lui permet d'interagir avec les autres êtres spirituels à savoir, le plus couramment, avec les autres hommes, mais aussi avec les anges et avec Dieu.

Sr. Marie-Joséphine et Fr. Joseph, demain, développeront plus en profondeur cette définition de l'homme telle que la Bible nous la présente et Fr. Xavier reviendra sur l'importance pour l'homme de reconnaître ses limites. Pour le moment, notons tout simplement qu'*être homme, c'est accepter d'être fini* – nous avons un corps – *avec des désirs infinis parce que nous sommes ouverts à l'infini*. C'est notre nature.

Dans ce tiraillement, le *transhumanisme* cherche à dépasser la finitude de l'homme en créant un « *homme augmenté* » par l'usage conjugué des *NBIC* :

- Nanotechnologies (procédés techniques de fabrication à l'échelle du nanomètre, *i.e.* du millième de μm) ;
- Biotechnologies (technologies impliquant le vivant) ;
- Informatique (traitement des données et programmation par ordinateur) ;
- Et sciences Cognitives (études des mécanismes de la pensée et de tout système de stockage et de traitement de l'information, en particulier ici l'intelligence artificielle).

Et cela s'applique dans le domaine de la médecine, de la reproduction, de l'armement... Fr. Stanislas vous en donnera demain quelques applications pratiques !

En fait, il s'agit de « créer » *une nouvelle variété d'hommes, par imbrication entre l'homme et la machine...* Par exemple, on veut créer des « *cyborgs* » (organisme cybernétique = avec « échanges homme/machine »)

¹ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n°355.

par la greffe d'éléments mécaniques ou électroniques sur le corps humain. Ici, l'élément principal reste encore le corps humain sur ou dans lequel on transfère la machine. Mais il y a aussi des essais de transferts de « l'homme », ou du moins de ses capacités cognitives, dans la machine : c'est tout le domaine de *l'intelligence artificielle* avec comme objectif « l'immortalité » : je survis dans la machine... Et comme l'objectif est de créer un « homme zéro défaut », on compte aussi sur le *génie génétique* pour sélectionner ou modifier au besoin le génome des êtres humains... Eugénistes direz-vous ? Non... vous allez trop loin vous répondent-ils... eux ils appellent ça du « *baby design* »... (en anglais, ça fait tout de suite mieux...).

Philippe de Villiers, dans son livre *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu*, décrit ainsi les recherches telles qu'on les lui a présentées lors de sa visite à la *Silicon Valley*, berceau du transhumanisme :

Grâce aux modifications génétiques héréditaires, on pourra augmenter l'intelligence de l'espèce. Et, à force d'imbrications entre le biologique, le mécanique et l'électronique, on en viendra à créer un homme aux organes démultipliés, aux poumons immortels et aux cellules régénérantes, un homme capable de courir comme un guépard, de sauter comme un kangourou, de voir l'invisible, d'entendre l'inaudible c'est-à-dire un être libéré de toutes les limites de la matière.²

Plus possible de faire la sourde oreille quand ça vous arrange, comme le beau-père de Sissi : « Tu veux retourner à table !? ». En bref, le *credo* des transhumanistes c'est « *salut, ô Science, notre unique espérance !* » : mais la science peut-elle avoir réponse à tout ? C'est la question que Fr. Benoît vous posera demain...

C'est *Julian Huxley*, biologiste britannique et frère d'Aldous Huxley (l'auteur du roman *Le meilleur des mondes*) qui utilisa ce mot pour la première fois en 1957.

Partisan de l'eugénisme comme moyen d'amélioration de la population humaine, mais soucieux de se démarquer des atrocités nazies, il écrit dans *New bottles for new wine* : « Si elle le souhaite, l'espèce humaine peut se transcender [...] dans sa totalité, en tant qu'humanité. Nous avons besoin d'un nouveau nom pour cette nouvelle conviction. Peut-être le mot "transhumanisme" pourra-t-il

² Philippe DE VILLIERS, *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu*, chapitre XXIX : « l'homme d'après », pages 276 à 280.

convenir : l'homme demeurant l'homme, mais se transcendant en réalisant les possibilités de la nature humaine et à leur avantage »³.

Il s'agit donc de dépasser – transcender – la nature humaine telle que Dieu l'a créée.

Le transhumanisme est à l'origine *un mouvement culturel et philosophique des années 60-70* ; si l'on consulte le site « iatranshumanisme.com » (entendez « *Intelligence artificielle et Transhumanisme* ») où l'on trouve notamment les déclarations des grands pontes du transhumanisme, on nous dit que

Le transhumanisme peut se définir comme étant *une façon de penser qui préconise l'utilisation des sciences et de la technologie afin d'améliorer les caractéristiques physiques et mentales des humains*. Cette façon de penser est basée sur la conviction que les humains sont actuellement dans leur phase intermédiaire de développement. [...] En fait, ce courant ne considère pas les handicaps, la souffrance, la maladie, le vieillissement et la mort comme étant des aspects désirables à la condition humaine. Il faut donc compter sur les biotechnologies et autres techniques émergentes pour aller au-delà de ces aspects « limitatifs ».⁴

Et Nick Bostrom⁵, l'un des grands philosophes du transhumanisme, ajoute :

Le transhumanisme est plus qu'une simple croyance abstraite que nous sommes sur le point de transcender nos limitations biologiques au travers de la technologie. Le transhumanisme est aussi *une tentative pour réévaluer la définition entière de l'être humain* comme on la conçoit habituellement... »⁶

Et aujourd'hui, le transhumanisme n'en est plus au stade de la pure « idée » : au fur et à mesure, cette idéologie s'est dotée de *moyens techniques et financiers énormes* qui en font une « technophilie adolescente à

³ Bénédicte DROUIN-JOLLÈS, « Résister au transhumanisme » in Hors-Série « Famille Chrétienne » n°22, p.13.

⁴ « Transhumanisme – définition » : <https://iatranshumanisme.com/transhumanisme/>

⁵ Nick Bostrom est le cofondateur de l'association « Humanity+ » et de l'Institut d'éthique pour les technologies émergentes, et le directeur de l'Institut pour le futur de l'humanité à Oxford.

⁶ Cf. « Wikipedia » sur « transhumanisme ».

coups de milliards de dollars ⁷» ou un « fantasme mégalomaniaque et enfantin ⁸» selon les auteurs critiques de ce mouvement.

C'est ainsi que les puissants « Gafa », c'est-à-dire les géants du Web que sont Google, Apple, Facebook et Amazon investissent chaque année plusieurs milliards pour financer la recherche, développer les technologies liées au transhumanisme et former les « élites » dans des universités qu'ils parrainent, telles que la « *Singularity University* » financée par Google et fondée par le « pape » du transhumanisme, Ray Kurzweil (on trouve par ailleurs une « antenne » de la *Singularity University* à Bordeaux et un « avatar » de cette université avec « *The Camp* » à Aix-en-Provence...), ou « *l'Institut pour le futur de l'humanité* » rattaché à l'université d'Oxford dont le directeur n'est autre que le fameux Nick Bostrom dont je viens de vous parler.

Des grandes *entreprises* ou certains *laboratoires* en Chine, comme certains *particuliers* investissent également lourdement dans le transhumanisme. Ainsi, le millionnaire *Dmitry Itskov* poursuit le rêve de l'immortalité qu'il espère atteindre en 2045 avec son programme « *2045 initiative* ».

Mais le transhumanisme s'infiltré également dans nos *grandes écoles françaises* : par exemple,

« un nouveau programme intitulé « Postdigital » est apparu au sein de *l'École Normale Supérieure* depuis près de deux ans. Il est dirigé par Alexandre Cadain qui se donne comme objectif de mettre fin aux dystopies [entendez « utopie qui tourne au cauchemar, contre-utopie »] de l'intelligence artificielle pour la rendre coopérante avec l'être humain. [...] Et il existe bien d'autres écoles de l'élite où l'on pourrait parler d'une fermentation de ces nouvelles idéologies. En 2015, la fondation Mines-Telecom de *l'Institut Mines-Telecom* publiait son cahier annuel sur « L'homme augmenté – Notre humanité en quête de sens ». Le 31 mars 2017, l'association « Aristote » proposait une journée de séminaire au sein de *l'École polytechnique* : « Médecine exponentielle, vie exponentielle, la médecine qui nous calcule est-elle libératrice ? »⁹

Bref, le transhumanisme est bel et bien là.

⁷ Tugdual DERVILLE, « Dépassée, l'humanité ? », Edito pour le Hors-Série « Famille Chrétienne » n°22, p.7.

⁸ Olivier REY, « Le transhumanisme est un fantasme mégalomaniaque enfantin », in « Le Figaro », 3 octobre 2018, p.16.

⁹ Pierre MAYRANT, « ÉLITES et transhumanisme », in « La Nef » n°299, janvier 2018.

Intéressons-nous donc maintenant aux deux canaux du transhumanisme : sa composante intellectuelle, philosophique, et sa composante pratique, économique.

II. LES 2 CANAUX DU TRANSHUMANISME : IMAGINAIRE TECHNICISTE ET INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France, disait Sully ; aujourd'hui, imaginaire techniciste et intérêts économiques sont les deux principaux canaux d'alimentation du transhumanisme.¹⁰

précise Olivier Rey, un philosophe qui vient de publier *Leurre et malheur du transhumanisme*, un essai critique sur le sujet.

Il faut donc considérer le transhumanisme selon ses 2 versants :

— *le versant intellectuel* : celui qui prétend nous rendre plus forts, plus heureux, plus longtemps...

— *le versant économique* : celui qui cherche à nous faire consommer toujours plus, en faisant en sorte que nous soyons sans cesse dépassés par les nouvelles technologies et contraints de nous « mettre à la page »...

Le *versant intellectuel* d'abord...

Philippe de Villiers, parlant de la *Silicon Valley*, raconte : Là-bas,

On prépare un homme artificiel. On veut tuer la mort. Et créer un homme immortel, affranchi des servitudes de la matière. Au fond, *c'est la notion même de Nature qui est problématique* pour les tenants de cette idéologie post-humaniste. Ils la regardent comme *un obstacle au progrès et ne reconnaissent aucune barrière à la toute-puissance de l'homme*. [...] Le post-humanisme prône *un saut éthique : il ne s'agit plus de réparer l'homme, mais de l'augmenter*. Ce changement de paradigme anthropologique n'est aucunement dissimulé, mais revendiqué : le transhumanisme est un projet politique. Et il va nous être imposé tout en douceur, par la société de consommation. Car c'est un narcissisme tentateur, irrésistible.¹¹

En fait, *l'Homo sapiens* est ravalé au rang de sous-homme.

¹⁰ Olivier REY, *Le transhumanisme comme régression*, compte-rendu d'une rencontre Philantropos, in « Famille Chrétienne », 16 décembre 2014, <https://www.famillechretienne.fr/politique-societe/bioethique/le-transhumanisme-comme-regression-156251>

¹¹ Philippe DE VILLIERS, *op. cit.*, pages 276 à 280.

Nous devons aux philosophes du XVIII^e siècle, *en nous faisant perdre Dieu, de nous avoir fait perdre l'homme* » dit Jean-Marie Le Méné.¹² « Avant, notre vision de l'homme était hétéronome : elle se référait à une norme extérieure plus élevée (Dieu, le décalogue, la loi naturelle...). Depuis, notre vision de l'homme est autonome : elle est fondée sur la prétention de l'homme à s'auto-définir. Nous avons rejeté nos titres de noblesse (l'homme créé à l'image de Dieu) au profit de définitions arbitraires (biologisantes et/ou contractuelles). [...] *N'est homme que ce que je désigne comme tel*. Dès lors, l'homme est réduit à un ensemble moléculaire, sexuellement neutre, qui peut être fait, défait, refait, parfait en toute légalité et conscience. Cette déconstruction ontologique étant achevée, nous sommes désormais dans la phase de reconstruction transhumaniste.

Le transhumanisme prône *une liberté absolue des mœurs*. Frédéric Dufoing, un essayiste belge, écrit :

le transhumanisme prétend que l'homme est libre de se créer et libre parce qu'il se crée. La liberté se résume à la liberté de choix [c'est-à-dire la liberté « d'auto-détermination », qui ne dépend que du vouloir du sujet : il n'existe aucun déterminisme pour les transhumanistes. C'est la logique de Jean-Paul Sartre pour qui l'homme SE crée : « l'existence précède l'essence »¹³ dit-il en termes philosophiques], et ce choix se fait dans un univers où le statut de créateur ou de créature est obsolète : la machine a la même valeur que l'homme [...]. Le projet [du transhumanisme] est non pas une « amélioration » de l'humanité à partir de processus existants ou « naturels », ou encore de constructions spirituelles, mais *la création d'une nouvelle humanité*. Car le cœur du transhumanisme, c'est l'idée de l'autocréation, le fantasme d'être sa propre origine, de s'inventer soi-même, cela pour collectionner ou créer le maximum d'expériences existentielles, sensibles ou extrasensibles possibles.¹⁴

Et,

Parce que revêtus des dernières découvertes scientifiques, de tels discours semblent extrêmement jeunes. Mais ils ne font que recycler le *vieux désir prométhéen*¹⁵,

c'est-à-dire la folle tentation de l'homme de se mesurer aux dieux et ainsi de s'élever au-dessus de sa condition. Finalement, on en revient toujours

¹² Jean-Marie LE MÉNÉ, « Nous avons rejeté nos titres de noblesse », in Hors-Série « Famille Chrétienne » n°22, p.10.

¹³ Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Folio essais, 1946.

¹⁴ Frédéric DUFOING, « Danger transhumaniste » in « La Nef », avril 2016.

¹⁵ Pierre MAYRANT, *art. cit.*

à la folle promesse de Lucifer : « *Sicut dei eritis... vous serez comme des dieux...* » (Gn 3,5).

Tout à l'heure, Fr. Xavier décryptera pour vous les présupposés d'une telle idéologie et vendredi Fr. Clément-Marie rappellera le « socle des valeurs non-négociables », ces valeurs que le transhumanisme bafoue allègrement...

Pour le moment, passons au **versant économique** du transhumanisme.

Je vous cite ici à ce propos un passage que je trouve assez éclairant du philosophe Olivier Rey lors d'une conférence à Philantropos :

« On sait que pour prospérer, le système capitaliste est confronté à la nécessité récurrente d'*ouvrir de nouveaux marchés*. Comment opère-t-il ? De multiples manières. L'une d'entre elles se révèle particulièrement efficace. Il s'agit de *détruire les possibilités qu'ont les êtres humains de subvenir par eux-mêmes à leurs besoins, pour les obliger à en passer par des objets ou des services qui s'achètent*. Prenons un exemple : le développement de moyens de transport rapides. Il est indéniable qu'au départ, l'augmentation des vitesses de déplacement est une bénédiction : le temps ainsi gagné peut être employé à des activités plus intéressantes. Cependant, au fur et à mesure que les moyens de transport rapides se généralisent, le monde se reconfigure en supposant leur existence, les distances à parcourir pour remplir les fonctions élémentaires et indispensables (s'approvisionner, exercer son métier, élever ses enfants) s'allongent et deviennent impossibles à couvrir avec ses jambes. Il n'y a donc pas tant ajout des possibilités de déplacement offertes par la voiture à celles dont on disposait auparavant, que destruction de la possibilité de subvenir à ses besoins fondamentaux en n'usant que de son corps et nécessité, pour remplir les mêmes fonctions, d'en passer par les dispositifs techniques fournis par l'industrie. *Le corps propre devient de plus en plus impotent – non pas qu'il perde en mobilité, mais le monde évolue de telle sorte que ce que cette mobilité permet d'accomplir se réduit.* [...]

Le corps humain est la nouvelle frontière, l'ultime gisement dont le dispositif techno-économique entend s'emparer. *Il s'agit de nous exproprier de notre corps, pour nous le revendre en pièces détachées, prétendument augmenté*. Le pire est qu'on ne peut exclure qu'à terme, de telles « augmentations » ne nous deviennent nécessaires, parce que dans l'intervalle nous aurons laissé le monde évoluer et se dégrader de telle sorte que sans elles, nous serons incapables de subsister. Plutôt que d'augmentations, il faudrait parler de kits de survie en environnement hostile.

Sachons donc, derrière les discours des allumés du transhumanisme, repérer *les gigantesques enjeux économiques sous-jacents*. Les transhumanistes prétendent que les avancées technologiques vont permettre à l'homme de dépasser sa condition biologique, de prendre en main son devenir. Ce qui n'est jamais précisé dans leurs discours, c'est *qu'en fait de domination de l'homme sur sa propre condition, ce sera la domination de certains hommes sur beaucoup d'autres, et que les dominants se trouveront eux-mêmes ravalés, au fil du processus, au rang de serviteurs dudit processus*.¹⁶

Mais, peut-on se demander, *est-ce réalisable* ? La technique peut-elle permettre de transférer l'homme dans une machine ?

Un article de cet été, de deux chercheurs en neurosciences du CNRS, disait :

Ray Kurzweil, le « pape » de la singularité [c'est l'hypothèse d'un point de non-retour dans l'usage de l'Intelligence Artificielle, qui prendrait alors le pas sur l'intelligence humaine], affirme que grâce à l'IA, l'être humain pourra réparer son enveloppe fragile vouée au déclin et mieux encore, fusionner son esprit avec la machine pour sauter dans les bras de l'éternité. Pourra-t-on un jour « télécharger » le cerveau d'une personne dans une machine ? Pour cela, il faudrait en connaître le fonctionnement, et élucider les différences interindividuelles entre les cerveaux de deux êtres. [...]. Le plus grand obstacle n'est pas dans les progrès de l'IA mais dans les limites des connaissances biologiques. *Le cerveau de chaque individu est unique, mais la biologie n'a actuellement rien à dire sur le processus d'individuation du cerveau définissant notre « soi »* (le *self* = ce qui fait mon identité propre). Transférer l'esprit, les émotions, le sens critique, l'humour ou l'analyse de la pensée d'autrui depuis le cerveau vers une puce afin d'aboutir à une vie éternelle débarrassée d'un cerveau vieillissant, est *un fantasme de quelques mégalomanes*. Oui, la machine peut être meilleure que l'être humain et mimer un comportement intelligent mais uniquement dans certaines tâches et pas pour tout.¹⁷

A titre d'exemple, nous sommes déjà largement dépassés en termes de puissance de calculs par une simple calculatrice ; mais celle-ci n'invente rien : elle ne fait qu'appliquer des règles de calculs pensées et programmées par l'homme, avec toute la puissance que l'électronique peut lui donner. Et puis ne lui demandez pas ensuite de s'occuper du petit dernier qui vient de se faire mal...

¹⁶ Olivier REY, *art. cit.*

¹⁷ Jean MARIANI et Danièle TRITSCH, « Transhumanisme : de l'illusion à l'imposture » in « CNRS : le journal », 31.08.2018 : <https://lejournel.cnrs.fr/billets/transhumanisme-de-lillusion-a-limposture>

Et là, on nous parle uniquement du côté « biologique », « animal » de l'esprit humain, le seul qui serait accessible à la science... mais qui pour le moment lui est inaccessible. Or nous savons, nous, que *l'homme a une âme, qui ne se réduit pas seulement à quelques connexions entre des cellules nerveuses !* Donc, quand on a compris que l'homme était bien plus qu'un cerveau, on sait qu'aucune machine ne pourra jamais le remplacer.

Venons-en à la 3^e et dernière partie : doit-on considérer le transhumanisme comme un progrès ou comme une régression de l'humanité ? Va-t-on vers un homme augmenté ou diminué ?

III. PROGRÈS OU RÉGRESSION ? UN HOMME AUGMENTÉ OU DIMINUÉ ?

D'abord, il faudrait s'entendre sur ce qu'on entend par progrès. Pour plus de détails, je vous renvoie à notre session de Toussaint 2014 où nous vous avons parlé de l'Église et du progrès. En résumé, Benoît XVI dans son encyclique *Spe Salvi* nous disait que, pour un homme moderne, dans l'idée de progrès deux réalités sont impliquées : *la raison et la liberté*.¹⁸ *On parle de progrès dans la mesure où, par son intelligence, l'homme contribue à améliorer le monde dans lequel il vit en guidant sa raison et sa volonté* (donc sa liberté) *par une véritable sagesse* (qui pour nous est du domaine de la foi).

Y a-t-il une *véritable sagesse dans le transhumanisme* ? Il suffit d'y regarder d'un peu plus près pour s'apercevoir qu'on y rencontre plutôt *les contradictions du démon* :

Le transhumaniste veut affranchir l'esprit de la matière, mais pour arriver à ses fins il s'en remet entièrement et exclusivement à des moyens matériels.¹⁹

¹⁸ BENOÎT XVI, encyclique *Spe salvi*, 2007, n°17 : « Le progrès est surtout un progrès dans la domination croissante de la raison et cette raison est considérée clairement comme un pouvoir du bien et pour le bien. Le progrès est le dépassement de toutes les dépendances – il est progrès vers la liberté parfaite. La liberté aussi est perçue seulement comme une promesse, dans laquelle l'homme va vers sa plénitude. [...] En effet, le règne de la raison est attendu comme la nouvelle condition de l'humanité devenue totalement libre [...]. Néanmoins, dans les deux concepts-clé de "raison" et de "liberté", la pensée est aussi tacitement toujours en opposition avec les liens de la foi et de l'Église comme avec les liens des systèmes d'État d'alors (= monarchie) ».

¹⁹ Anastasia COLOSIMO, dans l'émission *Le Journal de la philo* au sujet du livre d'Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, France Culture, 3 octobre 2018 : <https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-philo/le-journal-de-la-philo-du-mercredi-03-octobre-2018>

On nous assure que tout est sous-contrôle et que des *comités d'éthique* veillent sur la conformité des nouvelles techniques avec la morale. En fait,

le transhumanisme permet aux instances présumées régulatrices d'afficher des airs modérés, alors qu'elles avalisent à peu près tout ce qui est technologiquement réalisable. Car il ne s'agit pas, pour les comités d'éthique institués au cours des dernières décennies, de faire respecter quelque limite que ce soit : on pourrait dire que la « bioéthique » consiste à approuver ce que l'éthique réprouve...²⁰

En bref, ce qui est techniquement réalisable est légal, et ce qui est légal est moral.

On observe également, avec le transhumanisme, un *renversement de la charité* : la technologie se pare des dehors de la compassion (regardez les arguments de ceux qui promeuvent l'euthanasie, la FIV, etc.) tandis que pour défendre l'homme vous apparaissiez comme cruel...²¹ :

et oui mon p'tit gars, tu vas mourir... « C'est au nom de l'amour, et non pas de la vérité, que l'on promet l'avortement, l'euthanasie, le mariage unisexe, le consumérisme, le transhumanisme... L'accouplement de la raison technicienne et du sentimentalisme engendre ce monstre : une compassion armée, qui prétend fabriquer un individu pacifié, au mépris du donné naturel.²²

disait Fabrice Hadjadj lors d'un congrès sur l'encyclique *Deus Caritas Est*.

C'est là qu'il faut savoir distinguer quelle est notre véritable espérance. Fr. Pio, vendredi, vous parlera justement de la différence entre l'espérance chrétienne et l'espoir techniciste.

Le transhumanisme apporte-t-il *davantage de liberté* à l'homme ? C'est plutôt vers une dépendance totale qu'il nous conduit...

Quelle autonomie aura un individu entièrement dépendant du système industriel pour le moindre des aspects de sa vie ? » écrit encore Frédéric Dufoing. Les transhumanistes arguent de la liberté de choix, mais un siècle d'expérience automobile n'indique-t-il pas qu'il sera difficile, voire impossible de

²⁰ Olivier REY, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018, p.46.

²¹ Cf. Fabrice HADJADJ : « L'homme est-il immortel ? Le transhumanisme en question », Vidéo de la conférence pour la 23^e Université Hommes-Entreprise, CECA Bordeaux <https://www.youtube.com/watch?v=uiPrMB2wNY>

²² IBID., « Le message chrétien de la charité : quel apport pour l'homme moderne ? » in CONSEIL PONTIFICAL COR UNUM, Actes du congrès international *La charité ne passera jamais, Deus Caritas Est, les perspectives 10 ans après*, 25-26 février 2016 : http://www.corunum.va/content/dam/corunumexpo/pdf-congresso2016/atti_fr.pdf

refuser de s'aligner sur la consommation, sur les transformations des autres ? Quel groupe social aura désormais le pouvoir ? Et quelle liberté d'action restera-t-il à un individu devenu un pantin des réseaux et des psychotropes ? Où trouvera-t-on, sur notre planète déjà épuisée, les ressources matérielles pour mettre en œuvre une telle modification de l'espèce et de son environnement ?...²³

Et Olivier Rey, lors de la rencontre Philantropos que j'ai déjà citée tout à l'heure disait :

Au fil de telles évolutions, le consommateur devient peu à peu *aussi dépendant du marché que l'était le nourrisson des êtres qui prenaient soin de lui*. Passé un certain stade de développement, la société de consommation, qui était censée nous ouvrir des horizons toujours nouveaux, nous replonge dans un état de complète dépendance, comme aux premiers temps de notre existence. Non seulement cela, mais elle va jusqu'à défaire le processus d'unification du sujet – ce sujet qu'elle est censée servir –, jusqu'à faire exploser celui-ci en une multitude de pulsions partielles qui, chacune, en appelle à un produit ou un service particulier pour s'assouvir. *On parle volontiers, pour caractériser notre époque, d'individualisme. Quel terme mal choisi. Nous n'en sommes plus là ! L'individu, pour être fidèle à son nom, devrait ne pas pouvoir se diviser. Or au contraire, il se divise de plus en plus*.²⁴

L'analyse du Père Olivier Rolland, responsable du Mouvement Sacerdotal Marial en France, est aussi intéressante :

Le regard que le monde pose sur l'histoire contemporaine – dit-il – est *un regard de satisfaction* : satisfaction des indéniables progrès techniques ; satisfaction de la globalisation (mondialisation), où *l'homme est progressivement réduit à un modèle unique, sans racines, sans culture, sans différence* ; *satisfaction de la folle auto-affirmation de l'homme*, qui n'est possible que si l'homme s'affranchit de Dieu, de l'insupportable tutelle qu'il fait peser sur les hommes, ou que – ce sont les accusations répétées du monde contemporain – les 'religieux' font peser sur les hommes au nom de leur Dieu. C'est ainsi que notre monde contemporain a créé de nouvelles idéologies [dont] l'idéologie du transhumanisme, qui prétend que l'homme doit être amélioré, augmenté, par l'implantation de machines, fabriquées par l'homme, qui lui donneront des capacités que la nature ne lui a jamais données. Ainsi les savants fous travaillent sans arrêt, les laboratoires – où l'on cherche à réaliser tout ce qui est techniquement possible sans savoir si c'est bien ou mal – expérimentent des solutions qui sont présentées comme des avancées, utiles pour soigner ou

²³ Frédéric DUFOING, *art. cit.*

²⁴ Olivier REY, *art. cit.*

faciliter telle ou telle activité ; en réalité, *ce sont des pièges pour rendre l'homme dépendant des machines, et finalement pouvoir le manipuler à sa guise.*²⁵

En bref,

Le transhumanisme se donne pour un au-delà de l'humain. À bien y regarder, *on reconnaît toute la part d'en deçà qui se dissimule derrière ce prétendu au-delà.* L'imaginaire transhumaniste, c'est la technique la plus sophistiquée mise au service d'une régression. C'est le couplage monstrueux de la surpuissance et de l'infantilisme, la figure hideuse de l'immature surarmé. C'est la promesse que grâce à la technique, nous n'aurons plus à devenir adultes.²⁶

Peut-on considérer cela comme un progrès ?

Mais pourquoi vous parle-t-on de tout cela aujourd'hui ? En quoi avons-nous notre mot à dire ?

Écoutons Paul VI (saint Paul VI !) nous le redire, tel qu'il l'a expliqué devant l'ONU en 1965 :

Quelle que soit votre opinion sur le Pontife de Rome, vous connaissez Notre mission : Nous sommes porteurs d'un message pour toute l'humanité. [...] Ce message vient de Notre expérience historique. C'est comme « *expert en humanité* » que Nous apportons à cette Organisation le suffrage de Nos derniers prédécesseurs, celui de tout l'Épiscopat Catholique et le Nôtre.²⁷

Et pour preuve, Fr. Henry-Marie, samedi, retracera pour vous le rôle civilisateur de l'Église tout au long de l'histoire.

Oui, depuis ses origines, l'Église est « *experte en humanité* ». Pourquoi ? Parce que, comme nous le dit la constitution *Gaudium et Spes* du Concile Vatican II, « *le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné*²⁸ », le Christ Seigneur.

Parce que, comme le rappelait saint Jean XXIII en ouvrant le Concile Vatican II,

²⁵ Père Olivier ROLLAND, « Editorial », « Bulletin du Mouvement Sacerdotal Marial », octobre 2018 : <https://www.msm-france.com/wp-content/uploads/2018/10/Bulletin-rentre%C3%A9-2018.pdf>

²⁶ Olivier REY, art. cit.

²⁷ PAUL VI, *Discours à l'Organisation des Nations Unies à l'occasion du 20^e anniversaire de l'Organisation*, 4 octobre 1965.

²⁸ CONCILE VATICAN II, Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, 1965, n°22.

la foi catholique « embrasse l'homme tout entier, composé de corps et d'âme, et elle nous ordonne, à nous qui sommes habitants de cette terre, de marcher comme des pèlerins vers la patrie céleste.

Cela montre comment il faut régler notre vie mortelle de façon à accomplir les devoirs qui nous lient envers la Cité terrestre et céleste et à atteindre ainsi le but fixé par Dieu, C'est dire qu'absolument tous les hommes, soit pris individuellement soit réunis en société, ont *le devoir permanent de tendre, pendant cette vie, à l'acquisition des biens célestes et, en vue de ce but, d'utiliser les biens terrestres dans la mesure où l'usage des biens temporels ne compromette pas leur bonheur éternel [...]*

C'est pourquoi, *l'Église n'a pas assisté, inerte, aux merveilleuses découvertes du génie humain ni au développement actuel des doctrines, pas plus qu'elle n'a été incapable de les Juger correctement. Mais, suivant tous ces développements avec vigilance, elle ne cesse pas d'avertir les hommes qu'ils ont à tourner leurs regards au-delà des choses visibles, vers Dieu*, source de toute sagesse et de toute beauté, afin qu'ils n'oublient pas, eux à qui il a été dit : « Soumettez la terre et dominez-la » (*Gn 1,28*), ce précepte très grave : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras, lui Seul » (*Mt 4,10 ; Le 4,8*) afin que l'attrait fugitif des choses d'ici-bas n'empêche pas le véritable progrès.²⁹

Ainsi, ne nous y trompons pas : si l'Église s'intéresse au monde matériel, ce n'est pas pour délaisser le spirituel, bien au contraire ! Ou pour le dire avec Paul VI :

Beaucoup sont tentés de croire que n'est vivant que ce qui est nouveau, ce qui est moderne, ce qui se confond avec l'expérience du monde contemporain. Et, au lieu de partir de la substance de la foi telle qu'elle a été vécue pendant près de vingt siècles, ils prennent pour point de départ les réalités temporelles : l'état d'esprit des contemporains. *Beaucoup pensent, même dans les milieux chrétiens, que le Christianisme travaille avant tout pour rendre le monde meilleur. Mais la fin du Christianisme n'est pas de faire un monde meilleur, j'entends le monde matériel, le monde changeant.* Le monde de l'ordre surnaturel échappe à l'usure des temps. On s'imagine parfois que l'ordre de la grâce est une structure en quelque sorte marginale. Ce serait un messianisme naturaliste. Mais vous le remarquerez : plus les aspirations purement matérielles approchent de leur réalisation, moins elles satisfont les besoins essentiels de la vie.³⁰

Paul VI rappelle ici la distinction nécessaire entre l'ordre temporel et l'ordre surnaturel : Fr. Augustin reviendra sur cette question des rôles dis-

²⁹ JEAN XXIII, *Discours d'ouverture du Concile Vatican II*, 11 octobre 1962.

³⁰ Jean GUITTON, *Dialogues avec Paul VI*, Fayard, 1967, chap. XIII : « dialogue sur le mystère du Concile », p.275.

tincts du politique et de l'Église samedi, avec le danger de l'inversion des rôles, car, le transhumanisme, c'est cela : c'est un projet politique qui nous promet un nouveau « Salut » par le matériel... en éradiquant le spirituel, l'aspect transcendant de l'homme.

Voilà pourquoi nous avons jugé important d'aborder cette année le thème du transhumanisme et de la défense de l'homme dans toutes ses dimensions, tel que Dieu l'a créé car « cela était très bon » (*Gn 1,31*). Nos fondateurs le Père Lucien-Marie et Mère Marie-Augusta ont compris que, pour œuvrer à une véritable promotion de l'homme, la communauté devait travailler à *l'éducation de l'homme dans toutes ses dimensions*. Sr. Hélène vous en parlera vendredi.

Nous vous parlons du combat de l'Église pour défendre l'homme parce qu'il est *urgent de réagir*. Nous ne devons pas faire « *le jeu du dragon* »³¹. Dans son encyclique *Caritas in veritate*, Benoît XVI nous disait :

Un domaine primordial et crucial de l'affrontement culturel entre la technique considérée comme un absolu et la responsabilité morale de l'homme est aujourd'hui celui de la *bioéthique*, où se joue de manière radicale la possibilité même d'un développement humain intégral. Il s'agit d'un domaine particulièrement délicat et décisif, où émerge avec une force dramatique *la question fondamentale de savoir si l'homme s'est produit lui-même ou s'il dépend de Dieu*. Les découvertes scientifiques en ce domaine et les possibilités d'intervention technique semblent tellement avancées qu'elles imposent de choisir entre deux types de rationalité, celle de la raison ouverte à la transcendance et celle d'une raison close dans l'immanence technologique. On se trouve devant un « ou bien, ou bien » (*aut aut*) décisif.³²

Et devant ce choix radical, *les catholiques ont leur mot à dire*.

L'Église, dit le Père Luc de Bellescize, est aujourd'hui en Occident, malgré le péché de ses membres, la seule institution prophétique organisée et unifiée qui empêche le monde de s'enfermer sur lui-même, qui questionne l'empire

³¹ Cf. JEAN-PAUL II, *Homélie de la béatification de Jacinthe et François de Fatima*, 13 mai 2000 : « Ces paroles que nous avons entendues dans la première lecture de la Messe nous incitent à penser à la grande lutte entre le bien et le mal, ainsi qu'à constater comment l'homme, en mettant Dieu de côté, ne peut pas atteindre le bonheur, et finit même par se détruire. [...] Le message de Fatima est un rappel à la conversion, en faisant *appel à l'humanité afin qu'elle ne joue pas le jeu du "dragon"*, qui avec la « queue balaie le tiers des étoiles du ciel et les précipite sur la terre » (Ap 12,4). Le dernier objectif de l'homme est le Ciel, sa véritable maison où le Père céleste, dans son amour miséricordieux, est en attente de tous. »

³² BENOÎT XVI, encyclique *Caritas in Veritate*, 29 juin 2009, n°74.

indiscutable de ses dogmes, et qui indique pour les hommes une lumière au-delà des projecteurs du siècle. [...] Le temps vient, et il est déjà là, où seuls les serviteurs du Christ, rejoints par quelques hommes de bonne volonté, seront les gardiens de la Terre et des plus petits de ses enfants.³³

Oui, les catholiques ont leur mot à dire, parce que face au rejet légitime de la mort, de la maladie, au désir de se sauver et de sauver l'humanité, nous avons des réponses spécifiques à apporter. *Nous devons faire savoir au monde qu'un Sauveur est déjà venu.* Un Sauveur qui a déjà vaincu la mort pour nous, un Sauveur qui nous promet, dit Saint Augustin, « la seule et véritable vie bienheureuse, qui consiste à contempler l'amabilité de Dieu pour toujours, en étant devenus immortels de corps et d'esprit. ³⁴»

Il nous faut sortir de la route que le transhumanisme nous trace... *et quelle meilleure route pour s'en sortir que de choisir celle de Celui qui a dit : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ? » (Jn 14,6).*

³³ Père LUC DE BELLESCIZE, « *L'Église face au transhumanisme* », « Famille Chrétienne » n°2048, 15 avril 2017, p.49.

³⁴ SAINT AUGUSTIN, *Lettre à Proba sur la prière*, Office des lectures du vendredi, 29^e semaine TO.

LES PRÉSUPPOSÉS DE L'IDÉOLOGIE TRANSHUMANISTE

Frère Xavier DOMINI

Comment s'est construite l'idéologie du transhumanisme ? Nous ne serons pas exhaustifs ; il est difficile de donner tous les éléments qui conduisent au Transhumanisme. Tout est imbriqué.

I. LE TRANSHUMANISME N'EST PAS UNE IDÉE NOUVELLE

Tout d'abord, nous soulignons que le transhumanisme n'est pas une idée nouvelle. Elle est vieille comme le monde. Beaucoup ont rêvé d'un homme qui pourrait dépasser ses propres limites, un homme tout puissant, un homme au-delà de l'humain connu. Nombreuses sont les légendes de l'humanité qui ont essayé de décrire le franchissement de la limite de l'humain connu. Cette recherche du dépassement des frontières de l'humain a hanté les nuits des alchimistes ! Cependant, cela restait dans le domaine de l'imaginaire, du rêve.

II. COMMENT LE RÊVE OU L'IMAGINAIRE D'UN HOMME DÉPASSANT SES PROPRES LIMITES NATURELLES A-T-IL PU ÊTRE PENSÉ PAR UNE MAJORITÉ COMME ÉTANT UN POSSIBLE SOUHAITABLE ?

A. La conception antique et médiévale

Dans la conception antique et médiévale, la nature était un ordre que l'homme recevait et qui reflétait le divin. Pour un philosophe grec comme Aristote, chaque chose possède un être spécifique (une « essence ») qui lui dispose à une fin. La nature – pour Aristote – doit être envisagée comme un vaste ensemble de réalités dont l'homme n'est pas le créateur mais qu'il doit contempler et dans lequel il doit s'insérer. Autrement dit, chaque chose, y compris l'homme, possède une identité et une bonté intrinsèques et objectives. *Ce n'est pas l'homme qui détermine ce que les choses sont et ce vers quoi elles tendent : c'est un donné qui s'impose et qu'il faut respecter.*

B. L'avènement du subjectivisme.

À la fin du 15^e et début du 16^e siècle, peu à peu on s'affranchit de la vision antique et médiévale de la nature. On entre dans l'ère de la modernité. Avec les nouvelles découvertes scientifiques, avec aussi la découverte de nouvelles technologies qui révolutionnent le travail et le rapport de l'homme au monde, l'homme se trouve dans un nouveau rapport de force avec le monde. Il prend conscience qu'il peut exercer une certaine domination sur le monde ou, pour le moins, une domination sur beaucoup d'aspects qu'ils ne pensaient pas dominer jusqu'à l'heure.

L'homme a toujours essayé d'affirmer son moi (le péché originel est l'expression de l'affirmation du moi de l'homme contre Dieu) ; mais à partir de cette époque, ceci s'accroît considérablement. C'est l'avènement du subjectivisme qui va peu à peu rejeter toute objectivité, c'est-à-dire tout ce qui vient de l'extérieur de soi.

Tout ceci se traduira forcément dans la pensée philosophique. Tout particulièrement avec Descartes, mathématicien, physicien et philosophe français (1596-1650). Il est considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie moderne. Pourquoi ? Tout simplement en inversant l'objet de la pensée. Avec son fameux « *cogito ergo sum* », « je pense donc je suis » la source de mon être n'est plus Dieu, le réel, mais ma propre pensée. L'idéalisme de Descartes va couper la philosophie de la réalité.

Pour René Descartes, la nature n'est plus l'ordre transcendant que décrivait Aristote. Il ne s'agit plus de découvrir la soi-disant « identité intrinsèque » des choses ni leur finalité objective. Pour Descartes, les réalités corporelles ne sont qu'« étendue ». Autrement dit, elles ne possèdent que des propriétés mathématiques. Les animaux, mais aussi le corps humains, n'ont pas de valeur en soi : ce sont des mécanismes, semblables à ceux que concevait la science du XVII^e siècle. Du fait de cette perspective réductrice adoptée par la modernité, *c'est à l'homme que revient la charge de donner à la nature sa finalité (= son but, son sens), sans considération d'une quelconque « loi naturelle » ou d'un ordre divin inscrit dans les choses.* Le principe qui gouverne les recherches de Descartes est à ce titre très évocateur : *il nous faut, affirme-t-il, devenir « maître et possesseur » de la nature.*

La route vers les idéologies athées est ouverte. L'équilibre foi et raison est rompu ; seule la raison – ou ce que l'on nommera alors raison – subsiste ! C'est l'homme qui va désormais décider ce qui est du Bien et du Mal en fonction du sens qu'il donne aux choses. Dans cette perspective, il n'y a plus d'obstacles pour envisager un dépassement des limites de la nature, tout devient moralement possible. Il ne reste plus à attendre que le progrès scientifique et technologique nous permette de repousser toujours plus les limites matérielles de notre nature. Le transhumanisme devient possible.

C. La liberté prend un autre sens

Dans cette perspective la liberté prend un autre sens. En effet, les choses n'ayant plus une finalité qui vaut pour tous et pour tous les temps (c'est-à-dire en rapport avec une vérité objective), la liberté n'est plus en vue du bien que sont les choses puisque cela n'existe pas, mais la liberté devient une liberté de choix. Dit autrement liberté n'est plus « naturellement » finalisée par le bien objectif que sont les choses. Dans la perspective moderne, la liberté se définit comme liberté d'indifférence vis-à-vis de toute inclination naturelle. C'est une liberté en surplomb de la nature. La liberté est de choisir ce qui lui semble bon pour lui à tel moment de sa vie. Dans cette perspective, la liberté est complètement tributaire du désir. Le bien et le mal trouve une autre définition. Il n'y a plus de bien et de mal objectif, c'est-à-dire qui vaut pour tous et pour tous les temps mais le bien dépend de mon vouloir, de mon désir. De manière caricaturale, les choses seront considérées bonnes par moi si elles permettent de réaliser mon désir et elles seront mauvaises si elles ne le permettent pas. Répétons-le : avec cette conception de la liberté, le transhumanisme devient possible.

Ceci constitue une rupture majeure dans l'histoire des civilisations et ouvre les portes à un humanisme athée et aux totalitarismes.

D. Développement d'un humanisme athée

À travers quelques exemples, nous allons voir comment cette nouvelle façon d'envisager la liberté, le bien et le mal et notre rapport aux choses va se déployer dans un humanisme athée.

1. Une remarque importante

Cette nouvelle façon d'envisager le rapport de l'homme au monde ne sait pas fait d'un seul coup, elle ne passera que peu à peu dans la culture

et la mentalité. Comme nous sommes encore dans une culture chrétienne, il y aura des luttes. Au tout début, il n'est pas question de nier Dieu, son rôle créateur, ni même la Révélation avec Jésus, Fils de Dieu Sauveur. Descartes était imprégné de christianisme même si certains disent qu'il était un proche des Roses Croix qui vont enfanter en grande partie la franc-maçonnerie spéculative qui influencera la philosophie des Lumières. Descartes va simplement poser les bases d'une nouvelle façon de penser notre rapport au monde. Ensuite, le système était enclenché, il va se déployer pour parvenir à des humanismes où Dieu n'aura plus de place. On va aboutir à des humanismes athées et totalitaires.

Les philosophes des Lumières, appelés ainsi car c'est la raison qui éclaire tous les hommes, admettent Dieu mais c'est un Dieu qui ne se révèle pas, qui n'agit pas directement dans notre histoire, (= refus de la Révélation et « promotion » du déisme). Dieu est le grand horloger mais ensuite après avoir créé l'horloge, celle-ci fonctionne seule. La lumière n'est plus donnée par Dieu, par la Révélation. Ceci, c'est de l'obscurantisme.

Après la Révolution française, les hommes vont penser un monde libéré de toute influence de l'Église et de toute référence à Dieu. Dieu ne sera plus un obstacle au transhumanisme puisque l'on va s'en débarrasser !

2. Le transhumanisme se nourrit des humanismes athées¹

— *Ludwig Feuerbach (philosophe allemand, 1804-1872) va répondre à la première question fondamentale que la philosophie se pose concernant le sens de la vie : qu'est-ce que l'homme ? qui suis-je ? Pour Feuerbach, l'homme n'est pas créé par Dieu, en vue de l'aimer ; mais Dieu n'est qu'un miroir de l'homme. Il n'est plus créé à l'image de Dieu mais Dieu n'est qu'une image de l'homme. Dieu est la projection des désirs humains qui sont dans son inconscient. Nous avons là une inversion radicale de l'anthropologie chrétienne ! Pour reprendre une de ses expressions, tirées du livre *Le drame de l'humanité athée*, du cardinal de Lubac, « l'homme est dépossédé de quelque chose qui lui appartient par essence, au profit d'une réalité illusoire ». Il déclare encore « le tournant de l'Histoire sera le moment où l'homme prendra conscience que le seul Dieu de l'homme est l'homme lui-*

¹ Cf. Vincent et Sylvie, « Les idéologies qui ont déconstruit les Nations européennes : marxisme, nazisme, libéralisme ; le mal érigé en système » in FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME – FOYERS-AMIS DE LA FMND, *Mémoire et identité*, actes de la session d'été 2018, pp.39-54 [pp.41-ss.].

même ». Deux de ses grands disciples seront Marx et Engels. Nous pouvons donc considérer Feuerbach comme le père spirituel du marxisme mais également comme celui qui pose la première pierre fondatrice de l'athéisme.

Cela convient au projet transhumanisme !

— *Thomas Huxley* (philosophe et biologiste anglais, 1825-1895) va répondre à la question de l'origine de l'homme. Pour cela, il va transformer les travaux de Darwin sur l'évolution des espèces, qui restaient globalement des hypothèses, en une idéologie de l'évolution avec des certitudes. Nous basculons dans le scientisme. Voilà ce que déclare Huxley (livre du Card. De Lubac) :

l'humanité au XIX^e siècle qui est devenue adulte n'a plus besoin de Dieu et les progrès de la science et de ses lois naturelles mettent Dieu dans le rôle de spectateur sans action. La théorie de l'évolution n'est plus une hypothèse mais un fait incontestable.

Cette théorie de l'évolution idéologique va avoir une influence considérable. Pour l'athéisme, la science a percé le mystère de l'origine de l'homme.

Cela soulage la conscience de l'homme qui aurait eu encore quelque scrupule à entrer dans le projet du transhumanisme !

— *Auguste Comte* (philosophe français, 1798-1857) va répondre à la question : *quelle finalité pour l'homme ? Quel est le destin de l'humanité ?* Il va dépasser la simple critique du christianisme. *Il veut construire une nouvelle humanité sur une base scientifique : ce sera le positivisme.* Tout dépend de la science.

Le positivisme est alors considéré comme la religion ultime de l'homme. *L'espérance chrétienne est remplacée par l'espoir de la science qui seule peut rendre l'homme heureux. Pour Auguste Comte, Dieu est parti sans laisser de trace.*

Donc le transhumanisme, fruit de science et de la technologie, rendra l'homme heureux !

— *Sigmund Freud* (philosophe allemand, 1856-1939), le fondateur de la psychanalyse, va donner une nouvelle interprétation sur ce qu'est l'homme fondamentalement. Pour lui, ce qui caractérise l'homme c'est son égoïsme tourné vers le plaisir, telle est sa seule finalité. *Le primat est donné au désir, il devient un absolu.* Il va totalement déculpabiliser le plaisir

sexuel. Pour lui, l'amour gratuit n'existe pas, nous nous retrouvons là encore à l'inverse de la morale chrétienne. Son influence va être considérable sur nos sociétés occidentales du XX^e siècle et jusqu'à nos jours.

Le transhumanisme le permettra !

— *Friedrich Nietzsche* (philosophe allemand, 1844-1900) : *Le bonheur de l'homme est « je veux ».* « L'homme est quelque chose qui doit être dépassé ». L'individualisme, au lieu d'être condamné, se trouve exalté.

Nietzsche prêche le surhomme, c'est-à-dire un individu supérieur, une nature vigoureuse où la vie surabonde et où la volonté de puissance se déploie. Cela signifie *qu'il est libre*. Il s'est affranchi des valeurs du troupeau. Cela signifie *qu'il est créateur*. Il a en lui-même assez de puissance pour créer ses propres valeurs. C'est lui désormais qui définit le bien et le mal.

Il pétrit les hommes comme de l'argile et les sacrifie sans scrupule à sa propre exaltation.

Le transhumanisme permet effectivement d'améliorer l'homme et de supprimer tous les avatars de l'homme encore trop liés à sa nature biologique !

— *Jean-Paul Sartre* (philosophe français, 1905-1980) va faire de la liberté un absolu. La liberté, coupée de toute morale et de toute responsabilité. Ce qui compte c'est mon choix !

L'être est un pur fait sans cause et raison. Pour lui, la nature humaine n'existe pas. *À partir de lui, le processus de déconstruction de l'homme va s'accélérer pour le reconstruire à sa guise.*

C'est tout à fait ce que permettra le transhumanisme !

Même si ces humanismes athées ont généré les pires totalitarismes tels le nazisme, le communisme et n'ont pas réussi à faire advenir un monde meilleur, on pense que maintenant l'humanisme athée avec la possibilité du transhumanisme que nous offre la technique va arriver enfin à la bonne solution. L'homme parviendra enfin au meilleur des mondes.

3. Le transhumanisme se déploie sur le fond du libéralisme

Néanmoins pour que le transhumanisme puisse vraiment se déployer il faut vivre dans un libéralisme total où sont connectés « le libéral » et « le

libertaire ». Il ne faut plus qu'il y ait de frontière. Ainsi on a façonné une mentalité sans frontière.

— *Un monde sans religion* : par le moyen de la culture et des médias, le relativisme et le laïcisme vont écarter jusqu'à l'idée de Dieu dans les esprits. L'homme devient libre de toute religion, il est donc contraint par rien.

— *Un monde sans frontière* : la déréglementation, la libre concurrence, le libéralisme bancaire de la fin du XX^e siècle ont fait émerger des multinationales plus puissantes que les États. Elles redessinent le monde au-delà de toute frontière. L'émigration de masse n'est-elle pas utilisée à cette fin ? C'est une question légitime que l'on peut se poser. Un monde libre de toute frontière. L'homme ne doit plus être un homme enraciné dans une culture, une histoire car cela l'empêche de devenir ce qu'il veut.

— *Un monde sans la famille traditionnelle* : nous connaissons tous les lois sur la famille du XX^e siècle, comme des dominos qui tombent en cascade. La contraception qui mènera à l'avortement, qui mènera au mariage homosexuel et vont, en toute logique, conduire à la PMA qui conduira elle-même à la GPA.

Le mondialisme, ce nouveau monde, participe à la création de l'homme nouveau. Un homme sans frontière. Un homme sans famille. Un homme sans religion. Un homme enfin libre de toute limite, frontière, contrainte !

III. CONCLUSION : REVENIR À PLUS DE SAGESSE !

Face à tout cela, on peut légitimement se demander si ce n'est pas une autre forme de totalitarisme, sournoisement cachée sous les apparences de la démocratie.

En effet, les menaces de l'humanisme athée n'ont pas disparu. Le transhumanisme et les progrès de la génétique sur le génome humain ne laissent-ils pas les portes ouvertes pour un nouveau totalitarisme encore plus terrible que les précédents ?

Le Cardinal Sarah disait dans son homélie de la messe de clôture du pèlerinage de Chartres de la Pentecôte 2018 : « l'Occident actuel sans Dieu peut devenir le berceau d'un terrorisme moral et éthique plus virulent que celui de l'islamisme ».

Il est urgent de revenir à plus de sagesse. Pour ce faire, il faut investir toutes nos énergies pour faire retrouver une place pour Dieu créateur de toute chose et donc de l'homme comme sommet de cette création. Ainsi la science redeviendra au service de l'homme et de sa finalité voulu par Dieu. Nous nous tiendrons éloignés du pire des mondes.

LES PREMIERS EFFETS DU TRANSHUMANISME

Frère Stanislas DOMINI

Sr. Gaétane vous a donné la définition du transhumanisme, qui en résumé, signifie : « au-delà de l'humain ». Elle vous a dit aussi que le transhumanisme cherche à dépasser la finitude humaine en créant un « homme augmenté » par le biais de quatre grands domaines : les nanotechnologies, les biotechnologies, l'informatique et les sciences cognitives. Si on entend beaucoup parler du transhumanisme, mais qu'en est-il concrètement ? Faut-il nécessairement penser « délires futuristes » pour penser « transhumanisme » ? Plus largement, entre projets et réalité, le transhumanisme est-il une chimère ? Pour répondre à cette question, on va d'abord voir que le transhumanisme a déjà marqué ses premiers pas, mais discrètement, et dans notre quotidien, même si les quelques expériences de pointes financées par des milliardaires sont bien plus médiatisées. Ensuite, on parlera brièvement de l'avenir auquel rêvent les adeptes du transhumanisme.

I. DE NOS JOURS : LES PREMIERS PAS, À CÔTÉ DE CHEZ NOUS...

A. Mais avant tout, quelques précisions préliminaires

Les expériences qui constituent les premiers pas vers le transhumanisme peuvent paraître moralement neutres, voire bénéfiques pour l'avancée de la médecine, par exemple, donc favorables au bien commun de l'humanité. On pourrait donc se demander : mais pourquoi citer tous ces faits avec l'apparence d'une mise en garde ? La plupart, pris individuellement, ne sont en effet pas mauvais.

Ce n'est donc pas la technique en elle-même qui pose problème, mais plutôt l'usage qui en sera fait. Pour dire les choses autrement, c'est la chaîne de l'idéologie qui tend vers un but néfaste qui est à repousser, et non pas tel ou tel maillon de celle-ci. Quelques maillons, cependant, sont mauvais par eux-mêmes : ceux qui utilisent le corps humain comme un

matériau consommable à volonté, sans considération pour la dignité de la personne, corps et âme, créée à l'image de Dieu.

Pour juger de la bonté ou de la malice de l'une ou l'autre expérimentation, quel que soit le domaine concerné, et sans perdre de vue la complexité des situations qui rend parfois difficile un jugement parfaitement tranché, il faut toujours revenir au principe fondamental de la morale : un acte est moralement bon quand il y a simultanément la bonté de l'objet (c'est-à-dire de ce sur quoi porte l'acte commis), la bonté de la fin (c'est-à-dire de l'objectif visé), et, de façon annexe, la bonté des circonstances (ce qui comprend entre autres les conséquences). Il faut donc avoir à l'esprit que l'objet, s'il est mauvais, peut à lui seul vicier toute une action, même si l'intention est bonne : il n'est pas permis de faire le mal pour qu'il en résulte un bien. Un but mauvais peut lui aussi corrompre l'acte, même si son objet en soi est bon. Enfin, les circonstances peuvent atténuer ou augmenter la responsabilité de l'auteur, mais elles ne peuvent jamais modifier la qualité morale de l'acte lui-même. Elles ne rendent jamais bonne une action mauvaise en soi.¹

Il est nécessaire, en outre de ne pas perdre de vue l'objectif d'un authentique bonheur de l'homme. Or,

la pure accumulation [de biens, de technologies, ou de savoir faire techniques], même si elle se faisait en vue du bien commun, n'est pas une condition suffisante pour la réalisation [de cet] authentique bonheur humain. [...] La disponibilité de toutes sortes de biens matériels [...] rend facilement les hommes esclaves de la possession et de la jouissance immédiate.²

B. Exemples concrets

1. Dans notre quotidien, ou dans celui de nos voisins

Après l'exposé de ces quelques points utiles pour s'efforcer d'interpréter convenablement la qualité morale des faits, on va voir à présent quelques exemples de ces faits, dont certains se déroulent déjà dans notre quotidien. Ils ne sont bien sûr pas qualifiés de « transhumanistes », mais plutôt de progrès, de « bienfaits pour la société », ou d'autres termes réjouissants. S'il est vrai que l'on peut y reconnaître certains avantages, ils manifestent bien, en même temps, un certain malaise.

¹ Cf. *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n°368.

² CONSEIL PONTIFICAL JUSTICE ET PAIX, *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, n°334.

La procréation médicalement assistée (PMA), qui permet l'enfant à la carte, est, pour Jean Marie Le Méné, président de la *Fondation Jérôme Lejeune*, la première marche du transhumanisme. En elle se conjuguent matérialisme, argent et droit

Dans un tout autre domaine, en 2017, le ministère de la justice a expérimenté une plateforme judiciaire, sorte de tribunal artificiel, mais sans issue positive. Cependant, le groupe d'assurances AXA a mis au point un système similaire pour anticiper le résultat de certains jugements, et prévoir ainsi ce qu'il risque de leur en coûter.

En 2011, IBM a mené un test décisif de son système d'intelligence artificielle dénommée « Watson » : l'ordinateur a réussi à remporter le jeu télévisé le plus célèbre des États-Unis, face à des candidats humains. Pour cela, il avait accès à deux cents millions de pages de données, qu'il devait analyser, mettre en relation par différents algorithmes, pour enfin formuler les réponses, tout en respectant les règles du jeu. Aujourd'hui, IBM a transformé son programme d'intelligence artificielle pour qu'il intervienne dans le domaine de l'aide au diagnostic médical. Ainsi, par exemple, en 2016, des médecins basés à Tokyo ont pu diagnostiquer avec le programme Watson, en 10 minutes seulement, une forme rare de leucémie, qu'ils auraient autrement mis deux semaines à détecter, rendant le traitement beaucoup plus incertain.

Alors qu'IBM a décidé de se focaliser sur une application médicale de son intelligence artificielle, en partant de cette même base, d'autres sociétés ont développé des applications différentes. Par exemple, l'un des plus grands cabinets d'avocats des États-Unis a décidé de remplacer les jeunes avocats fraîchement diplômés, dont le rôle était de consulter des masses énormes de documents juridiques pour répondre aux questions que se posaient leurs collègues plus anciens sur les dossiers de faillite d'entreprises. Mais les remplacer par quoi ? Par le programme Ross, un dérivé de Watson. Le cabinet affirme que le programme, qui est capable de comprendre le langage humain, ne se contente pas d'afficher une liste de résultats ; il propose une réponse très pertinente fruit du croisement de milliers de lois, de cas concrets passés, et de faits d'actualité.

De plus en plus d'autres entreprises se dotent de programmes d'intelligence artificielle pour remplacer des humains ou travailler à leurs côtés, en particulier pour des missions de conseil en investissement ou autres.

Les résultats sont là : des travaux autrefois longs et coûteux sont conduits, avec plus de succès, en quelques minutes.

Autre type d'exemples. En Chine, l'armée et une douzaine de sociétés publiques ont instauré la surveillance émotionnelle de leurs salariés. Cette mesure s'inscrit dans un vaste plan de surveillance et de censure du gouvernement. Des capteurs sans fils sont insérés dans les couvre-chefs des employés. Reliés à des programmes informatiques, ils permettent de relever leurs états émotionnels (joie, tristesse, colère...) et d'adapter, en fonction de cela, les différentes tâches qu'ils ont à accomplir et l'occurrence de leurs pauses. Un producteur d'électricité a affirmé avoir vu son chiffre d'affaires bondir de 315 millions de dollars grâce à cette technique.

Dans le domaine du véhicule autonome, les exemples se multiplient également. Les arguments mis en avant sont tantôt la sécurité (car un ordinateur de bord ne connaît en principe ni manque de réflexe, ni fatigue), tantôt la suppléance à une pénurie de main d'œuvre.

Il y a quelques mois, une berline Mercedes aux vitres teintées arrivait sur les lieux d'un Salon de l'automobile allemand. Le patron de la société sortait de l'arrière, et ouvrait la portière du conducteur. Les journalistes admiratifs découvraient alors le siège vide, tandis que l'homme affirmait : « Je viens de parcourir 400 km sans chauffeur. » Aujourd'hui, plusieurs constructeurs commercialisent des voitures dites « autonomes ». En réalité, elles sont pour le moment « semi-autonomes », c'est-à-dire que l'automatisme ne fonctionne que dans certaines situations, et avec la certitude de la présence du conducteur sur son siège. Avec sa Classe E, Mercedes propose ainsi une voiture capable de circuler sur l'autoroute sans intervention du conducteur : la voiture détecte les panneaux de limitation, le trafic, elle gère les distances de sécurité, et scanne le tracé de la route en temps réel.

Dans un domaine parallèle, la pénurie de main d'œuvre jeune et qualifiée dans certains pays vieillissant comme le Japon accélère le processus de remplacement de l'homme par des machines. C'est le cas du constructeur d'engins de chantier Komatsu qui profite de la nécessité urgente de

construire des infrastructures capables d'accueillir les Jeux Olympiques de 2020, pour développer une gamme d'engins autonomes. Dans un premier temps, des drones équipés de lasers cartographient le terrain en trois dimensions. Puis les relevés sont recoupés avec les plans des architectes, et un ordinateur convertit ces données pour les envoyer aux engins. Un ou deux opérateurs, à distance, suffisent pour contrôler l'ensemble du chantier.

Des exemples enfin peuvent être trouvés dans l'agriculture. Alors que le secteur peine à sortir de la crise, le dernier Salon de l'agriculture en France a situé l'amélioration dans la robotisation. L'idée n'est pas de remplacer l'agriculteur, mais de profondément redéfinir son rôle : qu'il passe moins de temps sur son tracteur et plus de temps dans la supervision, avec à la clé un gain de productivité. Les entreprises qui travaillent sur la robotisation du secteur expliquent qu'il s'agit là de la seule solution au malaise qui règne chez les agriculteurs : l'accroissement des normes sanitaires et environnementales implique une charge de travail beaucoup plus lourde, qui ne peut pas être surmontée sans l'utilisation de robots et de technologies de collecte de données de précisions.

2. Encore dans les laboratoires

L'esprit transhumaniste ne cesse de s'étendre, imperceptiblement. Dans les laboratoires se préparent ses applications de demain. En voici un bref aperçu.

Premier exemple : Des embryons chimère homme-animal

Depuis quelques années, des équipes de chercheurs, notamment américaines ou anglaises développent des embryons chimères homme-animal. L'enjeu de ces expériences est de programmer génétiquement les cellules-souches humaines introduites dans l'embryon, de telle sorte que se développe chez l'animal un organe humain (par exemple un pancréas), qui pourrait ensuite être greffé sur un patient dans le besoin. Même si l'intention est bonne, on comprend aisément que ce genre de pratique possède de très graves implications éthiques qui concernent la dignité de la personne humaine et de l'embryon humain.

Deuxième exemple : Des ovaires de souris imprimés en 3D

L'univers des organes imprimés en 3D est en pleine expansion, en vue de la réalisation de bio-prothèses. En 2016, une équipe de scientifiques a réussi à imprimer en 3D une sorte d'échafaudage complexe destiné à restaurer le fonctionnement d'ovaires défectueux sur des souris stériles, leur permettant ainsi de donner vie à des souriceaux. La technique de l'impression 3D, qui trouve déjà de nombreuses applications dans l'industrie, avec des matériaux d'impression toujours plus sophistiqués, trouve là une application particulièrement pointue. Dans le cadre de cette expérience précise (mais il y en a d'autres), le matériau d'impression utilisé était une sorte de gélatine biologique, formulée de façon à être suffisamment résistante sur le long terme, et en même temps apte à former une unité avec les tissus naturels. L'impression 3D se fait sur l'animal endormi, donc sur une surface qui bouge un peu, par le dépôt d'une succession de filaments gélatineux.

Les chercheurs ont expliqué que l'objectif était de transférer la technologie pour des femmes souffrant d'infertilité suite aux dommages collatéraux de traitements contre un cancer. A l'avenir, le risque est que ce genre de techniques ne soit plus seulement mis en œuvre pour réparer les défaillances du corps, ce qui est légitime, mais directement pour augmenter les capacités de ses organes.

Des oreilles augmentées

Dans le même ordre d'expérience, des chercheurs ont conçu une oreille augmentée à partir d'une véritable oreille, capable de percevoir les ultrasons.

Troisième exemple : Un robot hybride se déplaçant comme une raie

Au cours de l'année 2016, un groupe de chercheurs de l'université d'Harvard a rendu public l'achèvement d'une expérience inédite : la création d'un robot de raie (qui est un poisson aux mouvements extrêmement simples) d'une taille de 16 mm. Il est composé d'un squelette souple recouvert d'une feuille d'or brillante. Autour de ce squelette sont étalés les muscles. « La performance, a expliqué l'un des chercheurs, réside dans le fait que ces muscles en question sont composés d'un matériau vivant : environ 200 000 cellules cardiaques de rat disposées en couches successives. » Les gènes de ces cellules ont été modifiés pour les rendre sensibles à la lumière. Ainsi, selon l'angle par lequel le robot est éclairé, les

différentes textures de la feuille d'or provoquent une contraction variable des cellules qui poussent alors le squelette, de telle sorte que l'ensemble puisse avancer ou tourner dans l'eau.

Pour les chercheurs, le but de l'expérience n'est pas de construire des robots vivants, mais plutôt de comprendre comment le cœur humain peut être amélioré de l'intérieur par des moyens artificiels (puisque les cellules mises en œuvre sont des cellules cardiaques). Selon des chercheurs allemands qui travaillent sur le même type de robots, l'avancée des recherches (et le chemin est encore long !) permettrait à terme de concevoir, au niveau du cerveau, des dispositifs servant d'interface entre celui-ci et des machines, permettant ainsi une très étroite collaboration entre une intelligence humaine et une intelligence artificielle.

Quatrième exemple : Des robots humanoïdes comme vous et moi

L'univers des robots humanoïdes doit être lui aussi pris en considération, même si, à première vue, il apparaît seulement comme annexe à la question transhumaniste, puisqu'il n'est qu'un à côté qui n'affecte pas l'homme directement. Pourtant, certains promoteurs acharnés du transhumanisme, qui considèrent d'ailleurs l'homme comme une machinerie sans âme, envisagent l'avenir de l'humanité avec trois classes de personnes : les hommes ordinaires, les hommes augmentés, et les robots intelligents, chaque classe ayant au moins autant de valeur que la précédente (cf. partie II.B.).

On trouve déjà au Japon des robots de ce type, très réalistes physiquement, quoique encore un peu lents dans leurs mouvements. Ils assurent une fonction d'accueil des personnes dans des magasins ou des salons, tel que le salon du jeu vidéo de Tokyo.

Aux États-Unis, la société Boston Dynamics a mis au point toute une gamme de robots extrêmement agiles, conçus pour certains avec la cinématique d'un être humain, capables de marcher en équilibre sur des gravats, de courir, sauter des obstacles, faire des saltos... (cf. vidéos impressionnantes)

C. Exemple de synthèse, un peu plus développé : le soldat augmenté tel que l'envisage l'armée française³

L'intérêt de cet exemple est qu'il montre bien que, mis à part ce qui est au stade d'expérience de laboratoire, les applications concrètes qui entrent dans le concept générique de transhumanisme, tout en paraissant très utiles, traduisent cette réalité terrible : dans le cours des avancées technologiques que nous vivons, c'est l'homme, l'homme sommet de la création, qui est présenté comme le point faible de la société, avec tous les « handicaps » qui découlent de son humanité : conscience, émotions, erreurs de jugement, fatigue, liberté, etc. Une réflexion autour de la problématique du transhumanisme est donc bien nécessaire pour pouvoir discerner au mieux ce qui respecte vraiment l'homme dans son humanité, autrement dit, ce qui est authentiquement au service intégral de l'humanité.

1. Présentation

Un besoin. Le combattant est historiquement « l'outil » qui a permis à une armée d'obtenir l'avantage en puissance, en portée, en précision, en vitesse, en clairvoyance. Cependant, les développements techniques incessants ont fini par réduire l'importance de ses capacités athlétiques, parmi les éléments qui font la performance du système de combat d'une armée. Grâce à une meilleure compréhension de ce qu'est l'homme, les augmentations qui peuvent lui être attribuées seraient susceptibles de lui rendre sa place d'instrument opérationnel potentiellement décisif. On remarquera que si aucune des augmentations passées chez le soldat ne présente de caractère intrusif ou invasif pour le corps humain, la technologie et la recherche permettent aujourd'hui des améliorations inédites.

De plus, on constate aujourd'hui que les conflits sont de plus en plus nombreux ; alors que, d'une part, nos armées sont moins nombreuses et la natalité des pays occidentaux s'étirole ; et que, d'autre part, la supériorité des armées occidentales n'est plus acquise par avance, pas même sur le plan technologique (par exemple : vulgarisation des moyens de vision nocturne). Enfin, la maîtrise de la connaissance de la situation est un gage de survie et d'efficacité dans un environnement toujours plus complexe... Il est donc impératif d'intégrer des solutions innovantes. Elles ont pour

³ D'après « Le soldat augmenté, les besoins et perspectives de l'augmentation des capacités du combattant », in « Les Cahiers de la Revue Défense Nationale », juin 2017.

nom intelligence artificielle, robotique, vision et réalité augmentées, exosquelette... et constitueront vraisemblablement, à l'avenir, (et si les budgets le permettent) de nouveaux avantages tactiques. La question est décisive : au milieu de tant de technologie, l'homme qui combat, s'il est augmenté, peut être un maillon décisif, mais s'il ne l'est pas, il sera forcément le maillon faible.

L'étude des comptes rendus d'opérations extérieures mettent en évidence ces besoins cruciaux. On retrouve des besoins similaires dans les comptes rendus des opérations de police et de gendarmerie. Il s'agit de mieux percevoir le champ de bataille dans toute sa complexité, et plus rapidement ; de gérer le stress qui réduit les capacités du soldat pendant et après l'action ; de gagner en puissance et en endurance dans des combats dont on ne maîtrise ni la durée, ni l'intensité ; d'optimiser l'acquisition d'un esprit de corps inébranlable ; de réduire la mortalité et réparer les blessés ; et de mieux préparer les nouvelles recrues.

Des solutions. Sans entrer dans les détails, l'augmentation du soldat de demain pourrait passer par douze moyens, plus ou moins invasifs, et plus ou moins réversibles : pour augmenter la perception et la visualisation du champ de bataille, le recours à l'intelligence artificielle et à la réalité augmentée ; pour assurer un combat au maximum collaboratif, le recours à des moyens de communication pointus (Thalès est en train de préparer un système inédit, et jamais égalé pour l'instant) ; pour augmenter la performance au combat, l'utilisation d'exosquelettes ou d'endosquelettes (squelette interne au corps) ; pour stimuler le domaine cognitif (stimuler l'attention, optimiser la mémoire, l'apprentissage et les connaissances), développer les neurosciences et la pharmacologie (l'armée étudie entre autres les produits que prennent les djihadistes) ; pour lisser le stress et les émotions, faire appel au conditionnement psychologique et à la chirurgie ; pour augmenter la force, agir sur la génétique ; et pour assurer la résistance aux environnements extrêmes, l'endurance et la récupération, utiliser les biotechnologies.

2. Limites, dangers

Oublier que le matériau de base est un homme : là réside le plus grand danger de ces augmentations.

Les médecins du service de santé des armées ont relevé que les enjeux éthiques liés à l'augmentation du soldat étaient importants. Ces enjeux posent des limites nécessaires, et des critères à observer absolument pour toute augmentation :

- qu'elle soit consentie par l'individu et admise par la société ;
- qu'elle soit ciblée pour répondre à un objectif opérationnel précis ;
- qu'elle demeure sans séquelles physiques et psychologiques, à court terme bien sûr, mais aussi à long terme, car le soldat est un futur civil ;
- enfin, qu'elle soit réversible.

Et, nous allons le voir durant notre session, les enjeux éthiques du transhumanisme sont encore plus nombreux.

C'est bien en replaçant l'humain au cœur de toutes ces considérations que ces critères, qui représentent autant de dangers, pourront être garantis.

II. QUE FERA L'HOMME DEMAIN ?

A. Des projets (un peu délirants)

Avant de vous citer deux exemples, il est important de préciser que ces projets assez fous sont avant tout des vitrines publicitaires pour les géants d'internet et autres GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon). Cependant, si tout projet de ce genre n'est pas forcément destiné à aboutir concrètement un jour ; il a bien pour but psychologique de faire entrer dans les consciences l'idée que le progrès de l'humanité passe par le progrès technologique, que ce progrès est inéluctable, et que le plein épanouissement de l'homme est à la clé.

1. Premier exemple : la vision augmentée

À défaut de posséder une technologie déjà capable de certaines prouesses, des ingénieurs visionnaires décèlent parfois, à travers le cours des recherches et des découvertes, de futurs débouchés qui semblent prometteurs. L'idée de lentilles de contact intelligentes a déjà séduit plus d'un fabricant, même si pour le moment, aucun prototype n'a été produit en vue d'une commercialisation. Google, part le biais de sa filiale Alphabet

a déposé plusieurs brevets pour se réserver certains créneaux, si jamais la technologie permettait des débouchés dans les années à venir.

L'idée de Google dépasse la simple lentille. Il s'agit, dans son projet, de percer le cristallin de l'œil et perforer la lentille naturelle de ce même œil avec un laser, puis d'y injecter une microlentille électronique noyée dans un gel de silicone, qui en adapterait la forme à la morphologie du patient. L'implant pourrait être alimenté ou rechargé à distance par un système d'induction (comme cela existe déjà pour des chargeurs de téléphone sans contact) dissimulé dans un bijou ou un vêtement. Ses performances, affirme Google, amélioreraient vraiment l'œil humain : mise au point automatique, transmission de données via internet ; chez les personnes diabétiques, mesure du taux de glucose dans les larmes, lecteur des informations de codes-barres, détection des allergènes dans l'air, ou du taux d'alcoolémie du porteur... Une équipe américaine travaillant sur un projet semblable a même parlé, à ce sujet, de vision nocturne.

2. Deuxième exemple : transformer le cerveau en machine⁴

Milliardaire très entreprenant, le sud-africain Elon Musk, est l'un des patrons les plus respectés et admirés de la *Silicon Valley*. Après avoir fondé Tesla (une entreprise spécialiste du véhicule électrique futuriste) et SpaceX (qui multiplie les projets dans l'espace), il s'est lancé, avec Neuralink, sa dernière née, dans l'étude des communications directes de cerveau à ordinateur. Son ambition est d'augmenter les capacités cognitives de l'homme avec des greffes d'implants électroniques dans le cerveau. Sa société travaille en effet sur de minuscules électrodes qui permettraient, dans un premier temps, de traiter des maladies comme l'épilepsie. Capable de transmettre ou d'importer des pensées, cette technologie s'intégrant au réseau neuronal pourrait ainsi améliorer la mémoire et permettre aux cerveaux humains de « fusionner » avec des logiciels. Il est intéressant de relever que, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, l'entreprise américaine se propose une fin médicale : il s'agit de soigner des défaillances. Toutefois, son fondateur affirme clairement qu'il s'agit là d'une étape vers un autre but : améliorer le fonctionnement du cerveau sur des personnes non malades. La frontière entre « soigner » et « améliorer » est très poreuse...

⁴ D'après un article du site www.humanoides.fr

Les spécialistes en neurologie qui accompagnent le projet expliquent qu'il ne s'agit pas là d'une pure science-fiction : dans le domaine médical, des réseaux d'électrodes ou d'autres implants de ce type ont déjà été utilisés pour aider à soulager les effets de la maladie de Parkinson ou d'autres maladies neuro-dégénératives. Cependant, pour l'heure, très peu de personnes sur la planète ont des implants complexes placés dans leur crâne. Opérer sur le cerveau humain reste très dangereux et seuls ceux qui ont épuisé toutes les options médicales choisissent de subir une telle opération, en dernier recours.

B. L'échelonnement de l'avenir

Sans entrer dans le détail d'autres projets plus ou moins réalistes, il est intéressant que l'on s'interroge sur l'avenir, en termes de transhumanisme, que nous prépare un essor technologique débridé.

Une poignée d'hommes, souvent très riches, se partage la propriété de quelques dizaines d'entreprises spécialisée dans la haute technologie, et travaillent activement, par leur biais, à la révolution de l'humanité. D'après eux, l'essor technologique exponentiel que nous vivons aujourd'hui n'a aucune raison d'arrêter son mouvement. L'un d'eux, David Orban, scientifiques hongrois de 52 ans qui enseigne à la *Singularity University* de Californie (sorte d'université orientée vers l'aspect technologique), se présente comme un visionnaire et jouit, comme tel, d'une renommée mondiale. Interviewé en 2016 par un journal italien⁵, il livre sa vision de l'avenir de l'humanité à l'horizon des cinq prochaines décennies. Ce qui peut sembler un peu délirant dans ses propos est contrebalancé par sa crédibilité dans les affaires liées à la haute technologie : plusieurs des entreprises qu'il a fondées connaissent un vif succès. Sa vision du futur résume bien ce que croient et ce dont rêvent de plus en plus de nos contemporains, et ce pour quoi beaucoup travaillent et misent financièrement.

Voici comment lui-même résume sa conception du « meilleur des mondes » qui est à venir :

[Dans un futur proche] nous vivrons aux côtés de robots et droïdes qui seront plus intelligents que les humains. Pendant qu'ils travailleront à notre place, la nouvelle espèce humaine passera son temps à explorer le potentiel inconnu de l'esprit. Les gens deviendront des cyborgs (pour « cybernetic

⁵ Cf. « Panorama », avril 2016.

organism » c'est-à-dire des hommes-machines), avec des capacités améliorées par la technologie. Nous serons en mesure de vivre éternellement en transférant nos cerveaux et notre conscience dans d'autres corps et d'explorer l'espace en transmettant notre matière grise à la vitesse de la lumière.

Orban se dit conscient qu'un certain nombre de « gens pensent que nous ne devrions pas être autorisés à devenir des êtres technologiquement augmentés. » Pour susciter un débat sur le sujet, et tester le degré d'acceptation sociale de cette augmentation artificielle, il s'est fait implanter une puce électronique dans la main. Premier homme au monde à posséder un implant de ce genre, il affirme :

Je suis un cyborg. La puce possède tous les codes dont j'ai besoin pour faire des paiements en Bitcoin, la monnaie numérique d'internet. Avec les capacités de la puce, je peux faire plein d'autres choses encore en plus de transférer de l'argent. Je peux prendre une voiture dans un système de covoiturage, passer les tourniquets du métro ou ceux du travail. Dans le futur, je pourrais envoyer des informations à une autre personne avec le même implant, aussi facilement et rapidement qu'un ordinateur envoie aujourd'hui un mail en utilisant le wifi. La puce pourra mesurer mes fonctions vitales, formuler des requêtes Google et envoyer les réponses directement à mon cerveau.

Orban rappelle aussi que

les cent dernières années ont vu un plus grand progrès technologique que les mille années précédentes. Si la puissance de calcul des ordinateurs continue d'augmenter à la même vitesse, poursuit-il nous aurons des ordinateurs plus puissants qu'un cerveau humain dès 2025. Et d'ici 2045, avec cette croissance exponentielle, les hommes auront créé des machines pensantes avec les capacités de 10 milliards de cerveaux humains regroupés ensemble⁶.

L'homme d'affaire américain, comme tous les autres transhumanistes, attend avec impatience le moment de la « singularité », c'est-à-dire le jour où le progrès technologique, fruit de l'accélération simultanée des quatre technologies clefs que sont la génétique, les nanotechnologies, la robotique et, par-dessus tout, l'intelligence artificielle, provoquera une explosion technologique qui réécrira l'humanité. Alors, affirme-t-il, le :

« Vous êtes né, vous travaillez, vous mourrez », deviendra : « Vous êtes né, vous ne travaillez plus, et vous vivez pour toujours. » [...] Nous n'aurons pas à passer par la mort physique pour vivre une vie parallèle.

⁶ À noter que plusieurs autres experts moins optimistes situent ce moment vers 2060.

À ce moment-là, David Orban estime que le concept même d'humanité devra être repensé. Les religions devront aussi reconsidérer leur travail pour comprendre et accepter cette nouvelle avancée évolutionnaire, où les humains seront en mesure de choisir la vie éternelle. Le monde sera peuplé de trois catégories de « personnes » : des robots plus intelligents que les gens, des êtres humains, et des cyborgs avec des cerveaux humains.

Il m'a semblé intéressant de vous citer une bonne partie de la pensée de cet homme du fait de son *aura* dans l'univers transhumaniste actuel. Ce résumé de sa pensée traduit le rêve transhumaniste, qui est ce en vue de quoi investissent de nombreux financiers. On peut entre autres remarquer que ses dernières paroles expriment de façon limpide l'affranchissement de Dieu, pour l'espérance d'une vie éternelle humaine, sur la terre.

CONCLUSION

Tous les exemples que nous venons de survoler convergent vers le même constat : dans l'optique transhumaniste, le cœur de l'imperfection, c'est l'humain. Avec sa conscience, ses croyances, ses hésitations, ses doutes, ses erreurs de jugement, sa liberté, sa psychologie, et son corps limité, il est l'ennemi à combattre. L'idéologie du transhumanisme est une course en avant qui n'a aucunement l'intention de s'arrêter. « L'homme doit courir avec le progrès, il n'a pas le choix, dit-on. De toute façon, ajoute-t-on pour les sceptiques, ce n'est que comme cela qu'il sera plus heureux, plus fort, et plus longtemps, qu'il sera à la page. ». On remarque donc que même chez les personnes les mieux intentionnées, la course au progrès effréné est rarement remise en cause. L'homme doit être protégé et mis en valeur, cela est reconnu, mais toujours dans le cadre de cette course purement matérielle. La question du bien commun réel n'est jamais creusée, elle semble taboue.

En 1931, dans la préface de son livre *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley estimait que l'Utopie qu'il y décrivait, et que l'on peut, avec le recul, qualifier de transhumaniste (même si alors ce terme n'existait pas), pourrait advenir quelque six cents ans plus tard, soit aux alentours des années 2530. Quinze ans plus tard, en 1946, le même auteur revint ainsi sur sa position :

À tout bien considérer, il semble que l'utopie soit beaucoup plus proche de nous que quiconque ne l'eût pu imaginer il y a seulement quinze ans. [...] Aujourd'hui, il semble pratiquement possible que cette horreur puisse s'être abattue sur nous dans le délai d'un siècle.⁷

Une bonne partie de ce que cet auteur britannique envisageait s'est déjà réalisé. Les événements et expériences qui sont en cours aujourd'hui laissent présager la réalisation de bien d'autres de ses prédictions. Aujourd'hui, beaucoup promeuvent la philosophie transhumaniste, en fermant les yeux sur l'égaré existentiel qu'elle suscite pourtant, sur l'incapacité à vivre et à profiter justement du sens de la vie, ou encore sur cette perte de la propre humanité chez de nombreuses personnes, qui se sentent réduites au rôle d'engrenages dans une énorme machinerie impersonnelle. Il est donc plus qu'urgent que l'homme redécouvre le sens profond de son humanité, et travaille à sa dignité authentique d'homme, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.⁸

⁷ Aldous HUXLEY, *Le meilleur des mondes*, Pocket, 2013, pp.20-21.

⁸ CONSEIL PONTIFICAL JUSTICE ET PAIX, *Compendium...*, op. cit., n°374.

Le mystère de l'homme, entre foi et raison

CE QUE NOUS DIT LA PAROLE DE DIEU SUR L'HOMME

Sœur Marie-Joséphine DOMINI

La Bible est ce Livre composé de divers écrits, de divers auteurs mais formant en réalité un seul Livre (« Bible » veut dire Livre) parce qu'il a un seul et unique auteur principal, qui est Dieu lui-même. Il nous donne sans erreurs la Révélation. Révélation faite par Dieu pour instruire les hommes sur Dieu, son œuvre et ce qu'il demande à l'homme.

Nous nous appuierons principalement sur un recueil de sermons sur la Création, faits par le cardinal Ratzinger en 1981 à Munich, intitulé *Au commencement Dieu créa le Ciel et la terre*¹, et sur des écrits de notre Père fondateur sur la Création de l'homme.

Pour chacun d'entre nous, la question « qu'est-ce que l'homme ? » est une tâche à accomplir, un appel à la liberté ; chacun dans sa vie doit donner une réponse, qu'il le veuille ou non. Le récit de la Création veut nous y aider en nous montrant quel est le projet de Dieu pour l'homme. Puis nous verrons dans un deuxième point ce que nous dit la Bible sur la condition de l'homme marqué par le péché originel. Enfin, nous regarderons à quelle dignité l'homme est élevé par le Nouvel Adam.

I. CE QUE NOUS DIT LA BIBLE SUR L'HOMME CRÉÉ PAR DIEU

1/ *Foi en la Création* capitale pour voir la véritable dignité de l'homme ! C'est une vérité de foi. Dans son encyclique *Humani Generis* (promulguée le 15 août 1950, concernant des « opinions et erreurs modernes menaçant de miner les fondements de la doctrine catholique »), le Pape Pie XII déclare que même les onze premiers chapitres de la Genèse ont un certain caractère historique : « ils appartiennent en un sens véritable, que les exégètes devront encore explorer et établir, au genre historique ». Ainsi dans les récits de la Création, il ne s'agit pas de voir un simple poème s'appuyant sur des légendes. Il s'agit de l'œuvre créatrice de Dieu, présentée

¹ Joseph RATZINGER, *Au commencement Dieu créa le Ciel et la terre*, Fayard.

comme dans un cadre de journées de travail du Créateur éternel, dans une semaine selon les temps célestes, qui n'est pas une semaine de nos calendriers terrestres, mais qui devient modèle pour l'homme soumis au rythme des jours et des nuits. Redisons en même temps qu'il ne s'agit pas non plus d'y voir une description scientifique : la Révélation n'est pas faite pour nous enseigner la science physique, mais pour nous révéler Dieu et son œuvre en vue de l'homme et de son salut.

2/ Nous venons de Dieu qui nous a créé par le Verbe, par amour : Face aux grands récits babyloniens de la Création pour lesquels le monde est une bataille de démons, la Bible nous révèle un monde surgit de la raison, de la raison de Dieu, qui repose sur la Parole de Dieu. Le monde tire sa rationalité de la Raison divine qui est la vraie lumière qui confie le monde à la raison de l'homme, sans le livrer au pillage.

La Parole de Dieu est un tout qui est à voir à la lumière du Verbe, le *Logos*, la Raison divine. Nous le lisons dans l'Apocalypse au chapitre 4 : « c'est toi [Jésus] qui crées toutes choses, tu as voulu qu'il soit, il fut créé ». La Formule commençant le livre de la Genèse et celle du Prologue de Saint Jean est identique : « Au commencement ». Et saint Jean poursuit ainsi :

Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui. En lui était la Vie et la Vie était la lumière des hommes. »

À la lumière de Dieu qui est Amour (révélé par trois fois par Saint Jean en sa première lettre), qui vit que tout ce qu'il avait fait était bon, voir très bon pour la Création de l'homme, nous comprenons que c'est par amour, avec bonté, que Dieu a créé le monde et il le tient en sa main. Nous le proclamons avec le psaume 31 : « O Éternel, mes jours sont dans ta main ». Job le dit également « il tient dans sa main l'âme de tout ce qui vit, le souffle de toute chair » Et Jésus le dira aussi en Saint Jean 10 : « *mes brebis [...] personne ne les ravira de ma main [...] personne ne peut les ravir de la main de mon Père.* » C'est pour cela que le Cardinal Ratzinger disait ainsi à Munich,

Nous n'avons pas à cacher notre *Foi en la Création* même de nos jours ! Nous devons ne pas le cacher car c'est seulement quand le monde se fonde sur la liberté, l'amour et la raison, ses véritables piliers que nous pouvons nous faire

mutuellement confiance, que nous pouvons regarder vers l'avenir, que nous pouvons vivre comme des hommes.

3/ Dieu forma l'homme à *partir de la poussière du sol* : d'une part, c'est une humiliation car cela signifie, tu n'es pas un dieu, tu ne t'es pas fait toi-même, tu es limité, tu n'as pas pouvoir sur l'univers, tu es un être pour la mort, tu n'es que poussière. D'autre part, c'est une consolation : l'homme n'est pas un démon ou un esprit mauvais constitué de puissances ténébreuses. Il est formé de la bonne terre de Dieu. Tous les hommes sont poussières. Il y a une seule Création de Dieu à partir d'une même terre. Donc nous sommes tous un seul et même homme fait d'une seule pâte, il y a unité de toute la famille humaine. C'est une pensée qui se trouve au cœur de toute la Bible comme en *Gn 10* dans le grand tableau généalogique. Il n'y a pas d'hommes fondamentalement différents, tous ont la *même dignité*. Cela va à l'encontre de l'esprit où l'un domine sur l'autre.

4/ L'Homme à *l'image de Dieu* : présent dans les deux récits : le premier récit fait apparaître la première mention de l'homme, au verset 26 du chapitre 1 du livre de la Genèse : « Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et notre ressemblance ». Le verset 27 reprend l'expression du verset 26 et le proclame deux fois : « Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa ». L'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dans le deuxième récit, Dieu souffle dans ses narines. Chaque homme est donc image de Dieu puisqu'il porte en lui le souffle de Dieu. Comment ?

L'homme est au sommet de la Création : la dernière créature réalisée, la plus parfaite, la plus achevée. Le corps de l'homme est dans la Création, l'œuvre merveilleuse qui, couronnée par un esprit immortel, exprime le plus son Auteur. Le Concile Vatican, dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes* sur l'Église dans le monde de ce temps, nous dit que « l'homme est la seule créature sur terre que Dieu ait voulue pour elle-même ». Si leur corps est plutôt à l'image des plus parfaites créatures animales, il possède une animation (par un esprit) de leur corps qui les rend très différents des animaux, malgré une certaine ressemblance physique. Cet esprit est l'image de Dieu qui est esprit. Ce qui est essentiel, selon la logique de cette création à l'image de Dieu, c'est que l'homme, par sa nature peut *et doit se développer comme fils de Dieu*, ressemblant à son Père céleste.

Cette première affirmation est très importante. Pie XII dans *Humani Generis* dit :

Quand tout est prêt pour l'œuvre la plus haute de son amour, de même qu'il avait tout créé par sa puissance, Dieu donne l'existence à un *être nouveau*, parce qu'il le crée avec une âme spirituelle qu'il remplit de sa propre vie divine : Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance : Adam !

Le *cardinal Ratzinger à Munich* disait

La réalité divine fait son entrée sans le monde. En lui, Dieu s'introduit dans la Création. L'homme est un aller-droit à Dieu. De lui seul, Dieu dit « je t'ai appelé par ton nom. Tu es à moi ». Chacun de nous réalise un projet unique de Dieu. Il se dit à lui-même : « je ne devais pas exister mais je suis et Toi, Seigneur, tu m'as voulu. Je suis issu de la liberté et de l'amour. Je ne suis pas un fruit du hasard et de l'erreur. Je suis voulu. Alors nous pouvons nous convaincre que c'est bien un don d'être homme. L'homme est le projet de Dieu. D'où Celui qui s'attaque à *l'homme* s'attaque à *la propriété de Dieu* (Gn 9,5). C'est la raison la plus profonde de l'inviolabilité de la dignité humaine sur laquelle repose toute civilisation. La dignité du spirituel et du moral est donc mis en honneur.

Le propre de l'image : ce n'est pas ce qu'elle est en elle-même mais c'est de montrer quelque chose qui n'est pas en elle-même. Cela signifie que l'homme ne peut être renfermé sur lui-même. L'homme est davantage lui-même quand il sort de lui-même et parvient à être en relation avec Dieu.

Jean-Paul II, lors de ses audiences du 6 décembre 1978 en fait ce commentaire :

C'est comme si le Créateur entrait en lui-même c'est comme s'il tirait l'homme du mystère de son propre être. [...] L'image doit refléter, elle doit en un certain sens reproduire la « substance » de son prototype. Le Créateur dit de plus : « selon notre ressemblance ». Il est évident que cette ressemblance ne doit pas être entendue comme d'un portrait mais comme le fait, pour un être vivant, d'avoir une *vie semblable à celle de Dieu*. Du même coup, en définissant l'homme comme « image de Dieu » le livre de la Genèse met en évidence *ce par quoi l'homme est homme*, ce par quoi il est un être distinct de toutes les autres créatures du monde visible... L'homme ressemble plus à Dieu qu'à la nature. C'est en ce sens que le psaume 82 dit « vous êtes des dieux », parole que Jésus reprendra (Jn 10,34).

5/ Nous sommes *faits pour la communion avec Dieu*. La Création tend vers le *Sabbat* : signe de l'alliance entre Dieu et l'homme. La création est faite pour s'approcher de l'heure de l'adoration. Ce principe de l'orienta-

tion du monde vers l'adoration est présent dans toutes les cultures. Il faut en premier lieu, l'adoration : ainsi et seulement ainsi l'homme peut véritablement vivre. Notre but est la communion avec Dieu

6/ Cette image et cette ressemblance de Dieu distingue nettement l'humanité de toutes les autres créatures animales. D'autant plus que la suite du verset dit nettement que l'homme doit dominer, soumettre toutes les bêtes vivantes. Cet homme ainsi créé à la capacité de dominer tous les autres vivants et cette *domination* est voulue et donc donnée par Dieu. Jean-Paul II dans *Redemptor Hominis*, sa première encyclique du 4 mars 1979, nous dit ceci :

la domination de l'homme sur le monde visible qui lui est assigné comme tâche par le Créateur lui-même consiste dans *la priorité de l'éthique sur la technique*, le primat de la personne sur les choses, la supériorité de l'esprit sur la matière.

Saint Hilaire de Poitiers commente ainsi la bénédiction de Dieu du verset 28 :

« Dieu les bénit et leur dit « Faites du fruit » : cette bénédiction n'était pas seulement en vue de la multiplication des corps mais concernait aussi la *connaissance de Dieu*. Nous constatons une infusion de connaissance intuitive en Adam lorsque Dieu lui demande de donner un nom à toute bête et tout oiseau du Paradis. Donner un nom, c'est exprimer la connaissance de la nature de l'animal et cela veut dire aussi dominer sur lui.

Dans le livre intitulé *Au commencement*, du cardinal Danielou (théologien, mort en 1974), nous lisons

Ces premiers chapitres de la Genèse nous révèlent ce qu'est la nature de l'homme, en nous apprenant qu'il est créé à l'image de Dieu, c'est-à-dire qu'il n'est *ni un Dieu, ni un produit de la nature mais transcendant à la nature, en même temps que transcendé par Dieu. Il nous révèle ce qu'est l'origine de l'homme : non pas un être céleste tombé dans le monde de la matière, ni un animal évoluant peu à peu en intelligence, mais une créature spirituelle au cœur d'une création matérielle. Il nous révèle ce qu'est la destinée de l'homme : non pas de se créer lui-même, en transformant les conditions matérielles de son existence mais d'être introduit par Dieu, par un don gratuit, dans la sphère de la vie divine.* »

II. LA CONDITION DE L'HOMME MARQUÉ PAR LE PÉCHÉ ORIGINEL

1/ *L'épreuve de la liberté* donnée à l'homme... Jean-Paul II au cours de l'audience du 3 septembre 1986 disait :

la perfection de l'homme créé à l'image de Dieu n'excluait pas que cet homme, en tant que créature dotée de liberté, fût soumis dès le commencement à l'épreuve de la liberté. Le Créateur, dès le commencement, se révèle à un *être rationnel et libre*. L'homme confirmera-t-il par sa conduite *l'ordre fondamental de la création et reconnaîtra-t-il la vérité qu'il a été créé, la vérité de la dignité qui lui est propre en tant qu'image de Dieu, mais aussi la vérité de sa limite en tant que créature ?*

Ste Catherine de Gênes, mystique, décédée en 1510 :

Dieu avait créé l'homme dans une si haute excellence que, s'il ne lui avait pas imposé, à lui et à sa postérité, une marque de dépendance, chacun pour sa part se serait pris pour un Dieu ! Chacun aurait pu le croire à cause des qualités éminentes conférés à l'âme et au corps et du domaine qu'il aurait exercé souverainement sur toutes les créatures. C'est pourquoi *Dieu lui imposa une unique marque de dépendance afin qu'il reconnaisse toujours son créateur et lui soit obéissant.*

C'est aussi la pensée de *saint Augustin* :

Il fallait que l'homme reçut un commandement : sinon il n'aurait pas pensé ni compris qu'il avait un Seigneur au-dessus de lui. L'arbre fut appelé arbre de la connaissance du bien et du mal parce que si l'homme transgressé le précepte, il apprendrait, par l'expérience du châtement, quelle différence il y a entre le bien de l'obéissance et le mal de la désobéissance.

Jean-Paul II continue sa catéchèse sur le péché originel dans son audience de la semaine suivante :

l'arbre signifie la *limite infranchissable pour l'homme* et pour toute créature, fut-ce la plus parfaite. Car toujours la créature n'est qu'une créature et non pas Dieu. Elle ne peut certes prétendre « être comme Dieu », « connaître le bien et le mal » comme Dieu. Dieu seul est la source de tout être, Dieu seul est la Vérité et la bonté absolue, qui sont la mesure et le critère de ce qui est bon et de ce qui est mal. Dieu seul est le législateur éternel de qui dérive toute loi dans le monde créé et en particulier la loi de la nature humaine. L'homme en tant que créature raisonnable connaît cette loi et doit se laisser guider par elle dans sa conduite. Il ne peut prétendre établir lui-même la loi morale, décider lui-même ce qui est bien et ce qui est mal, indépendamment du Créateur encore moins contre le Créateur. L'homme ne peut se mettre à la place de Dieu en s'attribuant la maîtrise de l'ordre moral. [...] On peut dire que le *péché du commencement contient en un certain sens le modèle originaire de tout péché dont l'homme est capable.*

Il est certain que Dieu voulait éprouver la fidélité et la soumission confiante d'Adam en exigeant de lui l'obéissance.

2/ *La Réponse de l'homme* : Seul Jésus a correspondu pleinement à l'amour éternel du Père exprimé dès le début en donnant à l'homme toute la richesse de la création, en le faisant, à peine moindre qu'un dieu (psaume 8).

3 / *Le péché originel* : le chapitre 3 du livre de la Genèse donne le récit de la tentation et de la chute d'Adam et Eve, et de ses conséquences. Eve laisse pénétrée en elle la pensée orgueilleuse d'avoir la connaissance, l'intelligence *comme les dieux, malgré Dieu*. Elle s'apprête à désobéir en méprisant la menace de Dieu, en acceptant de le considérer comme un menteur, en faisant confiance à une voix contestataire provenant d'un animal ! C'est l'orgueil et le mépris de la Parole de Dieu qui domine. Elle passe de la confiance à la méfiance pour revendiquer la liberté et dénoncer l'obéissance à l'Alliance comme une chaîne. Satan convainc l'homme qu'il doit s'affranchir des frontières de la moralité, de la séparation entre le bien et le mal, qu'il ne doit pas accepter les limites de sa propre nature. La règle donnée par Dieu est vue comme une menace pour la liberté. *Alors une seule règle reste : ce qui est possible ; la morale ne compte pas.*

Nous lisons dans les dialogues de sainte *Catherine de Sienne*, docteur de l'Église, ces paroles du Père céleste :

Adam a méconnu sa dignité pour n'avoir pas considéré avec quelle providence et quel amour ineffable je l'avais créé. C'est de cette désobéissance que sont venus et que viennent encore tous les maux.

L'homme alors n'a plus cette puissance dominatrice sur les animaux et il sera donc en face d'eux, plus fragile. Il sera plus semblable aux autres mammifères, tout en gardant des caractères propres à son état de nature humaine douée d'une âme spirituelle. Il demeure, en effet, un corps animé par une âme spirituelle intelligente, capable de connaître la vérité et d'aimer. Même dans l'état actuel des hommes, naissant avec le péché originel, nous valons « plus que les oiseaux, plus que les fleurs des champs » (Mt 6,26). Mais ses *capacités sont amoindries*. En cueillant le fruit défendu, l'homme se détourna de Dieu, son Créateur. Et ce fut comme s'il voulait *usurper le pouvoir de créer*.

Le dessein de Dieu a été perturbé par le péché. Cela se voit dans la manière dont l'homme utilise la mainmise sur le monde que Dieu lui a donné.

4/ L'homme voit la *dépendance de l'amour créateur* de Dieu comme une *domination extérieure*, un esclavage dont il faut se libérer. Alors sa relation avec lui-même avec l'autre avec la Création devient accusation et menace.

5/ Là où l'homme n'est plus considéré comme protégé de Dieu, comme portant en Lui le souffle de Dieu, la pensée ne l'apprécie qu'en fonction de son utilité. Dans le cas contraire, la dignité du spirituel et du moral est mis en honneur. Le problème de l'attitude technico-scientifique est qu'on accepte ce qui peut-être prouvé par l'expérience et le calcul. Le moral et le sacré ne comptent plus. Là où nous ôtons l'éthique à la physique, nous ôtons précisément ce qui est propre à l'homme, nous ne le libérons pas mais le détruisons.

6/ *Non respect du Sabbat* : Nous avons vu en première partie que le respect du Sabbat nous indique qu'il faut en premier lieu, l'adoration : ainsi et seulement ainsi l'homme peut véritablement vivre. Or le danger des civilisations techniciennes d'aujourd'hui est de s'être coupé de ce savoir primordial. L'homme a refusé le repos venant de Dieu, il s'est soumis à l'agir et a rendu le monde esclave de son agir. C'est le refus du cycle de la liberté et du délaissement de Dieu, l'homme s'est éloigné de sa condition d'image de Dieu et a ainsi foulé le monde aux pieds. Dieu a repris le peuple hébreu pour cela. En 2 Ch 36,21, Il explique les raisons de l'exil « jusqu'à ce que les pays aient acquitté ses sabbats, il chômera durant tous les jours de la désolation : 70 ans. »

D'où la situation de l'homme décrite ainsi dans *Gaudium et Spes* :

En l'homme, de nombreux éléments se combattent [...] d'une part, comme créature, il fait l'expérience de ses multiples limites. D'autre art, il se sent illimité dans ses désirs et appelé à une vie supérieure.

III. CE QUE NOUS DIT LA BIBLE SUR LA CONDITION DE L'HOMME RACHETÉ

Dans la préface des saints religieux il est dit « tu veux que notre condition humaine retrouve sa splendeur première » Comment ?

1/ *Le nouvel Adam*. Origène, homélie sur la Création :

Dieu créa l'homme à l'image du sauveur. Et c'est pourquoi notre *Sauveur* qui est l'image de Dieu fut ému de miséricorde pour l'homme qui avait été fait à sa ressemblance. Il le vit dépouillé de son image et revêtu de l'image du malin. Alors il prit sur lui l'image de l'homme et vint à lui.

Le cardinal Ratzinger à Munich disait ceci :

Le Christ est le nouvel Adam par lequel l'homme prend un nouveau départ. Il revient sur les pas d'Adam. Contrairement à Adam, il est vraiment comme Dieu. Être comme Dieu, c'est être égale à Dieu, c'est être Fils et donc en totale relation. Il ne prend pas le chemin de la puissance mais de l'amour. Il peut alors descendre jusqu'au mensonge d'Adam, jusqu'à la mort et là, ériger la Vérité qui donne vie².

2/ La Rédemption révèle la Grandeur de l'homme :

Le Dieu de la Création se révèle comme le Dieu de la Rédemption, fidèle à lui-même (1Th 5), fidèle à son amour envers l'homme, envers le monde.

Le Christ révèle l'homme à lui-même, il lui révèle sa dignité. L'amour du Christ pour l'homme révèle la dignité de l'homme. Il lui découvre la *sublimité de sa vocation*. L'homme ne peut vivre sans amour. Dans cette dimension, l'homme retrouve sa grandeur, sa dignité, sa valeur propre. Il est l'homme parfait qui a restauré dans la descendance d'Adam la ressemblance divine. « Le Fils de Dieu par son Incarnation s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme » (Gaudium et Spes). Il a assumé la nature humaine. Par le fait même cette nature a été élevée en nous aussi à une dignité sans égale. « La grâce de Dieu, grâce accordée en un seul homme, Jésus-Christ, s'est répandue en abondance sur la multitude [...] Car si par un seul homme la mort a régné, à plus forte raison, par le seul Jésus-Christ, régneront-ils dans la vie. » (Rm 5) Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné. L'homme qui veut se comprendre lui-même jusqu'au fond, se trouver doit s'approcher du Christ. Alors profond émerveillement et admiration : *quelle valeur doit avoir l'homme aux yeux du Créateur s'il a mérité d'avoir un tel et si grand Rédempteur !* (Exultet de la vigile pascale) Le Rédempteur de l'homme, Jésus-Christ est le *centre du cosmos et de l'histoire*. Lui, le Fils du Dieu vivant parle aux hommes en tant qu'Homme, c'est sa vie elle-même qui parle, son humanité, sa fidélité à la Vérité, son amour qui s'étend à tous.

3/ Que dit Jésus de lui-même ? Le titre que Jésus utilise le plus souvent quand il parle de lui-même est l'expression énigmatique « *Fils de l'homme* ». Benoît XVI en parle dans le premier tome de son livre *Jésus de*

² Il le dit d'ailleurs à Pilate : « je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la Vérité ». En nous donnant la Vérité, il nous redonne notre liberté « la Vérité vous rendra libre ».

Nazareth. Il souligne que rien que dans saint Marc, l'expression est 14 fois dans la bouche de Jésus et Jésus est le seul à l'utiliser dans tout le Nouveau Testament (excepté saint Étienne mais il reprend les paroles de Jésus). On voit cette expression dans l'Ancien Testament, chez Daniel 7 dans sa vision de l'histoire universelle avec quatre bêtes, énormes venues d'en bas et venant ensuite avec les nuées du Ciel, comme un « Fils d'homme ». Il lui fut donné domination éternelle. Face aux bêtes venues d'en bas, se dresse l'homme venu d'en haut. Il vient de Dieu mais en assumant la nature humaine, il apporte la véritable humanité.

4/ *Ecce Homo* de Pilate. La traduction plus exacte est « voyez, ceci est l'homme ». Dans la bouche de Pilate cela signifie : voyez, nous nous glorifions d'être des hommes mais regardez donc, le voilà ce ver de terre, c'est l'homme ! Qu'il est méprisable, qu'il est petit ! *La profonde dignité de Jésus ne peut lui être enlevée.* Il reste à l'image de Dieu. Oui, jusque dans le dernier abaissement, il reste l'appelé de Dieu. Qu'est-ce que l'homme ? En imitant Jésus nous apprenons ce qu'est l'homme. L'homme c'est lui.

5/ De ces deux Paroles de l'Écriture : He 10 « Tu m'as fait un corps » et Ps 39 « tu m'as ouvert l'oreille », Benoît XVI en déduit que c'est l'obéissance, le oui à la Parole de Dieu qui est source de vie. Il vient de Dieu et en tant qu'homme, il attire à lui toute la condition humaine et la transporte dans la Parole de Dieu, il la transforme en oreille pour *écouter Dieu* et ainsi en obéissant, il réconcilie l'homme avec Dieu. *Il instaure ainsi la véritable condition de l'homme.*

6/ *L'homme final.* Ratzinger disait à Munich :

En lui seul apparaît la totalité de la réponse à « qu'est-ce que l'homme ? ». Il est l'homme final vers lequel tend la Création. L'homme se définit ainsi : un être qui peut devenir frère de Jésus-Christ. Il s'agit donc pour l'homme de *passer d'Adam au nouvel Adam.* Cela signifie que l'homme est un être en chemin. Qu'il n'est pas encore lui-même, il doit le devenir. *L'homme est intrinsèquement dirigé vers son futur qui seul fait apparaître ce qu'il est vraiment.*

Saint Paul l'enseigne :

Le premier homme issu du sol est terrestre ; le second homme, lui, vient du ciel. Tel a été le terrestre, tels seront aussi les terrestres ; tel le céleste, tels

aussi les célestes. Et de même que nous avons revêtu l'image du terrestre, il nous faut revêtir aussi l'image du céleste.³

Jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la Foi et à la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la taille même qui convient à la plénitude du Christ.⁴

Notre vie éternelle, c'est la vie du Fils de Dieu lui-même.

Le chemin du chrétien est donc celui-ci : nous ne sommes vraiment créatifs qu'en union avec le Créateur. Pour nous accomplir et nous perfectionner, il faut que tout soit dirigé selon l'œuvre de Dieu, formule qui est la vraie loi de conservation de l'univers. Le Créateur est le seul Sauveur des hommes. C'est uniquement quand nous avons confiance en Lui que nous sommes sur la voie du Salut de l'univers, de l'homme, de toutes choses. Écoutons *Saint Pierre Chrysologue* :

Saint Paul nous apprend que deux hommes sont à l'origine du genre humain : Adam et le Christ. Le premier Adam a été créé comme un être humain qui a reçu la vie. Le second est un être spirituel qui donne la vie. Premier Adam, dernier Adam : le premier a commencé, le dernier ne finira pas. Car le dernier est véritablement le dernier comme il le dit lui-même. « Je suis le premier et le dernier, le commencement et la fin. »

Et *Origène* :

Tous ceux qui viennent à lui et s'efforcent de participer à son image spirituelle sont renouvelés chaque jour, par le progrès de l'homme intérieur, à l'image de celui qui les a faits. Ayons donc toujours les yeux fixés sur cette image de Dieu afin de pouvoir être re-formés à sa ressemblance.

Concluons en citant *RH* :

Notre devoir fondamental : diriger le regard de l'homme vers Jésus, là seul, l'homme acquiert une pleine conscience de sa dignité, de son élévation, de la valeur transcendante de l'humanité elle-même.

C'est pour cela que Jésus envoie ses apôtres pour enseigner toutes les nations, les baptiser, leur apprendre à pratiquer tout ce que l'Adam parfait, humain et divin, a commandé (*Mt 28,20*). La lutte entre le bien et le mal, cependant devra continuer jusqu'à la fin du monde. Progressive-ment, la Rédemption doit transformer l'humanité par la pénitence, la conversion et la sanctification des âmes. L'Église a reçu toutes les possibi-

³ 1 Co 15.

⁴ Eph 4.

lités de restauration et d'exercice de la Vie nouvelle, après la renaissance du baptême.

LA SCIENCE A-T-ELLE RÉPONSE À TOUT ?

Frère Benoît DOMINI

Comme frère Xavier nous l'a rappelé, le phénomène du transhumanisme est l'une des nombreuses manifestations *visibles* des maux *cachés* dont souffre notre époque. Et malgré son caractère très *nouveau*, ce même phénomène révèle au grand jour les véritables enjeux d'un mouvement de fond déjà très *ancien*, né à la fin du Moyen-âge. Nous pourrions résumer la situation en affirmant que le transhumanisme illustre ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « postmodernité ».

Or, parmi les principes à la base de la culture postmoderne, et donc à la base du transhumanisme, l'un des plus fondamentaux et des plus influents, celui peut-être sur lequel repose en définitive tous les autres, ce « Principe sans principe » donc, se résume en une affirmation toute simple et apparemment caricaturale : « la science a réponse à tout ».

À l'évidence, on concédera volontiers que la science n'est pas seule à dire quelque chose sur le monde. Les grandes religions, les philosophies ou les arts véhiculent sans aucun doute une vision des choses qui leur est propre. Ces différents domaines, chacun à leur manière, prétendent apporter des lumières sur ce qu'est l'homme, ou, pour le moins, sur ce qu'il devrait être. Néanmoins, en postmodernité, tous ces discours ne sont que des opinions relatives, lesquelles fluctuent en fonction des personnes et des aires culturelles. Selon une formule répandue, nous vivons désormais au sein d'une société « liquide » dans laquelle tout ce qui paraissait autrefois certain et définitif a laissé la place à un flux incessant d'opinions de toute sorte dont aucune n'est jugée capable de l'emporter sur les autres. Tout compte fait, la culture postmoderne est donc née d'une sorte de désespoir souvent inavoué : celui de la vérité. Les grandes questions de l'existence : qu'est-ce que l'homme ?, que dois-je faire pour être heureux ?, que puis-je espérer ?, sont désormais sans véritables réponses.

Mais si notre époque désespère de la vérité, il reste cependant un domaine qui résiste encore et toujours à la lame de fond de la critique post-moderne : ce domaine est celui de la science. « C'est prouvé scientifiquement » est en effet une petite phrase qui produit toujours son effet dans les discussions. Elle vient clore le conflit des opinions contradictoires et apporte une lumière censée définitive, certaine et exhaustive. Ainsi, dans les imaginaires, la blouse blanche du scientifique aura remplacé la blanche soutane du Pape, la science exerçant sur nos esprits une sorte de magistère comparable à celui du Pape. Donc, si la foi en la vérité a disparu, il reste que la foi en la science semble bien l'avoir remplacée.

Comme je le disais à l'instant, un tel état d'esprit a indéniablement contribué à la naissance du transhumanisme. Un signe nous en est donné lorsque, d'occasion, les transhumanistes viennent à essayer certaines critiques de la part de philosophes ou d'hommes de foi. Les réponses des partisans du transhumanisme fusent alors souvent dans le même sens : est-ce que les « valeurs » au nom desquelles vous émettez des réserves sur le transhumanisme seraient elles-mêmes scientifiques ? Autrement dit, au nom de quoi voulez-vous arrêter l'évolution de la science ? La science aurait-elle quelque chose à recevoir d'une instance non-scientifique ? Ne serait-ce pas là une sorte d'ingérence, une dangereuse remise en cause de la liberté souveraine du scientifique ? En somme, quelque chose d'universellement vrai peut-il nous être donné en dehors de la science ? Celle-ci n'est-elle pas la seule source de connaissance vraiment légitime en ce qui concerne les réalités de cette terre ?

Cela étant dit, nous comprenons qu'avant même de pointer les erreurs du transhumanisme et de faire valoir, au nom de la raison et de la foi, une vision alternative de l'homme (ce que nous ferons dans la suite de notre session), il convenait préalablement de s'interroger sur les richesses et les limites du discours scientifique. Bref, il s'agira pour nous de montrer pourquoi la science, malgré son pouvoir explicatif réel, n'a pas réponse à tout comme le prétendent les transhumanistes. En effet, sans cet effort de délimitation des méthodes, tout ce que nous pourrions affirmer au sujet du monde et de l'homme n'aurait que peu de prise sur un esprit post-moderne. Notre question sera donc assez simple : la science a-t-elle réponse à tout ? Et, par conséquent, l'homme se réduit-il à ce que la science nous en dit ?

Pour répondre à ces questions, nous ferons tout d'abord un peu d'Histoire en rappelant brièvement les origines de la science moderne (I – Histoire des sciences et anthropologie : un bref état des lieux). Fort de quoi nous pourrons ensuite en présenter dans un deuxième temps les richesses et les limites méthodologiques (II – Quelques réflexions sur les richesses et les limites de la méthode scientifique). Enfin, dans un troisième temps, nous montrerons brièvement comment la science peut, et même doit, s'articuler avec la philosophie et la foi, et tout spécialement lorsqu'elle vient à porter sur l'homme (III – Pour un discours des méthodes : trois regards croisés sur l'homme).

I. HISTOIRE DES SCIENCES ET ANTHROPOLOGIE : UN BREF ÉTAT DES LIEUX

Nous le savons bien, il est certaines disciplines scientifiques qui n'ont pas attendu l'époque moderne pour voir le jour. Les noms de Pythagore, Thalès ou Euclide qui résonnent encore à nos oreilles d'anciens écoliers nous prouvent que les mathématiques, la géométrie ou l'astronomie n'étaient pas inconnues des hommes de l'Antiquité. De la même période, nous conservons également certains traités de physique ou de biologie qui, bien qu'alors à l'état embryonnaire, témoignent d'un regard relativement éclairé sur le monde, tout sauf naïf et archaïque comme on pourrait spontanément le penser.

En effet, un élément frappant de la culture grecque est son idéal de scientificité. Les Grecs veulent savoir. Ils désirent connaître avec rigueur et précision le monde qui les entoure, des plantes aux astres en passant par les animaux. Ils s'interrogent également sur la nature humaine. Enfin, ils se penchent avec passion sur les mystères divins. De cette soif de vérité sont nés des génies tels Platon ou Aristote qui, fait remarquable, sont tous les deux à la fois des hommes de science, des philosophes et des hommes religieux. Des hommes de science, car Platon est féru de mathématique et Aristote est l'un des pères de la biologie. Des philosophes, cela va sans dire... Des hommes religieux enfin, car l'un et l'autre cherchent à connaître le divin et à communier avec lui, par le biais de la philosophie mais aussi par celui des mythologies et des cultes païens.

Mais ce n'est pas tout. Scientifiques, philosophes et religieux, Platon et Aristote ne confondent pourtant pas ces trois domaines. Ou, pour le dire autrement, nos deux auteurs savent faire la part des choses entre ce qui

relève des sciences mathématiques et des sciences de l'observation d'un côté, et ce qui relève de la philosophie et des révélations de l'autre. Car, pour eux, chaque discipline possède sa méthode propre et son autonomie. Par exemple, pour Aristote, on ne s'interroge pas sur l'existence de Dieu comme on poserait un problème de mathématiques. Ou, autre exemple, la vie animale n'est pas adéquatement décrite par la géométrie. Ou, dernier exemple, le propre de l'homme ne se donne pas à connaître par un calcul de poids et de mesures, etc. Ainsi, parce que les méthodes de la géométrie, des mathématiques et de la philosophie sont différentes, celles-ci conduisent à des résultats différents. Dans certains cas, une chose ne peut être étudiée que par une seule ou deux disciplines. Certaines autres choses, du fait de leur particulière complexité, doivent être envisagés par plusieurs disciplines qui, chacune à leur manière, contribuent à l'éclairer sous un jour différent.

Ainsi, tout particulièrement, les Grecs considèrent que l'homme déborde de par la richesse et la complexité de son être les sciences de l'observation. Ces dernières nous disent bien quelque chose de juste sur la personne humaine dans sa corporéité. Mais cependant la nature de l'homme n'est pas *entièrement* révélée par la médecine, bien que pour les Anciens, ce qu'écrivit un Hippocrate au sujet du corps humain est juste. Étant doué d'un corps mais aussi d'une âme rationnelle, l'homme est donc plus que l'organisme décrit par Hippocrate. Par conséquent, la personne humaine doit *également* faire l'objet d'une investigation philosophique et d'une *révélation* du divin. Bref, sciences, philosophie et spiritualités doivent pour les Grecs agir de concert afin de révéler l'homme à lui-même. Absolutiser l'un de ces trois domaines du savoir au détriment des autres conduirait donc à amputer l'homme de l'une de ses dimensions et, par conséquent, à en présenter une vision faussée.

La vision grecque de l'homme n'était certes pas parfaite mais, tout bien considéré, elle se rapprochait étonnamment de celle apportée par la Révélation de l'Ancien et du Nouveau Testament. Pour les Chrétiens, l'homme est un être aux frontières du corporel et du spirituel, du créé et du divin, du temporel et de l'éternel. De par son corps, l'homme est situé aux confins du monde animal. De par son esprit, il se tient au seuil du monde angélique. À l'image de Dieu, l'homme n'en demeure pas moins une faible réalité matérielle, soumise aux lois qui s'appliquent aux corps

vivants. Enfin, la personne est le sommet de la création, mais elle est cependant une créature et non le Créateur. Corps, âme et image de Dieu, le « phénomène humain » ne peut donc être décrit dans sa complexité par une seule discipline.

Donc, à l'époque médiévale, la médecine, la philosophie et la théologie s'évertuent toutes à dire quelque chose de ce « mystère profond » qu'est l'homme. La médecine et les quelques sciences d'observation que connaissent les médiévaux l'expliquent dans sa dimension corporelle. La philosophie démontre que le corps humain est le siège d'une âme dont les facultés sont la sensibilité, l'intelligence et la volonté. La théologie, enfin, nous fait pénétrer dans l'intelligence de ce que Dieu nous a révélé sur l'homme en son Fils Jésus, le Verbe incarné et donc l'Homme parfait. En résumé, chez les médiévaux comme chez les Grecs, sciences, philosophie et théologie ne s'opposent pas mais se complètent. Elles s'agent les unes aux autres dans un édifice doctrinal hiérarchisé, offrant une vision unifiée de la nature, de l'homme et de Dieu, laquelle est fondée sur la foi et sur la raison.

Les sciences dites « modernes » qui naissent à la fin de la Renaissance vont provoquer une révolution absolument extraordinaire. La grande innovation d'un Galilée n'est certes pas de recourir à des expérimentations. Cela, en un sens, les Grecs ou les Médiévaux le faisaient déjà. Galilée innove plutôt en posant les deux fondements à la base de toutes les sciences modernes. Le premier est la mathématisation de l'expérience. Le second est la méthode analytique. Arrêtons-nous sur chacun d'entre eux.

Tout d'abord, la mathématisation de l'expérience. Galilée, dans son génie, comprend que les sciences de l'observation, dites « empiriques » dont la physique est comme la « reine » ou le paradigme¹, ne pourront gagner

¹ Voir Léna SOLER, *Introduction à l'épistémologie*, Paris, Ellipses (coll. « Philo »), 2009, p.72 et sv. Il va sans dire que certaines disciplines scientifiques ne peuvent employer le langage mathématique de la même manière que la physique. En fait, on peut distinguer (1) « les domaines scientifiques dans lesquels les mathématiques jouent un rôle constitutif », (2) « les champs théoriques qui utilisent les mathématiques mais restent dans un rapport d'extériorité par rapport à ces derniers » comme la biologie ou la géologie et, enfin (3), « les domaines qui, tels la psychologie clinique ou la psychanalyse, ne recourent pas du tout aux mathématiques ». (*Ibid.*, p. 76-77). Cela étant, la physique n'en est pas moins considérée de par sa méthode comme l'étalon et l'archétype de la science expérimentale, comme l'atteste par exemple la refondation des différentes sciences après Galilée.

en précision et en efficacité que si elles emploient un bon outil. Pour Galilée, cet outil est la géométrie et l'algèbre. Le savant italien se donne donc pour projet de traduire ses expériences du monde sensible en langage mathématique, soit en un ensemble de nombres et de figures. Ce faisant, il dote la science d'un langage clair, rigoureux, objectif et universel. D'ailleurs, ses découvertes dans le domaine de l'astronomie suffisent à prouver l'efficacité redoutable de sa nouvelle méthode. Parce que le monde a été écrit par le Créateur en un langage mathématique, la science devra donc désormais s'appuyer sur des faits d'expérience, mesurés par des instruments de mesure précis, lesquels ne laissent place à aucune ambiguïté possible. Ces instruments de mesure nous donneront des informations absolument indubitables sur les réalités naturelles. Néanmoins, le prix à payer exigé par cette nouvelle science est l'abandon de notre manière habituelle de considérer la réalité, ce qu'on appelle *l'expérience commune*.

Par exemple, dans la nouvelle vision des choses introduite par Galilée, la phrase « il fait chaud » n'a plus sa place. « Il fait chaud » est en effet un énoncé qui laisse place à beaucoup d'imprécision : en effet, je trouve peut-être personnellement qu'il fait chaud alors que mon voisin, lui, est frigorifié. Bref, mon estimation de la température ambiante n'est pas alors assez détachée de mon ressenti personnel. Désormais, après Galilée, il faudra traduire la même expérience en ces termes : « la température ambiante est de 30 degrés, comme l'atteste l'expérience réalisée avec ce thermomètre, expérience que vous pouvez reproduire à votre tour en parvenant aux mêmes conclusions, que vous soyez frileux ou non ». Ainsi, la chaleur n'intéresse plus en tant que telle le scientifique, ni même le ressenti que je peux en avoir. Seule compte, et à juste titre, la mesure obtenue au terme d'une expérimentation dont le protocole a été rigoureusement défini. Le résultat final est évident et ne laisse place à aucune interprétation divergente possible. On dira donc qu'

une proposition est considérée comme scientifiquement discutable seulement lorsqu'elle peut faire l'objet d'un test, d'une vérification et d'une falsification²,

par l'expérience.

² Michel SIGGEN, *La science a-t-elle réponse à tout ?*, Paris, Edifa-Mame (coll. « Matières à penser »), 2007, p.77.

Le deuxième fondement de la science moderne est la méthode analytique. Car la science n'est pas un ensemble de faits d'expérience accolés les uns aux autres. Le scientifique cherche à montrer leur articulation, à découvrir les lois qui président l'apparition des phénomènes naturels. Là encore, pour Galilée, la bonne manière de découvrir les lois de l'univers est de recourir à une méthode aussi proche de celle utilisée par Euclide en géométrie. Il s'agira donc de relier les mesures découvertes par les expériences dans des formules qui, dans la mesure du possible, seront exprimées en langage mathématique. Ces lois, à leur tour, donneront lieu à la naissance de théories qui constituent la phase de généralisation ultime de l'expérience. La « théorie scientifique » est donc un modèle qui cherche à articuler de manière ordonnée et synthétique un grand nombre de faits d'expérience et de lois. Les théories, pour être vraiment fiables, doivent par conséquent être attestées par des expériences. Si un nombre important d'expériences venait à échapper au pouvoir explicatif de la théorie ou venait la contredire, celle-ci devrait alors être révisée, voire complètement abandonnée³.

La nouvelle méthode scientifique inaugurée par Galilée va connaître un formidable succès. En peu de temps, les découvertes se multiplient, lesquelles sont immédiatement traduites en innovations techniques. Bientôt, tous les domaines des recherches naturelles se calquent sur la méthode de Galilée. La physique et ses nombreuses ramifications ainsi que la biologie connaissent de rapides progrès. L'humanité semble connaître alors un développement encore inégalé.

Bien évidemment, une telle révolution ne pouvait pas ne pas toucher également la vision que l'homme se fait de lui-même. Car, désormais, on applique y compris à l'homme la méthode galiléenne. Le résultat d'une telle entreprise est assez paradoxal. Car autant les victoires de la science manifestent la grandeur de la raison humaine, autant, plus la science approfondit sa connaissance de l'homme, plus l'homme semble rapetissé et humilié par elle. Prenons quelques exemples pour illustrer ce paradoxe.

³ L'épistémologue Carl Hempel (1905-1997) affirme que « si un énoncé ou un ensemble d'énoncés n'est pas testable, au moins en principe, si, en d'autres termes, il n'a pas d'implications vérifiables du tout, alors il ne peut être raisonnablement proposé ou admis à titre d'hypothèse ou de théorie scientifique, car on ne peut imaginer aucun résultat empirique qui s'accorde avec lui ou qui le contredise » (cité dans M. SIGGEN, *op. cit.*, p.75).

Au XVII^e siècle, l'héliocentrisme atteste que la terre et l'homme ne sont plus le centre de l'univers. L'homme n'est qu'une parcelle minuscule de l'univers. Pour Descartes, puis les savants du XVIII^e siècle, le corps humain n'est qu'une machine, semblable à cela à tous les autres corps vivants. C'en est donc fini de la vision traditionnelle du corps humain, prodige du cosmos pour les Grecs et temple de l'Esprit Saint pour les Chrétiens. Bientôt, certains biologistes post-darwiniens soutiennent que l'esprit humain qui semblait distinguer l'homme de tous les animaux ne serait qu'une évolution de la matière. Les sciences humaines du XIX^e siècle, quant à elles, présentent la liberté humaine comme une chimère, l'homme étant mû pour Freud par ses instincts. Ou, dernier exemple, certains spécialistes du comportement animalier, les « éthologues », affirment aujourd'hui que ce qui paraissait comme des spécificités humaines indubitables, à savoir le langage, la capacité de conceptualiser ou encore celle de développer une vie sociable, seraient en fait partagés également par les grands primates.

On pourrait donc résumer cette situation paradoxale en affirmant que plus la science se penche sur l'homme, plus l'homme semble devenir une énigme. Son corps, son intelligence, sa volonté libre et sa capacité d'aimer qui semblaient jusqu'alors constituer ses caractéristiques propres et la racine de sa dignité, tout cela est remis en question. Ne nous reste alors qu'une somme impressionnante et fascinante d'informations sur le corps humain, lesquelles s'avèrent toutefois incapable de manifester sa véritable spécificité.

Cette remise en cause est d'autant plus radicale que le développement de la science s'accompagne de l'éviction progressive de la Révélation chrétienne et de la philosophie. Le drame se joue en deux actes. Acte 1 : le XVIII^e siècle expulse la Révélation chrétienne et la théologie en dehors du domaine de la raison. Ou, autrement dit, la foi et la réflexion chrétiennes sont considérées comme opposées à l'esprit vraiment scientifique. C'est, nous le savons, une position défendue par les philosophes des Lumières qui séparent radicalement la foi et la raison qui, bon an mal an, étaient jusqu'alors unies. La théologie n'a donc plus rien de sérieux sur l'homme. Acte II : à partir de la même période, soit les XVII^e et XVIII^e siècles, la philosophie entre en crise et vient peu à peu à douter de ses capacités à dire le vrai jusque, finalement, à douter complètement de l'exis-

tence d'une vérité universelle et objective. Sans entrer dans le détail de cette triste histoire, on en retiendra que, en fin de compte, la crise de la philosophie aura contribué à appuyer définitivement l'idée que la science est la seule instance capable de donner sur le monde et sur l'homme une information vraiment fiable et rationnelle.

Bref, le légitime développement de la science s'est accompagné du développement du *scientisme*, à savoir l'idée que « seules les sciences expérimentales sont capables de fournir une connaissance objective de l'univers et de l'homme »⁴.

Nous retrouvons ici la conception du monde partagée par les transhumanistes. Pour ces derniers, l'homme se réduit à ce qu'en disent les hommes de science. Soit, pour le physicien ou l'ingénieur, un assemblage particulièrement complexe d'atomes ou de composants élémentaires. Ou, pour le biologiste, un organisme vivant exceptionnellement évolué. Ou, pour les neurologues, un complexe d'interactions nerveuses, lesquelles se réduisent à des impulsions électriques. Donc, pour les uns comme pour les autres, l'homme n'est qu'une réalité matérielle qui ne diffère des autres réalités matérielles que par sa particulière complexité. Les distinctions – autrefois jugées fondamentales – entre les êtres inanimés, les végétaux, les animaux et l'homme paraissent inutiles, voire fausses. Finalement, les choses n'ont plus de *nature* mais diffèrent entre elles uniquement par leurs *propriétés* matérielles et structurelles.

Aux résultats des courses, le scientisme semble donc l'avoir emporté de loin sur la vision de l'homme véhiculée par la philosophie antique et par la théologie chrétienne. L'homme n'est plus un mystère à contempler mais une réalité matérielle comme les autres, laquelle peut être transformée et améliorée à notre guise.

II. QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES RICHESSES ET LES LIMITES DE LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE

Cela étant dit, essayons maintenant de répondre à la question posée en introduction : la science a-t-elle réponse à tout ?

Si nous nous en tenons à la position scientifique, la réponse est évidemment oui. C'est d'ailleurs l'avis d'une grande majorité de nos contempo-

⁴ M. SIGGEN, *op. cit.*, p.90.

rains, y compris même de certains catholiques qui pensent que la foi ne répondrait qu'à la question du *pourquoi* des choses, en conséquence de quoi la science posséderait le monopole du reste de la rationalité⁵. Bref, la science étudierait comment va le ciel, la religion comment on va au Ciel⁶.

Mais si nous consultons les scientifiques eux-mêmes, notre réponse à la même question pourrait être assez différente. En effet, dans le monde scientifique, on se fait désormais à l'idée que la science n'est pas aussi certaine que ce que l'on pensait jusqu'à présent. La science, nous disent les spécialistes, est en fait essentiellement révisable et perfectible⁷. Les mots d'Einstein à ce sujet sont sans appels. Il affirme (je cite) :

Il n'y a pas de théories éternelles en science. Il arrive toujours que certains faits prévus par la théorie sont réfutés par l'expérience. Toute théorie a sa période de développement graduel et de triomphe, après quoi elle peut éprouver un déclin rapide.⁸

Autrement dit la science telle qu'elle se pratique réellement ne correspond pas à l'image d'Épinal que le scientisme militant nous en avait faite. L'histoire des sciences confirme cette révision à la baisse du pouvoir de la science. Car si les faits d'expérience sont indubitables, les théories scientifiques qui les interprètent, quant à elles, le sont moins. D'où leur révolu-

⁵ Les anglo-saxons appellent NOMA cette manière de départager science et religion (pour *Non-Overlapping of Magistria* – Non recoupement des Magistères). Stephen Hawkins la résume ainsi : « Le domaine de compétence ou l'autorité de la science couvre la région empirique : de quoi l'univers est-il composé (question de fait) et pourquoi fonctionne-t-il de telle manière (question de théorie). La religion, elle, a autorité sur des questions comme la signification ultime et la valeur morale. Ces deux magistères n'ont pas de recoupement (*do not overlap*), et ils n'embrassent pas d'ailleurs tout le domaine de l'enquête (par exemple, il y a un domaine de l'art et de la signification de la beauté). » (Cité dans Paul CLAVIER, *Qu'est-ce que le créationnisme ?*, Paris, Vrin [coll. « Chemins philosophiques »], 2012, p.34).

⁶ On fait ici allusion à la célèbre phrase de Galilée : « L'Esprit Saint nous dit comment on va au Ciel et non comment va le ciel ».

⁷ Karl POPPER (1902-1994), *La Connaissance objective [Objective Knowledge]*, Oxford, Oxford University Press, 1972], Traduction intégrale de l'anglais et préface par Jean-Jacques Rosat, Paris, Aubier, 1991, pp.50 et 76-77 : « Il nous faut considérer toutes les lois ou théories comme hypothétiques ou conjecturales. » En d'autres termes, « toutes les théories sont des hypothèses ; toutes sont susceptibles d'être renversées. »

⁸ Albert EINSTEIN et Léopold INFELD, *L'Évolution des idées en physique. Des premiers concepts aux théories de la relativité et des quanta [The Evolution of Physics. The Growth of Ideas From Early Concepts to Relativity and Quanta]*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938], Traduit de l'anglais par Maurice Solovine, Paris, Flammarion, « Champs Sciences, 907 », 2009 [1983], p.73.

tion successive de Galilée jusqu'à aujourd'hui, l'histoire du développement des connaissances scientifiques étant tout sauf un long fleuve tranquille⁹.

À ce premier élément, on ajoutera que la science elle-même se déclare incapable de répondre à certaines questions qui la concernent pourtant de près, à commencer par les problèmes éthiques qu'elle ne manque de provoquer : pouvons-nous faire des expériences sur des fœtus humains ? Produire la vie humaine en laboratoire est-il moralement acceptable ? La science doit-elle se donner pour objectif de changer le patrimoine génétique d'une personne ? On pourrait multiplier ici les exemples. Pour répondre à ces questions, la philosophie redevient nécessaire. Car, après tout, qui sinon la philosophie, est capable de nous donner une base éthique universelle sur laquelle fonder une déontologie scientifique ? Les scientifiques eux-mêmes ? Si oui, à quel titre ? La science n'étant pas en tant que telle une *sagesse*, son exercice réclame de lui-même une réflexion sur le bien et le mal moral, et donc une autre manière de voir les choses¹⁰. Sans cela, et beaucoup le concèdent aujourd'hui, l'humanité menace de se détruire elle-même. La science appelle donc un « au-delà » de la science ou, sans jeu de mot, un surcroît de conscience. C'était déjà la leçon du *Pantagruel* de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Bref, on demande aujourd'hui des « sages ».

Faisons encore un pas de plus. Nous venons d'affirmer que la science est incapable de répondre à la question du bien et du mal moral. Cela étant dit, on concède par le fait même qu'il existe certains pans de la réalité qui échappent à l'investigation scientifique, laquelle, répétons-le, a uniquement pour objet de recherche ce qui se donne à connaître par un ins-

⁹ On fait référence ici à la vision de l'histoire des sciences par Thomas S. Kuhn (1922-1996). Voir Thomas S. KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques* [*The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962¹, 1970²], Ouvrage traduit de l'américain par Laure Meyer, Paris, Flammarion, « Champs Sciences, 791 », 2008 [1983].

¹⁰ « Une telle situation [*i.e.* la culture scientifique] va contre la nature propre de la raison et ne peut conduire à la longue qu'à des impasses, lorsque p. ex. des spécialistes sont appelés à porter un jugement sur des problèmes concernant les conséquences éthiques ou politiques de leurs découvertes ou de leurs programmes de recherches. La plupart du temps leurs réponses procèdent soit du simple bon sens [...] soit de l'idéologie dominante de leur milieu social. Il y a là un *hiatus* redoutable, chez la même personne, entre les divers niveaux de compétence. » (« Introduction », dans Paul POUPARD (éd.), *Science et foi*, Tournai, Desclée international, 1982, pp.11-35 [p. 23]).

trument de mesure¹¹. En effet, comme l'affirme Thomas Kuhn, « l'homme de science ne peut avoir aucun recours au-delà de ce qu'il voit de ses yeux et constate d'après ses instruments »¹².

On comprend alors que l'instrument de mesure soit un formidable moyen d'investigation en même temps qu'une indéniable limite. Par exemple, sans télescope, l'astronomie est impossible. Mais, par ailleurs, le télescope restreint le regard du savant aux seuls astres. Ainsi, comme le capitaine Haddock en fait la douloureuse expérience dans une page mémorable de *L'Etoile mystérieuse*, les araignées ne peuvent être observées par un télescope géant... Retenons donc ici qu'un instrument de mesure, qu'il soit matériel ou purement conceptuel, ne nous donne à considérer qu'un aspect du réel. Certes, il le scrute sous toutes ses coutures, mais il ne scrute que lui.

On touche ici un point capital. Car si chaque science ne considère qu'un aspect du réel, le réel ne se limite pourtant pas forcément à cet aspect. Par exemple, le spécialiste du cœur ne s'intéresse pas *en tant que tel* au rein et, pourtant, le rein existe. L'astrophysicien n'a cure des êtres vivants et pourtant, ceux-ci existent. Dans leur ensemble, les sciences expérimentales se focalisent uniquement sur les dimensions quantitatives des choses ; est-ce à dire que le réel se limite à ce qu'on peut en mesurer ? Autrement dit : tout ne serait-il que quantité ou structure matérielle parce que la science ne nous donne à connaître que cet aspect des choses ? Le scientifique ne peut répondre à ces questions, sauf à devenir philosophe et, plus précisément, à confondre deux matérialismes bien différents, à savoir le matérialisme *méthodologique* et le matérialisme *philosophique*.

Définissons ces deux expressions. Par *matérialisme méthodologique*, on entend désigner le fait que la science, de par sa méthode, ne considère que la matérialité des choses. Le *matérialisme philosophique*, quant à lui, est l'idée que les choses ne sont que matière. Une grave erreur serait de confondre ces deux matérialismes. On peut tout à fait limiter son regard à la matérialité des choses sans considérer que celles-ci ne sont que matière.

¹¹ Il est vrai que certaines disciplines scientifiques *observent* plus qu'elles ne *mesurent*. Il reste néanmoins que l'observation est dans ces cas une observation *scientifique*, laquelle répond à un protocole dans lequel seul la structure ou la quantité est recherchée.

¹² T.S. KUHN, *op. cit.*, p.161.

Prenons un exemple¹³. Soit un ichtyologiste, c'est-à-dire un scientifique qui étudie les poissons. Celui-ci lance son filet dans la mer et en sort des poissons d'une certaine grandeur. S'il considère la taille des mailles de son filet, il comprendra qu'il pourrait exister des poissons inférieurs en taille par rapport à ceux qu'il a pêchés, ceux-ci étant passés entre les mailles (trop larges) de son filet. En conséquence, notre ichtyologiste en conclura raisonnablement que son filet est un bon moyen d'étudier les poissons mais que, néanmoins, celui-ci possède des limites. Mais, si ce même ichtyologiste ne se donne pas la peine de considérer la taille des mailles de son filet, celui-ci risque alors de penser que, par son filet, il a attrapé tous les poissons possibles de la mer et que, par conséquent, n'est un poisson que ce qu'il peut pêcher avec son filet. De toute évidence, ce serait une grossière erreur.

Tirons maintenant les leçons de cette métaphore. Le scientifique procède par expérience au moyen d'instruments de mesure. En réfléchissant aux richesses et aux limites de sa méthode, l'homme de science comprendra que, du réel, il n'en appréhende que la dimension quantitative ou structurelle. Peut-être existe-t-il une autre dimension des choses, mais, à cette question, il ne peut y répondre *en tant que scientifique*. À l'inverse, si l'homme de science ne considère pas les limites de sa méthode d'investigation et l'absolutise, alors il encoure le risque de penser que tout se réduit à n'être que de la matière puisque, du réel, il n'en voit que cela. Ainsi le savant Jean Charcot (1825-1893) affirmait que n'ayant jamais vu une âme sous son scalpel, celle-ci n'existait pas. Était-ce là une affirmation vraiment scientifique ? Assurément non. C'était confondre le matérialisme méthodologique, lequel est inhérent à la science, avec le matérialisme philosophique qui, lui, n'est pas inéluctable et peut même être réfuté philosophiquement. Dans le propos de Charcot rapporté à l'instant, ce glissement entre ces deux matérialismes est évident¹⁴. Bien souvent celui-ci constitue malheureusement une pétition de principe dans la bouche de nombreux philosophes ou scientifiques¹⁵.

¹³ Nous nous inspirons ici d'une métaphore développée par Arthur EDDINGTON, *The Philosophy of Physical Science*, University Press, 1949, p.16.

¹⁴ De même, dans la phrase célèbre du célèbre astronaute soviétique Iouri Gagarine : « Je suis allé dans l'espace, mais je n'y ai pas trouvé Dieu ».

¹⁵ « [...] la science est fondamentalement réductrice [...] De proche en proche, tout se réduit à la matière. C'est dans cette perspective que l'on doit comprendre l'assertion selon laquelle la

Mais alors, diront certains, quelle dimension de la réalité échappe à la science ? Qu'est-ce que la science ne peut observer ? Les réalités surnaturelles, les miracles, les anges, Dieu ? Oui, comme nous l'enseigne la Révélation chrétienne, mais pas que cela. En effet, concernant les choses qui composent notre univers, l'homme tout particulièrement, la science ne nous dévoile également pas tout.

Écoutons une nouvelle fois Galilée pour le saisir. Dans une lettre qu'il écrit au savant Mark Welser, celui-ci dévoile le fond de sa nouvelle méthode. Galilée lui propose une alternative entre deux manières d'envisager le réel. Je le cite :

[...] dans nos recherches, soit nous tentons de pénétrer l'essence vraie et intrinsèque des substances naturelles, soit nous nous contentons de quelques-unes de leurs propriétés. Je tiens la première chose pour impossible pour les substances élémentaires proches comme pour les lointaines choses célestes¹⁶.

Nous voici maintenant parvenu au cœur de notre propos. Car, comme l'attestent très clairement ces mots de Galilée, les sciences expérimentales ne considèrent pas *l'essence*, la *nature* ou la *substance* des choses (ces trois mots étant pris dans un sens équivalent). Un tel « oubli » aura contribué à de magnifiques progrès scientifiques, car les notions d'essence, de forme ou de finalité n'ont pas leur place dans un discours qui se donne pour fin de nous dévoiler la matérialité « tangible » des choses. Car la *nature* est l'être des choses tel qu'il nous est connu par une expérience *commune* qui déborde le seul aspect matériel de la réalité. Par exemple, la *nature* humaine nous est dévoilée lorsque, prenant comme point de départ notre expérience quotidienne, nous constatons l'existence d'opérations spécifiques à l'homme comme le fait de pouvoir conceptualiser ou d'agir librement. Dans de telles expériences qui constituent le point de départ de la

science est méthodologiquement matérialiste. Mais l'on conçoit aussi que son impact fasse aisément glisser de ce matérialisme méthodologique vers un matérialisme pratique. » (« Introduction », dans Paul POUPARD (éd.), *op. cit.*, p.17).

¹⁶ Galilée, *Troisième lettre à Mark Welser sur les taches solaires*, *Opere*, t.V, pp.187-188. Le réductionnisme de Galilée est également bien manifesté dans cette célèbre déclaration du *Saggiatore* : « La science est écrite dans ce livre immense qui est continuellement ouvert devant nos yeux (je veux dire l'Univers), mais on ne peut le comprendre sans apprendre d'abord la langue et les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en langue mathématique, et les caractères sont des triangles, des cercles et d'autres figures géométriques. Sans ces moyens, pas un seul mot ne sera humainement compréhensible ; sans ces moyens, ce serait une errance vaine à travers un labyrinthe obscur. »

philosophie, le regard se fait aussi englobant que possible. Il essaie de prendre en compte tous les aspects du réel, et non sa seule dimension matérielle. Se dévoile ainsi une nouvelle manière de voir le monde, bien différente de celle de la science.

Pour comprendre le propre de la vision philosophique en vous épargnant trop de détails, je me contenterai de vous lire un texte du philosophe Henri Bergson adressé à de jeunes scientifiques :

Chacun de nous devrait débiter, comme a fait l'humanité, par la noble et naïve ambition de tout connaître. On ne devrait descendre à une science spéciale qu'après avoir considéré en haut, dans leurs contours généraux, toutes les autres. C'est que la vérité est une : les sciences particulières en examinent les fragments, mais vous ne connaîtrez la nature de chacun d'eux que si vous vous rendez compte de la place qu'il occupe dans l'ensemble. On ne comprend pas une vérité particulière quand on n'a pas aperçu les rapports qu'elle peut avoir avec les autres. Connaissez-vous un édifice quand on vous en a montré, d'avance, toutes les pierres ? Et pourtant il n'y a que des pierres dans l'édifice. C'est que tout l'art est dans l'arrangement, et que l'important n'est pas de connaître la pierre, mais la place qu'elle occupera. Vous avez tous manié un microscope, et vous avez pu voir, dans la boîte qui le contient, ces plaques de verre qui renferment une préparation anatomique. Prenez l'une d'elles, placez-la sous l'objectif et regardez à travers l'instrument. Vous apercevez un tube, divisé en compartiments : faites glisser la plaque ; aux cellules succèdent les cellules, vous avez distingué admirablement chacune d'elles. Mais quel était l'objet, et qu'avez-vous vu ? Vous serez bien obligés, si vous voulez le savoir, de laisser là votre instrument, et de contempler à l'œil nu, dans sa totalité repoussante, la patte d'araignée. C'est pour regarder la vérité au microscope qu'on l'a, elle aussi décomposée : si l'on ne commence par jeter un coup d'œil sur l'ensemble, si l'on se transporte tout de suite aux parties pour ne considérer qu'elles, on voit très bien peut-être ; [mais] on ne sait même pas ce qu'on a regardé.¹⁷

Il en va de même pour l'homme et pour l'araignée. La science nous donne à connaître de la personne humaine certaines dimensions particulières de son être. Une telle entreprise est admirable et mérite d'être encouragée. Mais si l'on s'en tient à cette vision des choses, le tout de l'homme nous échappe. Pour comprendre la personne dans sa dimension spécifique, il nous faut accepter de repartir d'une expérience plus ordi-

¹⁷ Henri BERGSON, « La spécialité » [Discours prononcé à la distribution des prix du lycée d'Angers le 3 août 1882], dans *Écrits philosophiques*, pp. 41-42.

naire, laquelle possède aussi sa rationalité et nous dévoile les choses dans leur globalité.

Donc, en fin de compte, le rejet par certains scientifiques de l'existence d'une nature humaine s'avère illégitime puisque, comme nous venons de le dire, l'idée de nature échappe à l'expérimentation scientifique. Pour le comprendre, il fallait accepter quelques instants de quitter le point de vue du scientifique pour épouser celui, un peu désarçonnant au premier abord, du philosophe. Ainsi, comme l'affirmait Jean-Paul II en 1996 à l'Académie Pontificale des Sciences,

[...] la considération de la méthode utilisée dans les divers ordres du savoir permet de mettre en accord deux points de vue qui sembleraient inconciliables. Les sciences de l'observation décrivent et mesurent avec toujours plus de précision les multiples manifestations de la vie et les inscrivent sur la ligne du temps. Le moment du passage au spirituel n'est pas objet d'une observation de ce type, qui peut néanmoins déceler, au niveau expérimental, une série de signes très précieux de la spécificité de l'être humain. Mais l'expérience du savoir métaphysique, de la conscience de soi et de sa réflexivité, celle de la conscience morale, celle de la liberté, ou encore l'expérience esthétique et religieuse, sont du ressort de l'analyse et de la réflexion philosophiques, alors que la théologie en dégage le sens ultime selon les desseins du Créateur¹⁸.

En d'autres termes, une fois considérées les méthodes et après les avoir comparées les unes aux autres, on comprend que non seulement l'une n'exclut pas les autres mais, bien plutôt, que chacune appelle à être complété par les autres.

III. POUR UN DISCOURS DES MÉTHODES : TROIS REGARDS CROISÉS SUR L'HOMME

On achèvera donc nos réflexions en montrant comment doivent s'articuler dans le cas de l'étude de l'homme les sciences, la philosophie et la foi.

En 1981, Jean-Paul II déclarait que « si la science est aujourd'hui la forme privilégiée de connaissance, il ne s'ensuit pas que le savoir scientifique soit la seule forme légitime de savoir¹⁹ ». Cela, en tant que Chrétiens,

¹⁸ Jean-Paul II, Message aux membres de l'Assemblée plénière de l'Académie Pontificale des Sciences, 22 octobre 1996.

¹⁹ JEAN-PAUL II, Discours aux membres de l'Assemblée plénière du Secrétariat pour les non-croyants, 2 avril 1981. Et le Pape de continuer : « Dans une perspective totalisante, au

nous le croyons parce que nous savons avec certitude que la foi est une source de connaissance incomparablement supérieure à la science. Par conséquent, nous croyons fermement en l'existence de l'âme spirituelle et nous pensons donc que l'homme ne se réduit pas à l'ensemble d'atomes, de cellules ou de neurones que nous décrivent les scientifiques. Mais, cela étant, comment relier foi et science en ce qui concerne l'homme ? Autrement dit, existe-t-il un fossé entre notre vision chrétienne de l'homme doué d'une âme spirituelle et ce que nous dit la science de sa corporéité ? Sommes-nous intellectuellement schizophrènes ?

Pour Jean-Paul II et pour la tradition de l'Église, la philosophie a pour fonction d'assurer ce « trait d'union » entre ce que la foi et la science nous disent de la personne humaine. Car la philosophie, de par sa méthode reposant sur l'expérience commune, peut parvenir à établir l'existence d'une nature humaine, laquelle est caractérisée par certaines facultés (l'intelligence, la volonté, la sensibilité). La philosophie peut également démontrer l'existence de l'âme spirituelle et son unité avec le corps ainsi que son orientation foncière vers Dieu Créateur. Autant de thèses rationnellement établies que le philosophe possède en commun avec le chrétien. La philosophie atteste donc le caractère raisonnable de la vision chrétienne de l'homme : l'espace du rationnel déborde le champ d'investigation de la science.

Par ailleurs, en donnant aux scientifiques les moyens de s'interroger sur les limites de leur méthode, la philosophie permet d'éviter l'écueil du scientisme, lequel, nous l'avons vu, confond matérialisme méthodologique et matérialisme philosophique. En somme, la philosophie met en garde le scientifique lorsqu'il vient outrepasser ses limites méthodologiques en devenant philosophe à son insu. On peut ainsi montrer, et certains scientifiques de renom en sont conscients, qu'il existe parfois un fossé entre les faits d'observation découverts et leurs interprétations théoriques. Le cas est particulièrement flagrant dans certaines déclarations de Darwin et de Freud. Non pas que ces derniers se soient trompés sur tout, mais que leurs écrits relèvent sur certains points précis plus de la philosophie que de la science.

contraire, il importe de bien discerner les ordres spécifiques et, loin d'opposer les contenus, de proposer leur intégration dans une épiphanie du vrai ».

Ainsi, pour prendre un autre exemple moins polémique, c'est au nom de la raison philosophique que l'on doit contester certaines soi-disant remises en cause scientifique de la vision philosophique ou chrétienne de l'homme. Par exemple, la neurologie a découvert que le sentiment amoureux implique l'exercice d'une zone particulière du cerveau. Cela est intéressant. Faut-il en tirer la conclusion du célèbre neurologue Jean-Pierre Changeux selon laquelle l'amour se réduirait à n'être qu'une activité nerveuse ? Non, sauf à postuler indûment que la science nous dit tout sur tout. Le même phénomène de l'amour peut en effet être analysé par le philosophe et le théologien, lesquels, tout en assumant l'analyse du neurologue, la dépassent. Le philosophe nous montre en effet que l'amour s'inscrit comme une tendance foncière de la personne humaine ; il nous donne à connaître le cadre moral de son exercice et les règles de son véritable épanouissement. Le théologien, quant à lui, éclairé par la Parole de Dieu, manifeste en quoi l'amour humain est voulu par Dieu et nous conduit à Dieu. Bref, un phénomène comme l'amour, se laisse envisager de trois manières irréductibles et complémentaires. Sciences, philosophie et foi ont toutes quelque chose à nous dire du mystère qu'est l'homme.

CONCLUSION

Dans *Fides et ratio*, encyclique dont nous fêtons cette année le vingtième anniversaire, saint Jean-Paul II adressait un grand appel aux hommes de notre temps afin qu'ils redécouvrent leur vocation à la vérité. Jean-Paul II était en effet très conscient des ravages provoqués par l'abandon de la foi et de la philosophie. Les cultures de mort dans lesquelles nous vivons doivent leur naissance à une crise de la raison et à une crise de la vérité. Certes, nos connaissances sur le monde matériel ont énormément évoluées. Les prouesses techniques qui en découlent sont sidérantes, parfois enthousiasmantes, parfois inquiétantes. Mais il nous manque cruellement la sagesse, soit un regard qui sait envisager les choses dans leur nature et leurs limites intrinsèques à la lumière de leurs causes les plus universelles. La science n'est pas pour autant à dénigrer ni à rejeter. Mais il faut cependant affirmer avec la plus grande force que le scientisme conduit à présenter de l'homme une vision faussée.

J'achèverai mon propos par une petite histoire. Tagashi Nagai était médecin-chercheur dans le service de radiologie de Nagasaki en 1945. Véritable chrétien, philosophe à ses heures, il était également un scientifique

qui aimait passionnément ses recherches dont il voyait les nombreuses retombées médicales. Lorsque la bombe nucléaire est tombée, son hôpital a été presque entièrement soufflé. Au milieu des décombres fumants, dans une ambiance apocalyptique, Tagashi a assisté à une scène à peine croyable. Ses collègues chercheurs qui avaient survécu à la bombe étaient en effet joyeux et enthousiastes. Car, affirmaient-ils, le rayonnement radioactif provoqué par la bombe nucléaire avait créé des conditions d'expérimentation absolument inédites, lesquelles laissaient présager de nouvelles découvertes scientifiques très intéressantes. Pour Tagashi, de tels propos tenus dans les décombres de Nagasaki et en présence du sang de tant de victimes était comme de nouvelles bombes.

La leçon de cette petite histoire est claire. Laissée à ses seules limites et ainsi absolutisée, l'intelligence scientifique conduit fatalement à la folie et aux pires cauchemars. Mais associée à la recherche de la sagesse, la science peut également conduire à de magnifiques réalisations. Notre époque est à la croisée des chemins. Elle doit aujourd'hui faire son choix entre ces deux manières d'envisager la science. Sans exagérations, nous pouvons dire qu'il s'agit là d'une question de vie ou de mort.

L'HOMME, CORPS ET ÂME

Frère Joseph DOMINI

Le transhumanisme propose un homme augmenté et immortel, la foi chrétienne propose bien mieux : un homme divinisé et participant à l'éternité divine.

Ce que nous allons dire se trouve dans le Catéchisme de l'Église Catholique (CEC) aux numéros 362 à 368.

I. L'HOMME EST UN CORPS ET UNE ÂME

La personne humaine est un être à la fois corporel et spirituel.¹

A. Le corps humain est « humain ».

Le corps humain serait une *énigme* s'il n'était le corps d'un être intelligent. Il est donc très différent du corps des animaux

— Les jambes servent pour le déplacement et les *bras* sont libres pour toutes sortes d'usages (même les singes ne se déplacent pas longtemps uniquement sur leurs membres postérieurs). Lesquels ? Il faut une intelligence pour répondre.

— Le *pouce* fait face aux autres doigts donnant une possibilité indéfinie d'usages. Lesquels ? Il faut une intelligence pour répondre.

— Les *cordes vocales* peuvent émettre une variété immense de sons. Lesquels ? Il faut une intelligence pour répondre.

— Les animaux sont *adaptés à un milieu*. Le *chameau* va bien dans le désert mais pas en montagne ; le *chamois* va bien en montagne mais pas dans le désert.

L'homme n'est adapté à aucun, mais il s'adapte à tous :

Au désert, il se fabrique des vêtements pour se protéger du soleil, il emporte l'eau dans des outres...

¹ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n°362.

En montagne, il se fabrique des piolets, des chaussures à crampon, etc.

B. L'âme humaine est l'âme d'un être corporel

— Notre pensée s'exprime avec des *mots* (qui sont des vibrations physiques)

— Les *yeux* expriment la joie la colère, la bonté, la méfiance

— Même ce qui est le plus sublime s'exprime par le corps ; *Jésus* lui-même a été *transfiguré* dans son corps, de même *Padre Pio*. *Don Bosco* sentait la bonne *odeur* des garçons vertueux et la puanteur de ceux qui étaient tombés dans le péché mortel

C. Conclusion

Le corps et l'âme sont un seul être et non deux êtres réunis.

L'unité de l'âme et du corps est si profonde que l'on doit considérer l'âme comme la forme du corps ; c'est-à-dire, c'est grâce à l'âme spirituelle que le corps composé de matière est un corps humain et vivant.²

Laissons la notion de « forme du corps », mais retenons ce qu'elle signifie : *c'est grâce à l'âme spirituelle que le corps est un corps humain*. C'est ce que nous avons dit en disant que le corps humain est le corps d'un être intelligent.

II. L'ÂME DE L'HOMME EST SPIRITUELLE ET IMMORTELLE

L'activité de l'homme a bien des points communs avec celle des animaux, mais il a aussi des activités qui transcendent le corps :

— Je pose un *acte moral* qui n'apporte aucun avantage biologique, ni pour moi ni pour l'espèce.

— *L'animal* a une certaine *conscience sensible*, il peut même *jouer*, mais, en fin de compte, cela reste orienté vers les besoins vitaux

Ex. : le *chat* qui joue avec la bobine, s'exerce à la chasse de la souris. Tout *dressage* doit être récompensé par des satisfactions en lien avec les besoins vitaux.

L'homme une fois libéré des besoins vitaux a des *activités ludiques, culturelles*, qui ont certes un retentissement sur les besoins vitaux, mais

² *Ibid.*, n°365.

qui les transcendent et sont *voulues pour elles-mêmes*. L'homme pose des *actes*, en particulier qui transcendent les besoins biologiques

— Je connais des *vérités éternelles* (les vérités mathématiques, les vérités philosophiques du genre tout effet a besoin d'une cause proportionnée ; les vérités morales du genre l'innocent ne mérite pas de punition). Ne faut-il pas que mon esprit qui les pense soit immortel ?

A. Conclusion

— Si l'âme a des activités qui transcendent le corps, c'est qu'en son être même, elle transcende le corps. Elle est donc spirituelle, et la mort du corps n'est pas sa mort : elle est immortelle.

— Donc l'âme humaine est à la fois : *principe de vie corporelle* (c'est ce que nous avons vu dans le I) elle est aussi *principe de vie spirituelle* (c'est ce que nous avons vu dans le II).

Voici ce que dit le CEC : « L'âme est immortelle : elle ne périt pas lors de la séparation du corps dans la mort »³.

— Le CEC ajoute : « L'âme s'unira de nouveau au corps lors de la résurrection finale »⁴. La résurrection est du domaine de la foi et dépasse ce que peut découvrir la raison. Cependant la raison qui a découvert combien l'âme est à la foi principe de vie corporelle et principe de vie spirituelle est disposée à accueillir la foi en la résurrection.

Cela dépasse largement le transhumanisme qui cherche une immortalité sur cette terre, tandis que la foi nous promet un corps glorifié qui aura part à la vie éternelle !

III. D'OÙ VIENT L'ÂME ?

— Les animaux se reproduisent selon un processus biologique que nous connaissons bien.

— La *fécondation d'un être humain* suit aussi un processus biologique. Mais ce processus n'est pas proportionné à la naissance d'une âme spirituelle. Même si la fécondation est vécue par les parents de façon très digne et même dans la prière, *elle n'est pas proportionnée à la naissance d'une âme spirituelle*. Il faut pour cela une intervention créatrice de Dieu.

³ *Ibid.*, n°366.

⁴ *Idem.*

— Cependant la création d'une âme est très différente de la création d'un ange qui est un pur esprit. Quand Dieu crée une âme humaine, Il la crée proportionnée à un corps dont le patrimoine génétique est entièrement défini indépendamment de la création de l'âme spirituelle. On peut dire que *l'âme est créée « selon le corps »*, de telle sorte qu'elle est désormais le principe de l'organisation et de la vie de ce corps et ne forme avec lui qu'un seul être.

— On peut avoir l'impression qu'avec la création de l'âme, rien ne se passe qui soient observables, mais quelque chose s'est réellement passé, car désormais, il y a une âme spirituelle dont les activités qui transcendent le corps n'apparaîtront que petit à petit. S'il n'y avait pas d'âme spirituelle, ces activités supérieures n'arriveraient jamais.

Voici ce que dit le CEC :

Chaque âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu, elle n'est pas « produite » par les parents.⁵

IV. LA NATURE DE L'HOMME ET LA LIBERTÉ DE L'HOMME

Nous allons voir les conséquences de ce que nous avons dit sur la liberté de l'homme

— L'homme a une âme spirituelle, dotée d'intelligence et de volonté. Il est donc libre.

C'est pourquoi l'homme s'adapte, et aussi se façonne lui-même : il sera bûcheron, médecin, professeur, il se donnera au secours des pauvres, ou à l'éducation des cœurs, etc.

A. Les dynamismes de la nature humaine plus liés au corps

— Cependant, nous l'avons dit, l'âme est créée selon le corps, elle est donc en partie définie par le corps, qui a des dynamismes naturels.

La liberté de l'homme sera authentique s'il sait *intégrer les dynamismes naturels liés au corps*.

Ex. : selon le dynamisme naturel du corps, *l'homme utilise ses bras et ses mains* pour des activités indéfiniment variées

⁵ *Ibid.*, n°366.

Il peut aller *contre le dynamisme naturel* et décider de *marcher sur les mains et de travailler avec les pieds*. Il arrivera à quelque chose, mais que de pertes d'énergie et d'efficacité perdue ! Et quelle limitation de la liberté !

Cela éclaire la déviation de *l'homosexualité* qui est *contre nature*. L'enfant, selon sa nature, s'épanouit au contact d'un papa et d'une maman. S'il est élevé par des homosexuels, que d'énergie gaspillée, que de déviance graves et de troubles difficiles à corriger !

B. Les dynamismes de la nature humaine plus liés à l'âme

— L'âme aussi a des orientations naturelles

Ex. : le désir de la vérité qui permet une vie en société où l'on se fait confiance mutuellement et où l'on progresse ensemble dans la recherche du vrai

Je peux aller contre ce désir naturel et ériger le mensonge en moyen de progrès pour avoir une bonne place, assurer ma puissance. Mais que d'énergie gaspillée et que de déboires !

C. Conclusion

La liberté de l'homme ne se développe pas en allant contre la nature de l'homme, mais en s'appuyant sur la nature que nous recevons de Dieu créateur.

V. L'ANTHROPOLOGIE BIBLIQUE

Certains disent que la distinction Corps-âme serait étrangère à la Bible.

Répondons : le mot grec traduit par âme est celui-ci : *psychè*. Or il est clair que dans la bouche même de Jésus, ce mot signifie parfois la vie et parfois l'âme comme distinguée du corps.

— Mt 10,39 : « Celui qui cherche à conserver sa *psychè*, la perdra ; et celui qui perd sa *psychè* à cause de moi, la retrouvera. »

Il est clair qu'ici, le mot *psychè* doit être traduit par *vie*.

— Mt 16,26 : « Quel profit en effet aura l'homme, s'il gagne le monde entier, mais perd sa *psychè* ? Ou que donnera l'homme en échange de sa *psychè* ? »

Ici, le mot *psychè* peut être traduit par *âme* ou par *vie*.

— Mt 10,28 : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer la *psychè* ; craignez plutôt celui qui peut perdre la *psychè* et le corps dans la géhenne. »

Ici *psychè* doit être traduit par *âme*.

Le CEC dit :

Souvent, *âme* désigne dans l'Écriture Sainte la vie humaine. Mais il désigne aussi ce par quoi il est plus particulièrement image de Dieu : « *âme* » signifie le principe spirituel en l'homme.⁶

Le CEC rappelle aussi la distinction faite par saint Paul entre l'esprit, l'âme et le corps. Et il précise ce que « Esprit » signifie que l'âme est capable d'être surélevée gratuitement à la communion avec Dieu (CEC 367).

— Cela exprime la vocation divine de l'homme qui dépasse si largement le transhumanisme. Beaucoup plus qu'un homme augmenté, le Christ promet un homme divinisé !

⁶ *Ibid.*, n°363.

La vocation de l'Homme

ESPÉRANCE CHRÉTIENNE ET ESPOIR TECHNICISTE

Frère Pio DOMINI

Le monde moderne dans lequel nous vivons est un monde régit par la technique. On la trouve partout : à l'heure même où nous parlons, nous utilisons un micro, un système de sonorisation, une caméra, des ordinateurs et nos smartphones ou tablette pour prendre des notes (ou passer le temps...). On trouve des gens capables de camper plusieurs heures devant un *Applestore* pour être les premiers à se procurer leur dernier bijou ; on en trouve d'autres qui pleurent lorsqu'on leur demande de se détacher leur téléphone pendant un ou deux jours ; d'autres enfin meurent en conséquence de leur addiction aux jeux vidéo ou à l'ordinateur. J'en passe et des meilleurs.

Sans aller jusqu'à ces extrêmes, la technique a aujourd'hui une telle emprise sur notre vie quotidienne qu'il est désormais *nécessaire, tant pour le bien de notre âme que pour celui de notre corps*, de se poser la question de notre rapport à la technique. En tant qu'homme oui, mais aussi et surtout en tant que *chrétien*.

En effet, si nous prêchons un Christ crucifié et mort pour nos péchés, la primauté du salut des âmes et le détachement des biens de ce monde, que vient faire la technique dans tout cela ? Étant un bien matériel, n'est-elle pas plutôt à exclure de nos vies ? Si toutefois elle n'est pas nuisible, dans quelle mesure est-elle bonne ? Si oui, comment la concilier avec notre vie de chrétien ?

Pour tenter de répondre à toutes ces interrogations, nous allons procéder en trois temps. Nous allons en premier lieu nous intéresser à la manière dont s'est transformée la foi-espérance chrétienne dans nos temps modernes, ce qui nous aidera à mieux comprendre l'époque et le courant de pensée dans lesquels nous vivons. Cela mettra aussi en lumière les erreurs de cette pensée dont nous faisons tous les frais tant elle imprègne notre société.

Ensuite, nous verrons en quoi consiste précisément l'espérance chrétienne et comment elle doit animer nos vies et en nous appuyant justement sur la différence avec l'espoir que nous propose notre monde contemporain.

Enfin, la dernière partie sera consacrée à la technique, à la manière dont l'Église en parle, notamment dans le concile Vatican II. Nous pourrions ainsi faire un lien avec la technique dans nos vies et les risques qu'elle comporte, et nous terminerons avec quelques exemples de chrétiens qui ont su allier technique et vie de foi.

I. LA TRANSFORMATION DE LA FOI – ESPÉRANCE CHRÉTIENNE DANS LES TEMPS MODERNES

Avec l'avènement de la science et des nouveaux *courants philosophiques hérités des « Lumières »*, notre pensée moderne a subi une telle mutation que toute la société en est désormais marquée. Nous-mêmes nous avons tous grandi dans cette mouvance, si bien que, d'une manière ou d'une autre, plus ou moins profondément, notre propre pensée en est imprégnée.

Cette transformation n'est pas sans cause. Benoît XVI en donne une analyse synthétique dans son encyclique *Spe Salvi* du 30 novembre 2007 qui traite de l'espérance chrétienne.

A. L'analyse de *Spe Salvi* (nn. 16–32)

À compter du XVI^e siècle, la science connaît un essor considérable avec l'utilisation plus marquée de l'outil mathématique et les grandes découvertes qui s'ensuivent. L'attention se porte de plus en plus sur le quantifiable, apte à supporter la mise en équation mathématique, plutôt que sur le qualitatif. La science nous donne dès lors une connaissance suffisamment probable pour que l'on puisse la considérer comme certaine et donc digne de confiance. Jusque-là tout va bien.

Cette nouvelle corrélation entre expérience et méthode nous donnant l'illusion d'une domination sur la nature et ses lois, il semblerait que la domination sur la création perdue par le péché originel s'en trouve rétablie.

Ainsi, on n'attend plus nos remèdes, notre soulagement, la réponse à nos questions existentielles par la foi, mais on obtient tout cela de la science : la foi n'est plus *foi en Dieu*, mais *foi en la science*, elle est déplacée

à un *autre niveau*. Notons que tout cela a lieu au lendemain de la révolte de Luther en 1517 : Copernic est mort en 1543, les deux procès de Galilée ont eu lieu en 1615 et 1633, et Descartes, dont les travaux ont marquée et la philosophie et les mathématiques, est mort en 1650. Fait intéressant, Luther a érigé en le « *Sola scriptura* » (*L'Écriture seule*) en dogme : la justification vient en fin de compte de Luther lui-même qui a fait fi de 1500 années de mûrissement de la foi pour proposer son propre message de salut, un *message qui n'est pas dans la Bible*, et cela sous couvert de défendre la Bible. La foi est ici aussi déplacée à un autre niveau.

Les deux grandes facultés d'un homme sont sa raison et sa volonté. De l'une procède ce qui est rationnel et de l'autre, notre liberté. C'est très logiquement que ces deux notions sont au centre de l'idée de progrès. *L'essor de la science* dont nous venons de parler s'est accompagné d'un renouvellement de la pensée. Celui-ci a connu un saut décisif avec les *philosophes des Lumières*. L'évolution qui s'en ait suivit a abouti à notre pensée moderne teintée entre autres de *rationalisme, de matérialisme et de scepticisme*. Benoît XVI reconnaît 2 étapes essentielles dans ce processus de développement.

La *Révolution française* en a été *la première* : on a tenté, vainement nous dit l'histoire, de remplacer le culte du vrai Dieu, par le culte de l'Être Suprême, de la déesse Raison, mascarade de notre foi chrétienne donnant l'illusion de la domination de la raison et de la liberté.

Face à l'évidence de l'échec, on a dû ensuite réfléchir de manière renouvelée sur la raison et la liberté. Le philosophe allemand du XIX^e siècle Emmanuel Kant explique : la révolution a permis le passage de la foi de l'Église à la *foi rationnelle* ; c'est le nouveau règne de Dieu. On saisit ici un premier point clé qui est lié à l'émancipation de l'homme par rapport à Dieu sous prétexte de raison et pour lequel la science, fruit éminent de la raison humaine a joué un rôle de premier ordre.

Le XIX^e a continué dans la foi dans le progrès comme forme de l'espérance humaine. La naissance de la classe ouvrière par l'industrialisation et la technique a sonné l'heure de la révolution prolétarienne.

Karl Marx a su saisir cette aspiration de l'homme et a donc cherché à lancer ce dernier vers ce nouveau « règne de Dieu ».

Marx était de ces hommes à la pensée scientifique qui sait reconnaître les structures de l'histoire et de la société et de par ses capacités d'analyse, indiquer et attirer dans la voie qu'il s'est échafaudé. C'est ce qu'il a fait en créant le parti communiste en 1848.

Son erreur nous a été révélée par sa victoire : Marx a en effet indiqué comment renverser le système, mais pas comment procéder ensuite. Dans les manuscrits de 1844, Marx écrit :

Le communisme est la forme nécessaire et le principe dynamique de *l'avenir immédiat*, mais le communisme *n'est pas en tant que tel ni le but du développement humain* ni la forme de la société humaine. [...] Le communisme n'enlève à personne le pouvoir de s'approprier des produits sociaux ; il n'ôte que le pouvoir d'asservir à l'aide de cette appropriation le travail d'autrui.

Plus globalement, Marx pensait que tout est résumable en des questions d'économie, y compris l'homme.

En outre, le communisme était une transition, un moyen de bouleverser l'état actuel des choses. Mais Marx a simplement supposé que le renversement de la classe dominante associée à la chute du pouvoir politique et à la socialisation des moyens de production entraînera de soi l'arrivée de la nouvelle Jérusalem.

Il a bien parlé de la *phase intermédiaire de la dictature du prolétariat*. Sauf que celle-ci devient *caduque dans un second temps*. En réalité, la doctrine de Marx n'a pas engendré un monde sain, mais sa destruction.

Son erreur est encore plus profonde que le simple oubli de fournir les institutions post-révolutionnaires : les bolcheviks s'y sont essayés, nous en connaissons les résultats. Non, Marx a surtout oublié l'homme et sa liberté, et que cette liberté continue à s'exercer, même quand elle est orientée vers le mal. Il pensait que l'économie aurait tout remis en place : sa véritable erreur est le *matérialisme*. L'homme ne peut se réduire à la dimension matérielle et financière. On ne peut donc pas le guérir uniquement de l'extérieur par des conditions économiques favorables.

A cela s'ajoute l'apport des grands auteurs dit « *du soupçon* » en raison de leur remise en cause de toute chose : on ne peut plus croire en rien, tout se vaut et rien n'a de valeur : c'est *le scepticisme*.

Nous voilà arrivés à notre société moderne. Influencés par l'héritage culturel que nous venons de décrire, les hommes ont progressivement été conduits à repenser toute chose selon celui-ci. Mais justement, que nous propose-t-il maintenant, cet héritage de pensée ?

B. Quelques exemples d'illusion

Voyons maintenant quelques exemples concrets d'illusions qui sont, en fait, les fruits plus ou moins directs de ce que nous venons de dire.

1. Le positivisme scientifique

Né avec l'avènement de la science moderne, le positivisme scientifique stipule que *la seule source de connaissance est la science*. C'est une pensée bien répandue dans notre société. Combien de personnes affirment ne faire confiance qu'en la science ?

Cette thèse soutient en somme que nous ne pouvons placer notre confiance, croire uniquement ce qui est *quantifiable et nécessaire*.

Relevons quelques *contradictions* de cette thèse. Premièrement, nous pouvons dire que ce qu'elle défend se retourne contre elle : dire que la seule source de connaissance valable est celle des sciences est une idée, une *idée philosophique*, ce qui met cette théorie hors jeu d'emblée : on scie la branche sur laquelle on s'assied en disant par la philosophie que l'on ne peut admettre la philosophie. Instinctivement, on sent aussi un malaise : que faire alors des *principes indémonstrables* comme le principe de non-contradiction, ou encore des connaissances empiriques que tout le monde admet ?

Par ailleurs, le fait que tout a une explication scientifique et répond à des lois n'exclue en aucun cas qu'il y ait une *autre explication*. Si l'on prend l'exemple de la conception d'un être humain : cela s'explique certes biologiquement, mais cela suffit-il à tout expliquer ? Que faire de l'âme spirituelle et de la conscience ?

Enfin, notre société ne cesse faire appel à *nos sentiments et même à l'amour*. Un amour certes déformé pour la plupart des hommes, mais qui est tout de même le reflet d'une aspiration profonde de l'homme. Nous ne pouvons pas nous contenter de science, de mathématiques ou de démonstrations par la raison : nous avons besoin d'autre chose. L'amour peut s'expliquer en partie par la science, mais pas totalement. On ne dé-

montre pas, on ne mesure pas l'amour que l'on voue à une personne. Cela ne constitue en aucun cas une preuve absolue, mais c'est un fait qui peut nous ouvrir à une réflexion.

2. *Le scepticisme – relativisme*

Tous ceux qui sont déjà venus à Saintt Pierre ont certainement déjà entendu parler du *relativisme*, de la dictature du relativisme qui veut nous faire croire que chacun peut avoir sa vérité. Nul besoin de s'étendre sur ce point. Contentons-nous de rappeler ceci : deux affirmations en contradiction l'une avec l'autre ne peuvent pas *être vraies toutes les deux, sous le même rapport*. La notion de *rapport* est ici primordiale. Pour parler d'une balle de tennis, l'un peut dire qu'elle est jaune, l'autre peut dire qu'elle est ronde. La première parle de la couleur (premier rapport) et la seconde de la forme (deuxième rapport) et les deux sont dans le vrai, car les deux rapports sont différents. Nous ne pourrions pas en dire autant si une personne disait que la balle est jaune et la seconde qu'elle est rouge. Les deux vérités sont ici en contradiction *sous le même rapport*.

Il en va de même pour notre société moderne. Lorsque l'on vous dit : tu crois en Jésus, c'est bien, mais *c'est ta vérité, cela est faux*. C'est *notre* vérité. Nous savons historiquement que Jésus a vécu sur cette terre, tout comme nous savons que Jules César a vécu sur cette terre. Nous savons aussi qu'il était mort, comme Jules César est mort, mais qu'après, il est *ressuscité pour nous sauver* (pas comme Jules César). Alors non, cette vérité n'est pas simplement la nôtre, et cela pourrait s'étendre à bien d'autres domaines.

Le scepticisme est, dira-t-on, une *ramification du relativisme* : toutes les vérités se valent, donc il n'est plus possible d'arriver à la vérité. Anthony le dirait mieux que moi, cette théorie tombe d'elle-même, car on énonce une vérité qui affirme qu'il n'existe pas de vérité.

Assez bizarrement, dans un monde gouverné par la science, ces théories ne collent pas bien avec celle-ci. En effet, la science est une connaissance certes fiable, mais qui établit *une vérité*. Cette vérité, nous lui donnons notre adhésion, et ce même si à côté on dit qu'il n'y a pas de vérités ou que plusieurs vérités se valent. Aussi, *l'homme est fait pour la vérité*, et lui supprimer l'accès à la vérité revient à s'attaquer à l'homme lui-même. L'homme n'a pour ainsi dire plus d'espérance stable et se rabat sur ce qui

le contente de la manière la plus évidente, la manière sensible, les plaisirs que nous propose le monde qui ne sont pas tous illégitime, mais qui ne peuvent être érigés en espérance pour l'homme.

3. *L'écologisme idéologique (deep ecology)*

Nous entendons l'écologisme en tant qu'idéologie, c'est-à-dire en tant que système de pensée érigé en absolu. Cela ne concerne évidemment pas les personnes qui font leur possible pour préserver la planète au quotidien. Aujourd'hui, la tendance est bien sûr à l'écologie, au bio, au naturel. Ici, il faut garder en mémoire que la nature est faite pour l'homme et non l'inverse. Cela implique pour l'homme le devoir de la respecter, mais aussi le droit d'en faire l'usage légitime à son développement. La contradiction idéologique de l'écologisme nous est décrite dans les propos d'Yves de Kerdrel, éditorialiste de « Valeurs Actuelles » :

Il serait fou que, à une époque où l'écologie est devenue la nouvelle religion de ceux qui n'en ont pas, on interdise les organismes génétiquement modifiés, et on autorise en même temps la sélection des embryons humains *in vivo* ; ce qui conduit au développement de l'eugénisme (le tri des embryons). Et que la première décision du nouveau ministre de la Transition écologique et solidaire consiste à faire lâcher deux ourses dans les Pyrénées, alors que, chaque jour, des milliers d'embryons sont aspirés et broyés au mépris de la vie.¹

En résumé, on milite pour défense des bébés phoques et des vaches, et on tue sans scrupules les bébés humains.

4. *Le christianisme rationaliste*

Un dernier point sur les mutations que le christianisme a connu avec l'avènement de l'exégèse rationaliste. L'exégèse est l'étude de la bible. Celle-ci a connu un regain d'engouement avec le développement de la technique et de la science moderne. Malheureusement, certains exégètes ne se sont pas contentés de mettre à profit les bienfaits des sciences, ils ont également suivi les méfaits de la pensée rationaliste. Tout texte biblique est devenu sujet à une étude rigoureusement scientifique, mais en le séparant de la foi. On ne croit plus aux miracles, à l'historicité de la Bible et des évangiles, et en fin de compte, à la divinité de Jésus. Tout se tient, en ne donnant plus *foi qu'à la connaissance scientifique*, on finit par ne plus pouvoir donner foi à notre Dieu ; on ne peut servir deux maîtres (Mt 6,24).

¹ Yves de Kerdrel, « Valeurs Actuelles » du 27.09.18.

On a aussi là une conséquence de la segmentation du savoir que l'on vit de nos jours : on cherche à tout séparer, sectoriser, alors qu'en réalité *tout est un* : un ordinateur peut être étudié à la fois sous l'angle, physique, informatique, chimique, et philosophique, et tous ces domaines se complètent et s'informent mutuellement. De même en est-il pour *la foi et la raison*. La foi est un acte de la raison, et la raison est illuminée par la foi. On ne peut étudier un texte biblique en mettant notre foi de côté, sans quoi on tombe dans des aberrations ! Si quelqu'un faisait l'étude rigoureusement scientifique d'un conte de fée en mettant de côté le fait que c'est un récit imaginaire, on aboutirait aussi à un non-sens. Bien évidemment, vous l'aurez compris, il n'y a aucun rapport entre la Parole de Dieu et les contes de fées !

Le christianisme rationaliste a tout de même eu le « génie » de laisser croire à ses détenteurs qu'ils ont gardé la foi tout en l'ayant perdu dans les faits : un christianisme dans lequel Jésus n'est pas Dieu et ne s'est pas incarné n'est plus le christianisme.

II. L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Jusqu'ici, nous avons vu un comment un processus de dégradation de la pensée a pu *transformer ou imprégner les mentalités*. Ce processus est pourtant parti d'une notion bonne en soi. On est passé du réalisme à l'illusion, de l'espérance au désespoir. En somme, une singerie de l'espérance au sens chrétien du terme. En fait, on peut parler en premier lieu d'espoir.

A. Espoir et espérance : les différences

Lorsque l'on cherche une définition du mot « espoir » dans le *Larousse*, voici ce que nous trouvons :

— Fait d'espérer, *d'attendre avec confiance* la réalisation de quelque chose : *L'espoir d'une récompense.*

— *Sentiment* qui porte à espérer : *Être plein d'espoir.*

— *Personne* ou chose dans laquelle on espère : *Tu es mon dernier espoir.*

L'espoir traduit une attente humaine, un désir d'une réalisation matérielle, voire même un sentiment. Il peut être placé dans une personne ou

une chose : j'espère en mon ami qui est bon dans tel domaine, j'espère en telle équipe de sport, etc.

Dans ce sens, le mot espoir est caractérisé par **deux éléments** :

— une **raison, un but** qui dans ce cas est purement humain

— un ou des **moyens humains**

Ainsi, on a l'espoir d'obtenir le bac, de bien manger à midi, d'avoir un métier qui nous convient, etc. Ici, on pourrait associer le terme « *espoir* » avec « *optimisme* », une certaine vision positive des choses, des événements et des personnes, ou une manière de chercher le positif dans tout type de situation. À l'opposé, le *pessimiste* est celui qui « voit les choses en noir », qui n'a pas d'espoir.

Nous sommes donc ici en présence de 4 notions : espérance et espoir, optimisme et pessimisme. Benoît XVI dans une *lectio divina* donnée au séminaire de Rome, dénonçait l'erreur très répandue chez les chrétiens qui consiste à mélanger la vraie signification de l'optimisme et celle du pessimisme. Il disait :

« [...] Il y a un *faux optimisme* et un faux pessimisme. Un *faux pessimisme* qui affirme : le temps du christianisme est fini. Non : il recommence ! Le faux *optimisme* était celui d'après le concile, quand les couvents fermaient, lorsque les séminaires fermaient et que des gens disaient : mais ce n'est rien, tout va bien... Non ! Tout ne va pas bien. Il y a aussi des chutes graves, dangereuses, et nous devons reconnaître avec un *sain réalisme* que cela ne va pas ainsi, que cela ne va pas là où l'on fait des choses erronées.

Mais nous devons *aussi être certains*, en même temps, que si, ici ou là, l'Église meurt à cause des péchés des hommes, à cause de leur absence de foi, en même temps, elle naît de nouveau. L'avenir appartient vraiment à Dieu : c'est là *la grande certitude* de notre vie, le grand, le *véritable optimisme* que nous connaissons. L'Église est l'arbre de Dieu qui vit éternellement et qui porte en lui-même l'éternité et le véritable héritage : la vie éternelle »

L'optimisme, le véritable optimisme ne consiste pas à voir le positif dans des événements qui, *en réalité, sont désastreux*. Mais pour un chrétien, l'optimisme *dépasse le monde matériel*. Quand bien même tout semble aller au plus mal, le chrétien doit rester optimiste, car celui-ci a sa source en Dieu, ce Dieu qui malgré les événements reste le même, Il reste

Tout-puissant, et ses *promesses* à notre égard ne manqueront pas de s'accomplir.

Plusieurs questions peuvent alors se poser. Si l'optimisme chrétien dépasse le monde matériel, peut-on concilier cela avec l'espoir et si oui, comment ? Un chrétien peut-il avoir des espoirs humains ? Peut-on tenir un optimisme qui au premier abord ne s'appuie sur rien de palpable ?

Nous touchons là un point clé du problème, et sa solution se trouve dans la notion d'espérance, ou plutôt dans la vertu d'espérance.

B. Définition de l'espérance

L'espérance est la vertu théologale par laquelle nous désirons et attendons *de Dieu la vie éternelle* comme notre bonheur, mettant notre *confiance dans les promesses* du Christ et comptant sur *l'appui de la grâce du Saint-Esprit* pour mériter la vie éternelle et pour persévérer jusqu'à la fin de notre vie sur la terre.²

Nous pouvons retenir 3 éléments importants de cette définition.

Tout d'abord, l'espérance est une vertu par laquelle nous désirons et attendons de Dieu *la vie éternelle comme notre bonheur*. Elle répond donc à notre aspiration profonde au bonheur.

Elle assume les espoirs qui *inspirent les activités humaines* et semble indiquer comme un *point de convergence* à ces activités : le terme de nos actions ne doit pas être l'action elle-même, mais le bonheur qui sous tend cette action, à savoir la vie éternelle.

Vous allez nous dire, que tout cela est bien joli, mais en quoi le fait de manger mon repas de midi ou de travailler pour obtenir mon diplôme est orienté vers la vie éternelle. Ou mieux encore : *comment* faire pour que ces actions le soient ?

L'espérance chrétienne est une *vertu théologale* : elle nous *vient de Dieu*. Elle est un don gratuit, sans mérite de notre part. La seule chose qu'il nous faut faire est simple : *demander* avec persévérance et mener une vie conforme à la grâce que nous désirons recevoir.

Le deuxième élément consiste à *faire confiance aux promesses du Christ*. Peut-être pourrions-nous dire, pour être plus explicite : mettre notre

² Cf. *Compendium* n°387.

confiance dans ses promesses ; pas dans nos propres forces, mais dans *ses promesses*. Et quelles sont ses promesses ? Rappelons-les rapidement :

Lc 11,9-10 :

Et moi je vous dis : Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve, et l'on ouvrira à qui frappe.

Jn 14,14 : « Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. »

Jn 6,35 : « Car c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moi je le ressusciterai au dernier jour. »

Jn 7,37 : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi. »

Mt 11,28 : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. »

Mc 10,30 :

Je vous le dis en vérité, nul n'aura quitté maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou enfants, ou champs, à cause de moi et à cause de l'Évangile, qui ne reçoive le centuple maintenant, en ce temps-ci : maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle.

Et nous pourrions continuer la liste car Jésus insiste à maintes reprises sur ces promesses. Et ces promesses nous parlent de dons, de soulagement, de joie, de bonheur, de vie éternelle.

Pour nous, cela veut dire que le « *moteur* » *de notre vie*, ce qui doit vraiment faire notre *joie de chaque jour*, ce sont les *promesses de Jésus*, et le désir de la vie éternelle. C'est une promesse ! Un jour, si nous continuons sur la voie que nous a montrée Jésus, nous serons au ciel ! Donc, ce bonheur, cette plénitude, celle à laquelle nous aspirons tous, mais que nous cherchons parfois là où nous ne la trouverons jamais, c'est cela qui nous est promis, et à profusion puisque cela ne s'arrêtera pas ! On comprend mieux alors pourquoi cela doit constituer notre joie de chaque instant !

En termes de probabilité, ajoutons que cette *espérance est certaine*, car elle nous vient de Jésus. Cela peut surprendre, mais les petits espoirs d'ici-

bas, si sûrs qu'ils puissent paraître, sont toujours moins probables que l'espérance d'en haut : Dieu est Vérité, la Vérité, tout ce qu'Il dit se réalisera sans qu'il n'y ait aucune place pour le doute ou l'incertitude ! À l'inverse, tous les événements humains sont dans la main du Dieu Tout Puissant et donc soumis à sa volonté. Même les lois physiques lui sont soumises : la volonté de Dieu est toujours une condition de leur réalisation, et elle-même n'est *pas soumise à condition*.

Pour tout cela direz-vous, il faut une force incroyable ! Eh bien non : le catéchisme nous dit que nous l'espérance s'appuie sur la *grâce de l'Esprit Saint*. On revient au point de départ : c'est Dieu qui suscite l'espérance, c'est Dieu encore qui *la maintient, l'anime, la vivifie*, et la développe en nous.

Résumons ce que nous venons de dire :

L'espérance se distingue de l'espoir de *par son objet* : l'espoir repose en définitive sur du matériel ou de l'éphémère, tandis que l'espérance porte sur le ciel, qui est, selon les promesses du Christ, éternel et inconditionnel.

Elle doit être le « moteur » de toute vie chrétienne authentique et sous tendre toutes nos actions, de sorte que nous ne placions notre confiance que dans les promesses de Jésus. L'acte d'espérance que nous redisons chaque dimanche, ici à la messe, synthétise cela :

Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance, que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde, et le bonheur éternel dans l'autre, parce que vous nous l'avez promis, et que vous tenez toujours vos promesses

On voit d'ores et déjà se profiler une question : comment vivre cela dans notre vie quotidienne ? Comment faire pour que notre activité soit mue par l'espérance ? Quelle est la *place de la technique* dans tout cela ? En effet, si nos activités ne doivent tendre qu'à la vie éternelle et que notre espérance dépasse le matériel, ne doit-on pas abandonner tout ce qui n'y est pas directement lié ?

III. LA TECHNIQUE ET L'ESPÉRANCE

A. La technique et l'engagement comme volonté de Dieu

La technique est une *réalité profondément humaine*. Elle est liée à l'autonomie et à la liberté de l'homme. La technique est en fait le *fruit de l'activité de l'homme qui travaille et qui raisonne*. Par son intelligence, il ne se contente pas de subvenir à ses besoins, mais cherche à le faire de manière de plus en plus facile et efficace.

De nos jours, la technique est intimement *liée à la science*. Les découvertes scientifiques permettent de développer la technique : on pense ici à ces ordinateurs quantiques qui sont nés du développement de la physique quantique. Inversement, les nouvelles technologies sont désormais nécessaires à l'avancée de la science : la vérification des ondes gravitationnelles en 2017 avec un interféromètre géant illustre bien cela.

Dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes* (Joie et Espérance), le concile Vatican II, réserve tout une partie à la technique. Il est dit que

L'Église n'a pas nécessairement de réponse immédiate à la problématique posée par la technique, mais que l'on doit joindre la lumière de la Révélation à l'expérience pour éclairer le chemin ou l'on vient de s'engager.

C'est toujours vrai de nos jours : à la fois, nous commençons à avoir *un retour sur les premières années* d'une société technicisée, et à la fois son développement est tel que nous sommes dans un mouvement ascendant constant qui rend *difficile la prise de recul*.

Malgré cela, maintenons qu'il est possible de dégager des lignes de fond pour une saine attitude vis-à-vis de la technique.

Nous l'avons dit, la technique correspond à l'activité de l'homme qui s'attache à *améliorer ses conditions de vie*. En cela, elle correspond au dessein de Dieu sur l'homme selon *Gn 1,28* :

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

Ainsi, elle fait partie de la mission confiée par Dieu à l'homme, afin que toute chose étant lui soumise, *le nom de Dieu soit glorifié*.

Le travail peut être vu comme le *prolongement de l'œuvre du Créateur*. Le message chrétien ne détourne donc pas l'homme du travail, du déve-

loppement et du sort des siens : bien au contraire, il le promet instamment.

Au numéro 35 de *Gaudium et Spes*, il est précisé que l'activité de l'homme lui est ordonnée au sens où elle est *sa servante*, et doit contribuer à son *épanouissement et son perfectionnement intégral*. Par intégral, il faut comprendre toutes les facultés de l'homme. C'est là une des règles fondamentale de l'activité humaine : être conforme au bien authentique de l'humanité selon le dessein et la volonté de Dieu, et qu'elle permette à l'homme considéré comme personne ou comme appartenant à une société de *s'épanouir selon la plénitude de sa vocation*. On rappelle ici que le progrès moral et la justice valent mieux que le progrès technique. Benoît XVI dans *Caritas in Veritate* dit même que le progrès technique, le vrai progrès technique devrait toujours s'accompagner d'un progrès moral. L'exemple type de l'invention des armes de destruction massive doit nous aider à comprendre cela : à partir du moment où l'homme a entre les mains la capacité de détruire les siens à grande ampleur, il est absolument nécessaire de s'interroger ; d'abord quant à l'utilité *de posséder une telle chose*, et ensuite quant à *son utilisation*. Sans quoi on peut envisager toute sorte de dérives possibles que les récentes guerres et situation géopolitiques viennent appuyer.

Résumons ici ce que nous venons de dire :

La technique qui est le fruit du travail de l'homme est *voulue par Dieu* comme *prolongement de son acte Créateur* dans la mesure où elle est un moyen *en vue de la fin qu'est la vocation de l'homme*, à savoir son développement intégral en vue du royaume de Dieu.

Il est donc normal et, dans une certaine mesure bon, de côtoyer la technique. Mais dans *quelle mesure* ? Tout comme, sur le plan intellectuel, la science et la foi se côtoient mais dans une juste autonomie, ainsi doit-il en être pour la technique vis-à-vis des autres activités de la personne.

La juste autonomie de la technique et de la science sont une bonne chose ; elles sont même une volonté de Dieu nous dit le Concile.

La recherche scientifique, si elle est menée d'une manière vraiment scientifique et si elle suit les normes morales ne sera *jamais réellement opposée à la foi* : les réalités profanes et celles de la foi trouvent leur origine dans le même Dieu.

Autonomie n'entend toutefois pas séparation : l'oubli de Dieu rend opaque la créature à elle-même. Contrairement à l'idée répandue que *la foi et la raison sont à séparer*. Ils sont bien *distincts, mais non séparés* ; en mathématique, on parle d'ensembles unis, non disjoints. Ils ont des éléments propres et des éléments communs, tout en étant bien différenciables. Ainsi en est-il de la science et de la foi, de la technique et des activités spirituelles.

Allons même plus loin : celui qui recherche un vrai développement technique et le fait avec persévérance et humanité *est instrument de Dieu*.

B. La technique comme risque pour l'âme

Le monde du numérique est sans aucun doute la technologie de référence au niveau mondial, tant ses applications sont nombreuses, touchant tous les domaines d'activité.

Dans son livre *Déconnexion - reconnexion*, le père Ludovic Frère, recteur du sanctuaire Notre Dame du Laus, s'essaye à une réflexion sur l'utilisation du numérique dans la vie chrétienne. Il parle notamment d'une spiritualité du numérique qui a deux fondements :

Le *premier* se trouve dans la *Sainte Trinité même, qui « est » communication* : cette communication se transmet à nous et culmine en Jésus-Christ qui est le Verbe, la Parole du Père.

Le *deuxième* fondement d'une spiritualité du numérique consiste à *désacraliser ces idoles* que peuvent devenir nos outils d'information et de communication.

« Personne ne se prosterne devant son ordinateur. » [...]. Nous sommes fascinés par la technique, mais nous sentons bien qu'il serait *fou d'y mettre notre foi*. Nous n'y trouverons jamais cette plénitude que seul Dieu peut donner.

C'est en tout cas la vigilance qu'il nous faut toujours garder, en ayant bien conscience des tentations idolâtriques. Le récit biblique du veau d'or (*Ex 32,1-35*) est le prototype de ces formes d'idolâtries : *se prosterner devant une réalisation humaine est pure folie*, mais la tentation peut être grande, surtout quand on traverse un désert. Aujourd'hui, dans des modes de vie et des relations qui peuvent être parfois de véritables déserts, on peut sacraliser son téléphone portable (ou autre chose !) au point d'en faire une quasi-divinité :

toujours présent, toujours à l'écoute de nos attentes et nous connaissant presque mieux que nous-mêmes !

Il faut refuser d'idolâtrer la technique, « lui retirer toute aura de sacralité, tout investissement messianique ». En ramenant ainsi les smartphones et autres objets connectés au rang de simples outils sans cœur et sans âme, il devient évident qu'on ne peut tout leur sacrifier (y compris son temps, son argent). [...]

Et c'est bien vrai, la technique aurait facilement tendance à être divinisée de nos jours ! Sans aller jusqu'à se prosterner devant elle au sens littéral, un coup d'œil rapide sur nos vies nous permet souvent de voir qu'elle a une place importante, trop importante parfois.

En effet, il est facile de se trouver de très bons arguments, et même avec des apparences de bien : il faut que j'utilise l'ordinateur car c'est nécessaire pour mes études, je dois bien utiliser mon smartphone, car on ne peut plus ne pas s'en servir, etc. Oui, mais attention, car on se rendra compte que, sans toutefois remplacer complètement notre espérance et notre foi en Jésus, elle se substituera en partie à celle-ci, ne serait-ce parce que nous attendons trop souvent nos moments de joie et de réconfort plus de nos téléphones, pc et télé que de Dieu lui-même, à travers la prière, la liturgie ou toute œuvre bonne. N'oublions pas que l'objet de notre espérance vaut tellement plus que ces choses qui nous paraîtront si vaines quand nous serons là-haut !

Outre cela, la technique peut être comprise comme un élément de liberté absolue. Technologie peut se substituer à idéologie. Dans *Caritas in veritate*, on lit aux numéros 70 et 71 :

Le développement technologique peut amener à penser que la technique se suffit à elle-même, quand l'homme, en s'interrogeant uniquement sur le comment, omet de considérer tous les pourquoi qui le poussent à agir. C'est pour cela que la technique prend des traits ambigus. Née de la créativité humaine comme instrument de la liberté de la personne, elle peut être comprise comme un élément de liberté absolue, liberté qui veut s'affranchir des limites que les choses portent en elles-mêmes.

Le processus de mondialisation pourrait substituer aux idéologies la technologie, devenue à son tour un pouvoir idéologique qui exposerait l'humanité au risque de se trouver enfermée dans un a priori d'où elle ne pourrait sortir pour rencontrer l'être et la vérité. Dans un tel cas, tous nous connaîtrions, apprécierions et déterminerions toutes les situations de notre vie à l'intérieur d'un horizon culturel technocratique auquel nous appartiendrions

structurellement, sans jamais pouvoir trouver un sens qui ne soit pas notre œuvre. Cette vision donne aujourd'hui à la mentalité techniciste tant de force qu'elle *fait coïncider le vrai avec le faisable*. Mais lorsque les seuls critères de vérité sont l'efficacité et l'utilité, le développement est automatiquement nié.

En effet, le vrai développement ne consiste pas d'abord dans le "faire". La clef du développement, c'est une intelligence capable de penser la technique et de saisir le *sens pleinement humain du "faire"* de l'homme, sur l'horizon de sens de la personne prise dans la globalité de son être. Même quand l'homme agit à l'aide d'un satellite ou d'une impulsion électronique à distance, *son action reste toujours humaine, expression d'une liberté responsable*.

La technique attire fortement l'homme, parce qu'elle le *soustrait aux limites physiques et qu'elle élargit son horizon*. Mais la liberté humaine n'est vraiment elle-même que lorsqu'elle répond à la fascination de la technique par des *décisions qui sont le fruit de la responsabilité morale*. Il en résulte qu'il est urgent de se former à la responsabilité éthique dans l'usage de la technique. Partant de la fascination qu'exerce la technique sur l'être humain, on doit retrouver *le vrai sens de la liberté, qui ne réside pas dans l'ivresse d'une autonomie totale*, mais dans la réponse à l'appel de l'être, en commençant par l'être que nous sommes nous-mêmes.

Benoît XVI souligne avec justesse que la dérive du technicisme est en somme *l'oubli du sens de la morale*. Celle-ci exige une réflexion profonde sur la *portée morale* de l'acte : du moment qu'il procède d'un *choix libre éclairé par la raison*, il entre dans le cadre de l'éthique. Il est alors nécessaire, à fortiori pour un chrétien, de s'interroger quant à sa moralité.

Voyons maintenant concrètement cela à travers quelques exemples.

C. Exemples concrets d'engagement technique au service de l'espérance

Comme premier exemple d'utilisation de ses compétences et de la technique au service de l'espérance, mentionnons en premier lieu le futur Bienheureux *Carlo Acutis*. Carlo est un jeune italien, né en 1991 et emporté en un mois par une leucémie foudroyante en 2006. À partir de sa première communion, il a pris la décision d'aller à la messe tous les jours et de se confesser régulièrement, et il s'y est tenu. L'eucharistie était, comme il l'appelait, son « autoroute vers le ciel ».

Il était assez bon élève mais avait surtout une passion pour l'informatique. Comme tous les adolescents de son époque, à plus forte raison pour un passionné, il aimait jouer aux jeux vidéo. Mais il s'astreignait à

une heure par jour. Aussi, il mettait son savoir à disposition des autres en les aidant pour des montages ou autre.

Toutefois, il a voulu que ses dons en informatique servent le bon Dieu. Notons que même des amis ingénieurs en informatique étaient impressionnés des compétences de l'adolescent. C'est ainsi qu'il s'est lancé dans la création d'un site internet dans lequel il tenta de recenser tous les miracles eucharistiques du monde. Son œuvre demeure encore aujourd'hui et est un bon outil de catéchèse. Ici, non seulement la technique n'est pas contre Dieu, mais elle sert à l'épanouissement de l'homme et à la gloire de Dieu.

Le second exemple que nous allons voir est celui de Blaise Pascal (1623-1662), un des intellects les plus pénétrants du *dix-septième siècle*, et qui était aussi catholique. Aujourd'hui, il est principalement connu pour ses *découvertes scientifiques* (la théorie de la probabilité, le théorème du binôme, la loi d'hydrostatique, et l'invention de la première calculatrice mécanique) et sa contribution au développement de la prose française moderne à travers les œuvres des pensées notamment.

Mais la plus grande découverte de Pascal est la suivante : « Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception... C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes... »³

Dans sa recherche sur la nature du vide, il a réalisé son équivalent spirituel dans l'homme. Au sein de chaque être humain, il a vu un vide et un grand désir d'être heureux, un désir pour l'amour sincère, et pour quelque chose d'une valeur durable.

Il a expliqué ce désir ardent comme « un vide à la forme de Dieu » que seulement la personne de Jésus-Christ peut combler.

Depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement... Ce gouffre infini (dans l'homme) ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Dans sa propre vie il a confessé que ni son intellect brillant, ni ses pensées raffinées, ni sa grande recherche scientifique et ses découvertes n'ont pu combler le vide intérieur. Seule la personne de Jésus*Christ peut

³ Blaise PASCAL, *Les Pensées*, section VII, 425 -555.

satisfaire les profondeurs de notre faim et éteindre les profondeurs de notre soif.

Nous pourrions citer ici encore le grand inventeur *Thomas Edison*, ou même le grand professeur *Jérôme Lejeune* qui a mis de manière particulièrement éminente ses talents ainsi que la technique au service du Créateur : de manière éminente, car, alors que certains voulaient utiliser ses découvertes à l'encontre du plan de Dieu sur l'homme, il a eu le courage de s'y opposer et, mieux encore, d'employer toute son énergie à faire en sorte qu'elle aille dans le sens *du développement de l'homme*.

CONCLUSION

La technique, bien loin d'être l'ennemi du chrétien, doit être sa servante. Elle est le moyen par lequel l'homme s'attache à développer ses conditions d'existence, en vue de la fin à laquelle Dieu l'appelle : la *perfection et l'union à la vie divine*.

La scission entre foi et raison, la philosophie des lumières et l'évolution de la pensée moderne ont conduit l'homme d'aujourd'hui au désespoir, sous couvert d'espérance. En *séparant l'homme de Dieu*, on a coupé l'arbre de ses racines, ou, dira-t-on ici, la lampe de son alimentation : l'autonomie qui nous est prêchée est en fait une indépendance qui nous coupe de la source. Nous croyions que nous étions la lumière, alors qu'en réalité, nous n'étions qu'une émanation de la source qu'est Dieu, et, en se coupant de cette source, nous nous sommes, par là, *privés de la lumière*.

L'espérance techniciste en soi n'existe pas : elle est une singerie de l'espérance chrétienne qui est *vraie et certaine*. Tout est question d'équilibre, et on le trouve en plaçant chaque chose à sa place : la technique sert à la gloire de Dieu en tant qu'elle est orientée vers Lui et vers son Royaume, sans nuire ou empiéter à ce qui lui est toujours antérieur : le service direct de Dieu et du prochain.

Terminons en citant saint Josémaria Escriva, fondateur de l'Opus Dei :

Là où sont vos aspirations, votre travail, vos amours, *là se trouve le lieu de votre rencontre quotidienne avec le Christ*. C'est au milieu des choses les plus matérielles de la terre que nous devons *nous sanctifier, en servant Dieu et tous les hommes*. Sur la ligne de l'horizon, mes enfants, le ciel et la terre semblent se rejoindre. Mais non, là où ils s'unissent en réalité, c'est dans votre cœur, quand vous vivez saintement la vie ordinaire.

LE PÈRE ET MÈRE MARIE-AUGUSTA, ÉDUCATEURS DE L'HOMME INTÉGRAL

Sœur Hélène DOMINI

En ce 2 novembre, nous prions tout particulièrement pour nos défunts. Quelle grâce d'être chrétien et de vivre de cette espérance chrétienne dont nous avons parlée avant la Messe ! Quelle grâce de vivre de cette espérance chrétienne qui nous fait tendre vers le but ultime de ce pourquoi nous avons été créés : la vie éternelle !

La vie de l'homme prend alors tous son sens dans cette perspective et lui révèle aussi la dignité, que Dieu lui a donnée !

Mais l'homme d'aujourd'hui, dans sa course effrénée de progrès et de changement, enclin à vouloir être maître de tout, du temps et de l'homme, peut-il par lui-même répondre à cette perspective ? Peut-il par lui-même, parvenir à la perfection qu'il recherche en vue d'un idéal de bien-être ? Autrement dit est-ce-que, par le transhumanisme, l'homme peut-il parvenir et atteindre le sur-homme capable de vivre éternellement ?

Ne nous y trompons pas, si l'homme par son intelligence développe le progrès de la technique et de la science, il a aussi besoin en même temps de développer le progrès moral et éthique. Aujourd'hui l'homme a besoin de retrouver sa dignité pour tendre et parvenir à la véritable perfection pour laquelle il a été créé. Autrement dit, l'homme par le développement de la matière, par le transhumanisme, ne peut par lui-même dépasser sa nature limitée, mais c'est bien plus par le développement de la sur-nature (ou vie surnaturelle, vie de l'âme) qu'il parviendra à maîtriser sa nature humaine pour vivre dans la vraie liberté des enfants de Dieu.

Nous le constatons depuis des décennies, le progrès technique ne suffit pas pour satisfaire les désirs de l'homme. Le progrès de l'être humain dans sa forme, ne peut pas venir combler les aspirations profondes de son cœur. Il s'agit en réalité de redécouvrir que ce qui doit changer ce

n'est pas la matière mais l'être même de la personne humaine afin de parvenir au bonheur éternel.

Nos fondateurs, le Père Lucien-Marie Dorne et Mère Marie-Augusta (que nous appellerons souvent nos Père et Mère) l'ont bien compris : en répondant à l'appel de Dieu, ils sont devenus des éducateurs spirituels, des éducateurs des cœurs afin d'aider les hommes à opérer cette transformation profonde de leur être. Dans ce charisme reçu par Dieu, l'éducation de l'homme dans son intégralité se révèle être le moyen pour développer la sur-nature et redécouvrir sa dignité. Dieu n'appelle pas l'humanité à un simple changement de peau, mais Il l'invite à une perfection bien plus supérieure dont la perspective est plus grande, plus belle et plus noble !

Dans une première partie nous verrons comment pour le Père et Mère Marie-Augusta, à partir de leur propre expérience humaine et spirituelle, ils ont compris l'urgence de l'éducation des cœurs à la ressemblance des Cœurs de Jésus et de Marie. Puis dans une seconde partie nous approfondirons le charisme (don spécial du Saint-Esprit que Dieu prodigue à une ou plusieurs personnes pour le bien commun) qu'ils ont reçu de Dieu en vue de l'éducation intégrale de la personne.

I. L'URGENCE DE L'ÉDUCATION DES CŒURS SELON NOS FONDATEURS

A. Le Père

Dans son inspiration et son expérience, notre Père avait compris que les hommes, pour atteindre la perfection à laquelle Dieu les appelle, devaient éduquer leurs cœurs en profondeur dans un esprit de dépendance confiante au Dieu Créateur et Providence car seuls ils ne peuvent y arriver (1), qu'il était urgent qu'ils soient guidés par de véritables éducateurs comme il a pu le découvrir dans le scoutisme (2), et par le Cœur Immaculé de Marie, Notre-Dame des Neiges (3).

1. Une éducation dans l'amour confiant au Dieu Créateur et Providence

« Un point très important, dans cette formation (éducation), est la connaissance de l'action de la divine Providence. » Essayons d'exprimer quelque chose des approfondissements que nous pouvions faire alors à ce sujet.

Il faut une véritable confiance en la Providence. Cette confiance ne serait pas véritable si elle était insuffisante ou si elle était passive, fataliste. Il faut aussi en louer Dieu avec grande reconnaissance, admiration et amour. Nous pouvions considérer la Providence comme une personne. On enseigne habituellement, en théologie, qu'elle est un "attribut" de Dieu Créateur. On peut aussi la comprendre comme une expression vivante du Verbe divin, du Fils de Dieu qui, comme Lui, veille et prie, agit avec délicatesse, avec sollicitude, et exerce cette sollicitude tout spécialement sur ceux qui L'aiment, ceux qui se donnent à Lui, en faisant vœu de pauvreté en toute confiance en Lui. Ce n'est pas en contradiction avec l'action divine du Créateur qui veille sur ses créatures mais c'est une présentation de la Providence comme une "amie" des hommes, dans sa sollicitude et sa délicatesse, dans l'aide qu'elle leur apporte. Cela exprime bien combien « Dieu est amour », dans le cours de la vie de ses enfants. Il les a créés par amour et Il veille sur eux. La Providence est un attribut de Dieu le Père qui agit par "Jésus", c'est-à-dire « Dieu sauve » ; c'est le Fils de Dieu Lui-même, priant et agissant pour nous. Mais aussi, avec Lui et à son service, ce sont tous les grands vivants du Ciel : la Vierge Marie, les saints, les anges, tous instruments de Dieu, veillant et priant pour nous et agissant d'autant plus que nous serons plus aimants, plus priants, plus confiants, plus abandonnés aux volontés divines. Notre dévotion et reconnaissance envers la divine Providence sera ainsi un sentiment très vivant, très personnel, qui s'adressera à Dieu le Père, agissant par son fils Bien-aimé. Il est Celui qui « intercède sans cesse » auprès du Créateur pour nous. Il est extrêmement attentif et aimant. Il faudra que les apôtres de l'Amour soient de fidèles admirateurs de la Providence, qu'ils aient en elle une confiance indéfectible, un abandon total à toutes ses dispositions, si crucifiantes qu'elles puissent paraître, et c'est d'ailleurs ainsi que la Providence pourra agir d'une façon merveilleuse. Dans notre vie religieuse, dès ce début et ensuite, nous avons toujours constaté, avec admiration et grande reconnaissance, combien la Providence a veillé très concrètement, très visiblement, sur nos besoins temporels, vrai miracle perpétuel et preuve éclatante de la sollicitude de Dieu.

Mais cette compréhension de l'action providentielle ne doit pas être étroite, restreinte à la considération de l'aide temporelle qu'elle nous apporte sensiblement. Cette action est très large, diversifiée, et peut être pa-

radoxale quand, par exemple, elle nous apporte la maladie ou une pauvreté pénible ou encore quand elle nous affronte à des tribulations de toutes sortes, des contrariétés, et, en résumé, la Croix. Il faut, en cela aussi, comprendre que c'est l'amour de Dieu qui le veut pour nous, pour notre sanctification, pour la fécondité de notre vie, pour l'union vitale à notre Sauveur.

Avec la grande confiance en la Providence, il est bien certain que l'apôtre de l'Amour, et d'ailleurs cela se tient, doit être un priant. Sa vie de prière doit être sa vie profonde. Quand il s'agit de la prière d'un apôtre, l'on doit bien penser qu'elle doit être participation consciente, vivante, fervente, à la prière de l'Église, surtout au Saint-Sacrifice de l'Eucharistie, mais il s'agit, plus encore, de l'union habituelle du cœur de l'apôtre au Cœur de son Dieu. Il s'agit d'un partage de plus en plus grand des pensées, des désirs, des joies, des souffrances du Cœur de Jésus, dans une intimité produite par une attention habituelle à l'hôte de son âme. Il s'agit d'un détachement de soi-même obtenu par le combat contre l'attachement à soi, l'égoïsme, l'orgueil, la vanité, le superficiel, l'agitation, la dissipation, la recherche de satisfactions personnelles, la sentimentalité, tout ce qui fait obstacle à l'intimité avec le Sauveur. Et c'est ainsi que l'on peut découvrir la douceur d'aimer son Dieu. Cela ne demande pas une prière formulée constante, mais c'est surtout une disposition habituelle de l'esprit et du cœur, plus explicite en des minutes d'intimité amoureuse assez fréquentes. L'aridité est une épreuve permise par Dieu où l'on ne "sent" plus sa présence, mais c'est aussi l'invitation providentielle à développer, dans la Foi nue, l'amour encore plus profond qui dépasse le "sensible". Combien Jésus désire ces âmes amoureuses, se complaît en elles et les rend fécondes !

Cette fécondité ne sera pas toujours visible. L'apôtre doit devenir capable de vivre selon la huitième Béatitude, la plus en conformité avec ce que le Sauveur a vécu Lui-même. Il est normal que l'apôtre soit parfois haï, insulté, proscrit, que l'on dise faussement toutes sortes d'accusations contre lui, qu'il soit persécuté. Et l'apôtre de l'Amour doit alors se réjouir et dire de tout son cœur : « *ecce ad omnia* » ! Il sera aimé de beaucoup, mais il subira aussi beaucoup d'ingratitude, même de la part de ceux pour qui il se sera donné sans compter. Certains, par peur de se compromettre, feront comme s'ils ne le connaissaient pas ou n'avaient jamais eu

de relations amicales avec lui. Certains de leurs amis pourront l'abandonner ou même le trahir, comme Judas, apôtre aimé de Jésus, L'a trahi. Pour tous, l'apôtre de l'Amour priera, s'offrira, souffrira avec amour et c'est ainsi, surtout, que son action d'amour ouvrira le Ciel à beaucoup d'âmes. » Mais pour être conduit sur le bon chemin qui le mènera vers la perfection de la charité, l'apôtre a besoin d'être guidé par de véritables éducateurs !

2. Pas d'éducation sans véritables éducateurs : l'expérience du scoutisme

Le scoutisme a beaucoup marqué le cœur et l'esprit de notre Père. Grâce à ce mouvement, il comprend la priorité de l'éducation humaine dans toutes ses dimensions. Mais l'éducation, dans le scoutisme, n'est pas donnée par des cours théoriques, elle est une éducation par l'action. Notre Père ne cessera de dire que les « belles idées » théoriques ne sont pas suffisantes, il faut des idées vécues !

Grâce à cette éducation scoute, notre Père a eu le grand souci de l'éducation des chefs scouts et, par eux, de tous les autres scouts. Pour que l'esprit du scoutisme puisse se vivre, il était absolument nécessaire d'éduquer des chefs et de former des CP qui seront les éducateurs des membres de leur patrouille.

Le Père comprenait aussi de plus en plus que la société et l'Église souffraient du manque de chefs éducateurs. Sa conviction était prophétique : la société libérale et « jouisseuse » qui est la nôtre a fait perdre de vue la mission du chef dans l'esprit du scoutisme, mais aussi dans l'esprit de Jésus. Notre Père, grâce au scoutisme, avait la conviction qu'il ne fallait pas avoir peur de proposer aux jeunes le bel idéal de chef : désirer être chef, ce n'était pas de l'orgueil dans l'esprit de Jésus, mais c'était un service d'amour pour ses frères et sœurs.

Le fondement du scoutisme, d'après moi, se résume en ceci : former en amenant à agir d'une action la plus ample possible, avec l'exercice maximum des facultés « animales » et humaines, action dirigée, dont la direction consiste essentiellement à donner à l'individu le désir puissant et l'intelligence maxima dont l'expression sera le service. C'est dans ce but que sont employées les activités scoutées : vie dans la nature qui fait développer les qualités physiques (animales), les qualités d'organisation et de lutte, vie dans la société à la taille du garçon qui lui fait développer ses qualités d'homme sociable, de

commandement, de responsabilité, de liberté dans son initiative, d'action réciproque, d'amitié féconde.

Ce désir de vie *maxima* et de vie libre dans l'indépendance d'un caractère qui a la lumière et la force pour se diriger doit être exalté par le christianisme : épanouissement encore là de la nature dans une sur-nature.

L'ambition *maxima* doit être donnée au scout et exaltée par la présentation de Jésus le plus fort, le plus lumineux, le plus vivant des hommes, celui dont l'action demeure incomparable.

Puis, comme cette ambition *maxima* exige en même temps la vérité, l'ambition de la vérité, de la clairvoyance sur soi et sur les autres, le scout, dont toute la vie pratique et l'expérience de l'action a formé clairvoyant sur ses incapacités et ses faiblesses, cherchera avec avidité, si l'on sait lui indiquer, la force de lumière et d'efficacité en ce scout parfait qui devient son Chef, son entraîneur, Jésus.

Jésus, qui lui montre même dans sa vie, quelque chose d'incomparable, de supérieur, de surnaturel, de souverainement désirable, pour vivre et vivre pour servir. Et il verra facilement, s'il lit l'Évangile, si on lui présente le christianisme de l'Évangile, combien Jésus ne désire qu'une chose : lui communiquer sa vie. Le scout s'appliquera toujours davantage à la comprendre, cette vie, s'unir à elle, et, faisant l'expérience de sa beauté, de sa profondeur jamais explorée pleinement, il comprendra de mieux en mieux que la vie, cela consiste à vivre de Jésus, que, si Jésus vit pour le Père en se donnant aux hommes, son disciple vivra en vivant pour Jésus. Il comprendra quelle vie prend naissance à la mort de Jésus. Il apprendra à se vider de lui-même pour laisser place, et place libre, à Jésus, il comprendra saint Jean.

Et cela en gardant toujours la même ascèse scoute consistant simplement à faire effort pour vivre et se délester de tout ce qui gênerait, alourdirait ses capacités.

Il conservera la recherche de la forme physique en vue d'une âme forte et agissante, mais en supprimant tout ce qui la gênerait et l'amollirait. Il conservera l'Amour de l'influence formatrice sur les autres, mais en comprenant que cette influence ne s'effectuera qu'en saisissant bien la force résidant dans le prochain et en l'aidant à développer lui-même cette force. Il aimerait l'ambition, la force, la responsabilité, mais en ayant le culte de la vérité, en la cherchant en Jésus qui lui donnera le « courage de la vérité » qui est l'humilité, c'est-à-dire la vue la plus claire possible de ses forces et de ses limites, des forces et des limites des autres, et surtout de son incapacité parfaite en dehors de la force que possède et peut communiquer Jésus. Il gardera le culte de la nature, de la nature sous toutes ses formes, de la création tout entière, physique et morale. Et son ambition sera de comprendre au

maximum en mettent chaque créature à sa place et, au sommet, la créature prise par le Créateur. Puis toute son ambition sera de se mettre au service de cette création en la vivifiant au maximum, ce qu'il fera en étant le propagateur et le témoin de la source de la Vie. Il se mettra à sa place dans la création et remplira le mieux possible le rôle voulu par Dieu en le créant. Il sera saint !

À l'école du scoutisme, notre Père fondateur, le Père Lucien-Marie Dorne a développé sa dévotion à Notre-Dame des Neiges et compris la nécessité et l'urgence de l'éducation intégrale de la personne humaine.

3. Se laisser éduquer dans son cœur par le Cœur Immaculé de Marie

Par l'expression « première de cordée », que le Père a adoptée, il veut faire découvrir l'action maternelle et éducatrice de Notre Dame des Neiges. Elle nous aide à monter la montagne qu'est le Christ. Nous devons lui faire confiance et nous laisser guider pas à pas par Elle !

À présent, voyons combien l'expérience du combat spirituel de Mère Marie-Augusta l'a conduit petit à petit à un abandon total envers Dieu pour devenir la Mère éducatrice des Apôtres de l'Amour et à faire de Jésus son modèle parfait d'éducation des cœurs.

B. Mère Marie-Augusta

Mère Marie-Augusta avait une personnalité riche, ardente et passionnée. Notre Père fondateur disait d'elle qu'elle avait tous les défauts sauf celui de l'impureté ! Il comprenait, en effet, le dessein providentiel de Dieu sur son âme : elle devait mener un combat spirituel bien difficile parce qu'elle était appelée à être mère éducatrice de beaucoup de cœurs. Pour être une mère compatissante et aimante, il était important qu'elle connaisse, par sa propre expérience, la difficulté du combat spirituel par l'exercice des vertus pour dominer les défauts !

Après avoir rencontré Jésus, Celui qui ne la décevra jamais ! Elle se livre à Lui. Son cœur lui donne le grand désir d'être à Jésus jusqu'à la mort, jusqu'au martyre si Jésus veut bien lui accorder cette grâce de mourir pour Lui. Mais, même sans mort violente, elle fait totalement son offrande de sa vie. Et, d'une certaine façon, elle donne son âme aussi en acceptant de vivre le temps que Jésus voudra pour remplir la mission qu'Il lui donne d'éducatrice d'Apôtres de l'Amour. Elle deviendra éducatrice progressive-

ment, de plus en plus, et, dans la confiance et la dépendance envers Dieu, elle se perfectionnait.

Ainsi nos fondateurs ont eu cette conviction : le Cœur de Jésus est la source et le modèle de l'éducation de tous les cœurs humains. Pour opérer cette transformation profonde de l'être qui seule conduit l'homme vers sa perfection ultime, une éducation intégrale de la personne, dans son corps et dans son âme était nécessaire. Pour les besoins de notre temps, Dieu a fait don de ce charisme de l'éducation des cœurs à la ressemblance des Cœurs de Jésus et de Marie pour aider les hommes et les femmes à passer de l'image du premier Adam à celle du nouvel Adam.

II. LA NÉCESSITÉ DE L'ÉDUCATION INTÉGRALE DE LA PERSONNE : LE DON DU CHARISME DE LA FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME

Le charisme que Dieu a donné à nos fondateurs en vue de l'éducation intégrale de la personne se vit au sein d'une famille religieuse avec sa spécificité propre : l'esprit de la cordée (A). Même s'il concerne en priorité l'éducation de consacrés, ce charisme est destiné plus largement encore à toute personne, quel que soit son âge, son appartenance sociale et ses capacités. La mission que Dieu a confiée à nos Père et Mère est véritablement destinée à tous les hommes afin de leur révéler par l'éducation à l'amour complet, humain et divin, leur dignité et la perfection à laquelle ils sont vraiment destinés : savoir organiser et structurer nos vies pour le développement d'une vie spirituelle toujours plus authentique et d'êtres de bons exemples pour l'amour des autres en menant le combat spirituel (B) !

A. Une éducation intégrale selon l'esprit de la cordée

Nos Père et Mère ont été inspirés par Dieu pour fonder une famille spirituelle, avec un Père et une Mère à sa tête, dans laquelle les cœurs s'épanouissent dans l'amour et la joie des enfants de Dieu.

Vie de famille dans un esprit de cordée : l'esprit de la cordée vient directement de notre Père fondateur et de Mère Marie Augusta. La vie spirituelle exige une discipline, discipline que nous retrouvons dans les rubriques de cordée dont nous allons parler ! Cette discipline, bien évidemment, ne doit pas être vécue dans un esprit de « permis-défendu » qui « étouffe » mais dans le « souffle de la liberté des enfants de Dieu ». *L'éducation a besoin d'un cadre de vie !*

Le premier embryon de la Famille Missionnaire de Notre-Dame était, de fait, une cordée appelée : l'Équipe Notre-Dame des Neiges. Chaque membre animait, en plus, une cordée de jeunes. Nous désirons le développement des cordées, car ces cordées sont vraiment la spécificité de notre charisme et de notre mission éducative. Nous sommes convaincus qu'elles contribueront à l'éducation des cœurs et porteront des fruits abondants.

L'expérience est là pour montrer que la discipline, animée par l'amour, n'est pas en contradiction avec l'éducation à la joie : la vie des enfants de Dieu n'est pas une vie triste mais une vie dans la joie spirituelle. Un saint triste est un triste saint disait Don Bosco à saint Dominique Savio.

De plus, notre Père Fondateur, très marqué par le scoutisme, avait compris qu'il n'y avait pas de dissociation entre la vie spirituelle et la vie quotidienne dans ses réalités les plus concrètes. Un exemple parmi d'autres : un certain effort d'exactitude et d'ordre peut nous aider grandement à être fidèle dans nos rendez-vous avec le Seigneur. Cet effort peut développer en nous énergie et force d'âme.

Les cordées de foyers ou de jeunes, pensées et structurées par le Père et Mère Marie Augusta, aident les cordites à développer une éducation intégrale de leur personne : corps (le physique, la perception, les sens, l'imagination), âme spirituelle (le cœur, l'intelligence, la volonté et la charité). La cordée, en effet, permet de prendre en main sa vie spirituelle et peut être d'une grande aide pour arriver à mettre un peu de spirituel dans une vie parfois bousculée. Elle peut éviter de trop vite oublier les choses de Dieu dans un monde et une société qui lui laisse tellement peu de place. En résumé, la cordée permet, *une véritable éducation du cœur et de toute la personne*. Elle est un moyen adapté en notre monde pour mener le beau combat des vertus, et ne pas être seul sur le chemin de la sainteté. Encordés à Notre-Dame des Neiges, notre première de cordée, nous avons besoin des autres. *La sainteté ne se rêve pas, elle est une grâce mais elle passe aussi par les petits faits concrets de la vie.*

L'éducation ne se fait pas en un jour et la Cordée apporte l'aide efficace des autres membres avec qui on est encordé. Le Père et Mère Marie Augusta donnaient une grande importance à la tenue du carnet de Cordée. Si l'on veut être compétitif dans les affaires, il faut préparer ses interven-

tions et organiser ses journées. Les sportifs de haute compétition s'entraînent sans ménagement. Le carnet est un petit – mais efficace – moyen pour prendre en main sa vie spirituelle. La sainteté commence par un carnet et un crayon !

Quels sont les moyens concrets qui nous aideront à garder le trésor de notre cœur et à marcher sur le chemin de la sainteté ? Notre Père Fondateur et Mère Marie-Augusta, au début de leur collaboration à Annonay en 1945-1946, ont été inspirés par l'Esprit-Saint pour donner aux membres des cordées de Notre-Dame des Neiges des moyens concrets : les rubriques du carnet de cordée. Ces rubriques ont été priées et réfléchies dans l'unité de nos Père et Mère. Ces moyens concrets étaient en vue d'une *discipline de vie* sans laquelle une vie spirituelle authentique ne peut pas exister ; d'une *fidélité à son devoir d'état* ; d'une *participation active à la mission de l'Église*. Ils ont proposé sept moyens concrets : *l'ordre, l'exactitude, l'économie du temps, l'hygiène de vie, la formation, la mission, les prévisions*. Ces sept rubriques ne sont pas des contraintes pour notre liberté, mais *des moyens concrets qui permettent d'être plus libres de la liberté spirituelle, de garder le trésor de notre cœur, et d'en témoigner*.

L'éducation physique (l'hygiène de vie) a une part non négligeable dans l'éducation. Elle permet de développer *l'énergie, l'endurance, la persévérance* dans l'effort et bien d'autres vertus qui aideront à développer les vertus morales. Mais cette éducation physique n'est pas le tout de l'éducation de l'homme. Les dieux du stade peuvent très rapidement devenir, pour leurs supporters, des maudits. Les scandales du dopage, le transhumanisme, révèlent que l'on a voulu faire de l'homme *une machine à gagner* ou à battre des records ! L'orgueil de l'esprit est à combattre, mais l'orgueil de la chair n'est pas moins redoutable !

L'éducation des sens est nécessaire. Il faut apprendre à voir, écouter, sentir, toucher, goûter. Par ses sens l'être humain est « connecté » au réel. Mais par ses sens, aussi, l'homme peut devenir esclave du créé, il peut devenir « sensuel ». Les sens ne sont pas le tout de l'homme !

L'éducation de l'affectivité est très importante mais l'affectif peut engendrer *le sentimental qui n'est pas le véritable amour*. L'homme et la femme ne doivent pas se laisser guider dans leurs choix par leurs seuls sentiments. Dans la religion chrétienne, le sentiment a sa place, mais s'il a

toute la place, c'est très dangereux. L'amour de Dieu ne se mesure pas au degré de consolations sensibles ressenties. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est vraiment la fille spirituelle de Saint Jean de la Croix. Elle ne ressentait aucune consolation sensible dans les derniers mois de sa vie, mais elle éprouvait une bien douloureuse nuit de l'esprit. Elle a vécu héroïquement cette épreuve et est devenue docteur de la science de l'amour divin. Si elle s'était laissée guider par ses sentiments, elle aurait abandonné. L'éducation de l'affectivité est particulièrement importante en nos temps où beaucoup sont trop dépendants de leurs sentiments. Les cohabitations fragiles d'aujourd'hui en sont la preuve : dès que « l'on ne sent plus » que l'on aime, on se sépare !

L'éducation des tendances est absolument indispensable. Les animaux sont déterminés par leurs instincts pour se nourrir, se défendre et se reproduire. Ces instincts sont appelés « tendances » chez l'être humain. Mais, à cause du péché originel, ces tendances sont dérégées et peuvent être tyranniques ! Pour les dominer, l'homme doit exercer les vertus cardinales de *tempérance* et de *force*. Nous savons, tous, par notre expérience, combien la voie de la vertu est difficile et ardue ! À cause de cette difficulté, les courants hédonistes et le freudisme disent qu'il faut laisser libre cours aux tendances pour éviter les complexes et les névroses. La maxime devient alors : « agis selon les désirs de ton cœur » ! Mais l'homme ne doit pas vivre pas pour manger ; il ne doit pas laisser libre cours à sa violence pour devenir un loup ou un lion pour les autres ; la tendance sexuelle n'est pas le « moteur » qui explique toute l'existence humaine et les œuvres de l'homme !

L'éducation de l'imagination ne doit pas être négligée. Cette faculté enregistre, aussi bien qu'une caméra, les images qui ont été vues. Les Médias savent l'importance des images pour l'être humain ! L'éducateur doit être vigilant pour que ne soient pas enregistrées dans l'imagination des enfants innocents des images qui leur feront du mal. La télévision et l'ordinateur peuvent être de bons ou de mauvais outils selon les images qu'ils transmettent ! Quels grands dégâts produisent les images pornographiques que le Malin sait utiliser dans ses tentations !

L'éducation de l'intelligence doit être soignée. Dieu a donné à l'homme une raison. Il l'a rendu capable de connaître et d'acquérir une science. *Son intelligence doit être tournée vers le vrai*. L'éducateur a un grand rôle à jouer

auprès de l'enfant qui n'est pas capable de discerner le vrai du faux ! Dans l'éducation de l'intelligence, n'oublions pas ce qu'a écrit par le Pape Jean-Paul II dans son Encyclique *Foi et Raison* : les études actuelles privilégient les mathématiques et les autres sciences qui recherchent le « comment » des choses de ce monde. Il est urgent de redonner toute sa place à la métaphysique qui cherche à répondre à la question du « pourquoi ». L'homme doit se poser les grandes questions existentielles qui donnent sens à son existence, l'aident à mieux comprendre le monde et à connaître l'existence de Dieu, Cause première de toutes les causes secondes de ce monde. Mais l'homme n'est pas seulement un « cerveau ». Son activité ne se réduit pas à penser ! L'éducation de l'intelligence n'est pas le tout de l'éducation de l'homme.

L'éducation de la mémoire n'est pas à négliger. La mémoire permet de garder en son intelligence les idées, les traités, les langues, le catéchisme. Mais la mémoire peut rendre un très mauvais service lorsqu'elle est utilisée pour le mal : apprendre les idées des auteurs dépravés ne construit pas...

L'éducation de la volonté est à poursuivre sans cesse. L'homme responsable est un homme qui doit savoir se décider en homme volontaire. Mais attention : l'éducation chrétienne n'est pas l'éducation stoïcienne (le stoïcien ne devait pas pleurer en apprenant la mort de son père). Napoléon, Lénine, Hitler, Staline étaient des volontaires, mais ils n'étaient pas des saints ! L'homme volontaire qui veut ressembler à Jésus est celui qui se soumet librement à la Volonté de Dieu et dont la volonté est animée par l'amour.

L'éducation de la vraie liberté est le but de l'éducation chrétienne. Qu'est la vraie liberté ? Saint Bernard a synthétisé la pensée des Pères en distinguant trois degrés de liberté :

— *La liberté de choix*, dont il nous faut bien usée, est celle que tout homme possède du fait qu'il est à l'image et à la ressemblance de Dieu. Cette liberté de choix est la *liberté de se déterminer sans être contraint*. Elle n'est pas, cependant, la liberté parfaite car elle peut se décider pour le bien moral ou pour le mal moral.

— *La liberté de grâce*, dans laquelle il nous faut demeurer, est la liberté obtenue par la grâce de la Rédemption du Christ. Saint Paul en a parlé

dans l'épître aux Galates. Cette liberté de grâce est fragile, Jean-Paul II a rappelé cela, le 15 août 2004 à Lourdes :

Soyez des femmes et des hommes libres ! Mais rappelez-vous : la liberté humaine est une liberté marquée par le péché. Elle a besoin elle aussi d'être libérée. Christ en est le libérateur, Lui qui « nous a libérés pour que nous soyons vraiment libres » (Ga 5,1). Défendez votre liberté ! Chers amis, pour cela nous savons que nous pouvons compter sur Celle qui, n'ayant jamais cédé au péché, est la seule créature parfaitement libre. C'est à elle que je vous confie. Marchez avec Marie sur les chemins de la pleine réalisation de votre humanité !

— *La liberté de gloire*, qu'il nous faut préparer, est la liberté dont jouissent les bienheureux au Ciel : ils sont dans la liberté parfaite, ils ne peuvent plus pécher. Cette liberté de gloire ne peut pas être atteinte sur cette terre.

L'éducation spirituelle doit être le sommet de notre éducation chrétienne. Cette éducation spirituelle, cependant, n'est pas le seul aspect de l'éducation car l'homme n'est pas un pur esprit. S'il ne reçoit pas une éducation humaine élémentaire, comment pourrait-il recevoir une éducation spirituelle ? Pascal disait avec raison : « qui veut faire l'ange fait la bête ». Mais si l'homme ne doit pas « vouloir faire l'ange » en vivant comme un pur esprit qu'il n'est pas, il ne doit pas oublier qu'il est appelé à vivre, comme le disait Saint Paul, selon la Loi de l'Esprit et non selon la loi de la chair ! L'éducation spirituelle, c'est donc l'éducation à la vie dans l'Esprit, l'éducation qui devrait permettre de dire avec Saint Paul : « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». Notre Père avait un esprit très large et il laissait une grande liberté pour choisir telle ou telle « spiritualité » pour cette éducation spirituelle. Il avait beaucoup reçu du scoutisme puis de « l'école française » pendant son temps de séminaire. Mère Marie Augusta, quant à elle, a beaucoup reçu de la spiritualité ignacienne. Nous pouvons puiser à d'autres spiritualités : celle de Saint Augustin, de Saint Benoît, de Saint François, de Saint Dominique, de Sainte Thérèse d'Avila ou de Saint Jean de la Croix, de Saint François de Sales et de Saint Jean Bosco et de bien d'autres encore. Comprenons en profondeur l'importance de l'éducation spirituelle de nos cœurs, qui se fait par l'éducation à la prière, le combat spirituel et l'exercice des vertus !

B. L'union à Dieu et la nécessité du combat spirituel et de l'exercice des vertus

Dans la mesure où l'âme qui anime le corps, a été créée à l'image de Dieu, la prière est vitale pour l'épanouissement intégral de l'homme (1), et le combat spirituel par l'exercice des vertus devient nécessaire pour développer en lui la sur-nature et ainsi parvenir à la véritable perfection de son cœur pour aimer comme Dieu (2).

1. Union à Dieu dans la prière

Une véritable éducation spirituelle se réalise et chacun peut faire une expérience personnelle de rencontre avec Jésus dans la foi et l'amour. Nous avons eu la grâce d'avoir parmi nous le Fondateur, porteur du charisme, jusqu'au 2 avril 2006. Il nous a aidés à comprendre que la fécondité de l'action terrestre de notre Famille spirituelle dépendrait surtout du degré de réalisation de l'unité évangélique dès ici-bas. Ce sera alors une grande force rayonnante de foi et de conquête à l'amour de Dieu. Il faut que la Famille de Notre-Dame soit "Un" pour contribuer à rassembler dans l'unité tous les enfants de Dieu dispersés. Jésus prie son Père : « Qu'ils soient un » (*Jn 17,21*) « afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (*Jn 17,26 ; PC 15,1*). Nous voulons nous unir à cette œuvre suprême du Fils de Dieu, venu sur la terre pour conduire les enfants du Père céleste à l'unité divine de la Sainte Trinité.

La vie de notre Père a été tellement marquée par son union à Jésus que, pour lui, Jésus est et demeure pour toujours le grand modèle des éducateurs des cœurs et des apôtres de l'Amour.

2. Combat spirituel pour exercer les vertus

L'éducation au combat spirituel. Notre Père, à la suite de notre Mère, insistait beaucoup sur ce combat sans lequel il n'existe pas d'éducation réaliste. Peut-on mener le combat spirituel et être joyeux ? Oui, bien évidemment ! Pour Saint Bernard, la première étape pour la formation de tout novice est la *conversion*, qui dépasse les forces humaines. Elle consiste à se reconnaître pécheur tout en s'ouvrant au Christ Sauveur :

Je me croyais quelque chose et je n'étais rien. Après m'être confié au Christ en imitant son humilité, j'ai reconnu la vérité ; je l'ai exaltée en la confessant, mais je suis humilié à l'excès : la considération de moi-même m'a rendu vil à mes yeux.

Cette étape est absolument nécessaire. Nous pouvons vous assurer qu'elle ne décourage pas, mais elle aide à monter les degrés de l'humilité, parce que *l'humilité est la seule voie qui conduit à la vérité*. La voie de l'humilité est possible : Jésus qui est la voie, la vérité et la vie, marche avec nous. Mais le Malin agit aussi ! Il veut nous faire croire qu'on est arrivé à un haut degré d'humilité. L'exercice de certaines vertus, les consolations dans la prière peuvent illusionner et le démon peut facilement faire tomber dans l'aveuglement de l'orgueil. Aussi, pour gravir les degrés de l'humilité, Saint Bernard – très expérimenté par sa fonction de Père Abbé – proposait de descendre un à un les 12 degrés de l'orgueil que l'on avait édifiés. Cet itinéraire de la conversion du moine devrait aussi être l'itinéraire de la conversion de chaque être humain marqué par le péché. Pour construire sur du Roc et non sur le sable, il est nécessaire de passer par cette voie. Dans la franc-maçonnerie, ou autres sociétés, on procède différemment : on fait croire que l'on est bien, que l'on est quelqu'un d'important, on cultive la confiance en soi, le culte de « *l'ego* », la recherche du pouvoir et de l'argent. *L'éducation chrétienne, elle, cultive, une certaine méfiance de soi pour la confiance en Jésus, la seule et vraie espérance qui produit les saints qui, seuls, édifient la vraie civilisation de l'amour*. Les saints savent, en effet, que la Puissance de Dieu se déploie dans leur faiblesse. Quels fruits extraordinaires ont produit les saints dans notre monde parce qu'ils vivaient de la vraie espérance !

Éducation à l'humilité, oui, mais aussi et surtout à la confiance en Jésus, qui nous aime et qui veut nous aider à progresser si nous nous laissons guider par Lui.

Sans Jésus nous ne pouvons pas éduquer ou être éduqué. Sans Jésus, sans le secours de sa grâce et sans les sacrements, l'éducation chrétienne ne peut pas exister. Rappelons ce que nous disons souvent à la suite des prédicateurs des Exercices de Saint Ignace : il faut agir comme si tout dépendait de nous et prier comme si tout dépendait de Dieu.

CONCLUSION

Nos Père et Mère avaient la conviction que les apôtres de l'Amour ont reçu de Dieu le charisme et la mission d'éduquer à l'amour complet, humain et divin. Mais Pas d'éducation sans souffrance et sans amour chez l'éducateur et chez l'éduqué ! Il est important de rappeler que l'éducation

sans effort et sans souffrance n'existe pas ! Rappelons quelques maîtres mots, souvent répétés par notre Père à la suite de notre Mère : amour, amour, amour, miséricorde, douceur et fermeté, patience, persévérance et confiance, sens de la responsabilité fondée sur la vraie confiance et surtout espérance en la grâce de Jésus qui est capable de transformer les Augustins pécheurs en grands saints. Mais, avant cette grande étape, Jésus a besoin de collaborateurs qui, à l'image de Sainte Monique, prient, souffrent, offrent, pleurent pour obtenir la conversion de leurs enfants prodigues ! La souffrance n'a pas été épargnée aux Bienheureux Louis et Zélie Martin : ils ont beaucoup souffert pour l'éducation de Léonie et devaient même penser avoir échoué humainement. Et pourtant, le procès de béatification de Léonie est aujourd'hui ouvert.

Cette éducation doit épanouir les cœurs des hommes, provoquer la justice civile et sociale, obtenir que soient soutenus tous les pauvres, tous les malheureux, tous ceux qui souffrent, et ainsi aboutir à la civilisation de l'amour. Le Père nous a témoigné de sa ferme conviction – puisée dans sa Foi – que la nature actuelle de l'homme ne lui enlève pas la possibilité et la grâce, de par le secours divin, de réaliser une vie d'amour pur, plus belle encore, dans la domination de la chair, comme l'on aime au Ciel, comme le Père nous aime, comme Jésus nous aime, avec son Cœur humain, pour réaliser une unité profonde entre Lui, Dieu, et nous, ses pauvres créatures. Le grand désir des apôtres de l'Amour qu'ont été nos Père et Mère était d'aller avec Jésus à la conquête de l'Amour avec cette conviction : l'apostolat de l'Amour est irrésistible. S'il faut des centaines de mécréants pour pervertir une population, il suffit d'un apôtre véritable, d'un seul, pour sauver le monde entier du naufrage !

CE QUE L'HOMME NE PEUT JAMAIS FAIRE OU LE SOCLE DES VALEURS NON-NÉGOCIABLES

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

En 2002, le cardinal Joseph Ratzinger, avec l'approbation de Jean-Paul II, publie une *Note doctrinale concernant certaines questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique*. Dans ce texte, le Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi évoque les « principes éthiques qui, en raison de leur nature et de leur rôle de fondement de la vie sociale, ne sont pas "négociables". »¹ C'est la première fois que sont évoqués dans un texte du Magistère ces « principes (ou valeurs) non négociables ». Dans l'exhortation apostolique *Sacramentum Caritatis*, Benoît XVI, dans le paragraphe intitulé « cohérence eucharistique », énumère certaines valeurs, et conclut ainsi : « Ces valeurs ne sont pas négociables. »² En 2012, dans son important discours à la curie romaine, il parle du rôle de l'Église qui doit « défendre avec la plus grande clarté ce qu'elle a identifié comme valeurs fondamentales, constitutives et non négociables, de l'existence humaine. »³ Benoît XVI reconnaît avoir employé souvent cette expression.⁴

¹ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Note doctrinale concernant certaines questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique*, n°3.

² BENOÎT XVI, *Sacramentum Caritatis*, 2007, n°83. Sont évoqués : « le respect et la défense de la vie humaine, de sa conception à sa fin naturelle, comme la famille fondée sur le mariage entre homme et femme, la liberté d'éducation des enfants et la promotion du bien commun sous toutes ses formes. »

³ IBID., *Discours à la curie romaine*, 21 décembre 2012.

⁴ « [...] ces valeurs que j'ai souvent définies comme "non négociables". », IBID., *Discours aux participants à l'assemblée générale de la Caritas internationalis à l'occasion du 60e anniversaire de sa fondation*, 27 mai 2011 ; ou encore cf. IBID., *Discours aux participants au congrès promu par le Parti Populaire Européen*, 30 mars 2006 ; *Discours aux participants au forum des organisations non gouvernementales d'inspiration catholique*, 1^{er} décembre 2007 ; *Discours aux membres du mouvement pour la vie*, 12 mai 2008 ; *Audience générale sur saint Thomas d'Aquin*, 16 juin 2010.

Le terme même de « valeurs non négociables » semble bien impliquer qu'il existe des actes qu'on ne peut jamais poser. C'est une question de morale qui est très actuelle, et dont les implications sont capitales. C'est pourquoi dans une première partie, nous allons essayer de répondre à la question : y a-t-il des actes qu'on ne peut jamais poser ? Puis nous nous interrogerons dans une seconde partie s'il existe des exceptions possibles. Enfin, nous verrons dans une troisième partie quels sont ces principes non négociables.

I. Y A-T-IL DES ACTES QUE L'ON NE PEUT JAMAIS POSER ?

Commençons donc par nous poser cette question : y a-t-il des actes qu'un homme ne peut jamais poser ? Des actes qui seraient donc toujours mauvais par eux-mêmes ? Quelle est, à cette question, la réponse du monde, d'abord, puis celle de l'Église ?

A. La réponse du « monde »

Il est intéressant de constater que la réponse du monde est en réalité très confuse.

1. *Le relativisme ambiant*

Le relativisme prénant répond d'emblée : non. Pour beaucoup, il n'y aurait pas d'actes que l'on ne puisse jamais poser. « Il est interdit d'interdire », disait-on en 1968. Ce slogan contestataire continue à être abondamment véhiculé et à imprégner nos sociétés occidentales. Le fait d'ailleurs d'exalter aujourd'hui la démocratie *en excluant positivement toute référence transcendante* est un danger. En effet, une démocratie qui serait basée *seulement* sur le consensus majoritaire a tous les risques de se transformer en tyrannie. Aujourd'hui, quand on se pose des questions « éthiques », on s'appuie d'abord sur les sondages. Qu'en pense la majorité ? Ou bien sur la majorité d'un conseil (par exemple le conseil consultatif national d'éthique). Ou encore sur la majorité d'une assemblée parlementaire : c'est voté donc c'est moral. Nous avons en mémoire la phrase (effrayante de conséquences) prononcée par Jacques Chirac lors de sa campagne présidentielle en 1995 : « Non à une morale qui primerait sur la loi civile et justifierait qu'on se place hors la loi. »⁵

⁵ « Le Monde », 4 avril 1995.

2. Les « dogmes » de la société relativiste

Pourtant, la société contemporaine a ses « dogmes » contre lesquels il est interdit d'aller. On ne peut aujourd'hui remettre en cause le « droit » à l'avortement ; cela est absolument interdit, au point que l'on a créé un « délit d'entrave à l'I.V.G. » qui inclut même toute tentative pour dissuader une femme d'avoir recours à l'avortement... Autre exemple : aujourd'hui, le racisme est devenu un « péché mortel » de la modernité. Nous nous en réjouissons (à conditions que *toutes* les formes de racisme soient effectivement et également condamnées...), et ce devrait être un signe qu'il y a en effet des actes qui ne peuvent jamais être posés parce qu'ils sont contraires à la dignité de l'homme.

Sur un plan plus rationnel, l'homme contemporain reconnaît donc en réalité que certains actes ne peuvent jamais être posés. Le Cardinal Ratzinger évoquait comme exemple historique Nuremberg :

le tribunal de Nuremberg, après la guerre, a déclaré à juste titre : il y a des droits qui ne peuvent être mis en discussion par aucun gouvernement. Et même si c'était un peuple entier qui le voulait, cela resterait malgré tout une injustice. Et c'est pour cette raison qu'on a pu condamner, à juste titre, des personnes qui avaient appliqué les lois d'un État, lois qui, sur le plan formel, avaient été correctement promulguées.

Cela montre en effet qu'il existe « des valeurs intangibles » et des « droits de l'homme imprescriptibles et qui valent pour tous en toutes circonstances. »⁶

Nous touchons là à la limite de la démocratie, si elle exclut de renvoyer à des valeurs transcendantes – plus clairement à Dieu.

Si Dieu n'existe pas, [...] il ne reste comme instance suprême que le consensus de la majorité. Par conséquent le consensus de la majorité devient le dernier mot auquel nous devons obéir et ce consensus – comme l'histoire du siècle dernier nous l'a appris – peut aussi être un consensus dans le mal.⁷

Comme exemple, nous pouvons donner la *Déclaration universelle des droits de l'homme*. S'il n'existe pas de principes non négociables, comment un texte comme celui-ci peut-il exister ?

⁶ Joseph RATZINGER et Paolo FLORES D'ARCAIS, *Est-ce que Dieu existe ? Dialogue sur la vérité, la foi et l'athéisme*, Manuels Payot, 2006, p.59.

⁷ BENOÎT XVI, *Homélie aux membres de la Commission pontificale biblique*, 15 avril 2010.

C'est ainsi qu'avec le principe majoritaire subsiste toujours la question des fondements éthiques du droit, la question de savoir s'il n'existe pas quelque chose qui ne pourra jamais devenir du droit, donc ce qui toujours reste en soi du non-droit ou, à l'inverse, ce qui de par son essence est indéfectiblement un droit précédant toute décision de la majorité et un droit qu'elle doit respecter. La modernité a formulé un tel contenu d'éléments normatifs dans les différentes déclarations des droits de l'homme et retiré ainsi ces éléments au jeu des majorités. On préfère, dans les mentalités actuelles, s'en tenir à l'évidence interne de ces valeurs. Mais une telle autolimitation du questionnement a elle aussi un caractère philosophique. Il y a donc des valeurs tenant par elles-mêmes, issues de l'essence de l'humain et donc inviolables par tous ceux qui possèdent cette essence. »⁸

En s'adressant en 2008 à l'O.N.U., Benoît XVI avait précisément interrogé les responsables des nations unies sur les fondements de ces droits de l'homme :

La Déclaration universelle a en effet réaffirmé avec force la conviction que le respect des droits de l'homme s'enracine avant tout sur une justice immuable, sur laquelle la force contraignante des proclamations internationales est aussi fondée.⁹

3. Conclusion

Ainsi donc notre société moderne, imprégnée de relativisme et de la fausse valeur de la tolérance, semble ne pas accepter que des actes ne puissent jamais être posés. Pourtant, au nom même de cette tolérance, elle refuse absolument certains comportements. S'exprime ici la contradiction intrinsèque à cette « tolérance », si ambiguë, mais sans cesse prônée comme la vertu cardinale du relativisme. Dans son *Testament philosophique*, Jean Guittou pointe avec finesse la contradiction de l'esprit moderne sur ce sujet. Dans un dialogue fictif avec François Mitterrand, il interroge l'ancien Président de la République :

— Sur ce sujet, que disent les électeurs ? – Que la morale les embête toujours, jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce dit point, ils veulent être amoraux, ou être libres d'être immoraux, ou pouvoir nier la morale. Mais à partir de ce certain point, toutefois, ils sentent qu'ils ont besoin de morale. La leur met-on en cause, ils reculent, horrifiés. Ils ont aperçu l'abîme d'une vie humaine que ne surplomberait plus aucune loi absolue. Cet abîme leur fait peur et, surtout, ne

⁸ Joseph Ratzinger, *Discours fondateurs ; 1960-2004*, Fayard, 2008, pp.222-223 ; cf. aussi sur ce sujet : *IBID.*, *La communion de foi*, tome 2 : *Discerner et agir*, Parole et silence, 2009, p.172.

⁹ BENOÎT XVI, *Discours à l'Organisation des Nations Unies*, 18 avril 2008.

leur paraît pas vraisemblable. Ils sont donc incapables de croire à la morale jusqu'à ce certain point, et incapables de ne pas y croire à partir de ce certain point. Tels sont mes électeurs.¹⁰

B. La réponse de l'Église

Revenons à notre question : y a-t-il des actes que l'on ne peut jamais poser ? La réponse de l'Église à cette question est très claire : oui, il y a des actes que l'on ne peut jamais poser. Pour donner cette réponse avec assurance, l'Église part tout simplement du mystère de l'homme. Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il est porteur d'une dignité inaliénable. Par conséquent, ce qui porte gravement atteinte à sa dignité est à proscrire absolument. Dans l'Évangile, Jésus dit : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance » (*Jn 10,10*). La vocation de l'homme est immense, magnifique. Elle est de vivre de la vie de Dieu. Et pour cela de réaliser pleinement son humanité.

On comprend souvent mal la définition du péché. On accuse l'Église de culpabiliser les hommes en ayant « créé » des catalogues de « choses à ne pas faire », des listes d'interdits... En réalité, le péché est tout simplement ce qui empêche l'homme de réaliser ce pour quoi il est fait. Le péché est en fait toute atteinte à la dignité et à la grandeur de l'homme. C'est ainsi que le *Catéchisme de l'Église Catholique* définit le péché : c'est

une faute contre la raison, la vérité, la conscience droite ; il est un manquement à l'amour véritable, envers Dieu et envers le prochain [...]. Il blesse la nature de l'homme et porte atteinte à la solidarité humaine.¹¹

Nous voyons cela exprimé d'une manière extrêmement émouvante dans la parabole du fils prodigue : en s'éloignant de la maison du Père, en dilapidant l'héritage reçu dans une vie de péché, le fils prodigue tombe dans la déchéance : il ne peut même pas se nourrir de ce que mangent les cochons. Et c'est lorsqu'il rentre en lui-même et qu'il reprend le chemin de la maison du Père qu'il retrouvera la dignité qu'il avait perdue (cf. *Lc 15, 11-32*). De même, nous voyons dans l'Évangile que lorsque Jésus pardonne, guérit, il redonne la dignité : la parole « lève-toi et marche » est un signe du pardon des péchés (cf. *Mc 3,1-12*). Autrement dit : « tu peux à nouveau te tenir debout. »

¹⁰ Jean GUITTON, *Mon testament philosophique*, Paris, Presses de la Renaissance, 1997, p.240.

¹¹ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n°1849.

1. *Veritatis Splendor*

Jean-Paul II a donné une encyclique d'une importance capitale : *Veritatis Splendor*, sur quelques questions fondamentales de l'enseignement moral de l'Église. Publiée le 6 août 1993, elle est le fruit d'un long travail – près de six années.¹² Joseph Ratzinger, qui a collaboré très activement à ce document,¹³ considère même qu'il s'agit du « texte théologiquement le plus élaboré du pontificat. »¹⁴

Le pape, dans ce document d'une grande précision, rappelle que certains actes ou comportements concrets sont toujours « intrinsèquement mauvais », « irrémédiablement mauvais », et sont « par eux-mêmes des péchés ».¹⁵ Il explique :

La raison atteste qu'il peut exister des objets de l'acte humain qui se présentent comme « ne pouvant être ordonnés » à Dieu, parce qu'ils sont en contradiction radicale avec le bien de la personne, créée à l'image de Dieu. Ce sont les actes qui, dans la tradition morale de l'Église, ont été appelés « intrinsèquement mauvais » (*intrinsece malum*) : ils le sont toujours et en eux-mêmes, c'est-à-dire en raison de leur objet même, indépendamment des intentions ultérieures de celui qui agit et des circonstances.¹⁶

Enfin, Jean-Paul II insiste sur la nécessité de tenir ce point de morale pour la vie en société :

C'est ainsi que seule une morale qui reconnaît des normes valables toujours et pour tous, sans aucune exception, peut garantir les fondements éthiques de la convivialité, au niveau national ou international.¹⁷

Anticipons légèrement sur notre troisième partie : pour ce qui est du contenu de ces actes intrinsèquement mauvais, Jean-Paul II, avec toute la Tradition de l'Église, renvoie au décalogue, car

¹² Cf. JEAN-PAUL II, *Discours aux cardinaux et à la curie romaine*, 21 décembre 1993, in *La Documentation catholique*, n°2087 du 6 février 1994, p.103.

¹³ Cf. George WEIGEL, *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, 1999, JC Lattès, p.834 ; cf. Patrice DE PLUNKETT, *Benoît XVI et le plan de Dieu*, 2005, Presses de la Renaissance, p.121 ; cf. encore BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, Fayard, 2016 : « Nous avons eu [avec Jean-Paul II] des échanges particulièrement suivis lors de la préparation de l'encyclique sur la morale et le catéchisme » (p.204).

¹⁴ George WEIGEL, *Benoît XVI, le choix de la vérité*, 2008, Mame – Edifa – Magnificat, p.252.

¹⁵ JEAN-PAUL II, *Veritatis Splendor*, n°81.

¹⁶ *Ibid.*, n°80.

¹⁷ *Ibid.*, n°97.

les dix commandements appartiennent à la révélation de Dieu. Ils nous enseignent en même temps la véritable humanité de l'homme. Ils mettent en lumière les devoirs essentiels et donc, indirectement, les droits fondamentaux, inhérents à la nature de la personne humaine.¹⁸

Plus précisément,

les préceptes négatifs [du décalogue] expriment fortement la nécessité imprescriptible de protéger la vie humaine, la communion des personnes dans le mariage, la propriété privée, la véracité et la bonne réputation.¹⁹

Est invoqué le témoignage de Jésus lui-même :

L'Église a toujours enseigné que l'on ne doit jamais choisir des comportements prohibés par les commandements moraux, exprimés sous forme négative par l'Ancien et le Nouveau Testament. Comme on l'a vu, Jésus lui-même redit qu'on ne peut déroger à ces interdictions : « Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements : "Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux témoignage" » (Mt 19,17-18).²⁰

2. Le recours à la raison

Ce discours, soulignons-le, est certainement accessible à la raison. Au IV^e siècle avant Jésus, Aristote avait déjà insisté sur le fait qu'il existe des actes que l'on ne peut jamais poser. Il évoquait ainsi

l'adultère, le vol, l'homicide : ces affections et ces actions, et les autres de même genre, sont toutes, en effet, objets de blâme parce qu'elles sont perverses en elles-mêmes, et ce n'est pas seulement leur excès ou leur défaut que l'on condamne. Il n'est donc jamais possible de se tenir à leur sujet dans la voie droite, mais elles constituent toujours des fautes. On ne peut pas non plus, à l'égard de telles choses, dire que le bien ou le mal dépend des circonstances, du fait, par exemple, que l'adultère est commis avec la femme qu'il faut, à l'époque et de la manière qui conviennent, mais le simple fait d'en commettre un, quel qu'il soit, est une faute.²¹

Nous n'avons pas à être complexés quant à la morale de l'Église. Elle est en réalité profondément humaine. Elle exprime le plus grand respect

¹⁸ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n°2070.

¹⁹ *Veritatis Splendor*, n°13.

²⁰ *Ibid.*, n°52. Pour ce qui est de l'insistance sur le respect absolu des préceptes négatifs, cf. encore *Veritatis Splendor*, nn. 13, 52, 56, 67, 75, 76, 97 et 99.

²¹ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, livre II, 7.

de l'homme. Et comme le soulignait le cardinal Ratzinger, « dans la discussion sur l'homme, la riposte de l'athéisme se révèle pleine de lacunes. »²²

II. Y A-T-IL DES EXCEPTIONS POSSIBLES ?

Après avoir montré s'il existe des actes qu'on ne peut jamais poser, nous nous interrogeons maintenant pour savoir qu'il ne peut pas y avoir d'exceptions. Cela peut sembler contradictoire : si l'on ne peut jamais poser tel acte, c'est, en principe, qu'il ne peut y avoir d'exception. Pourtant, il est important d'insister, car cette question est aujourd'hui un lieu de combat, parce que l'on entend souvent dire qu'un acte mauvais peut nécessiter, exceptionnellement, d'être posé quand-même. Or ce recours à l'exception est habilement manié tant dans le monde que dans l'Église.

A. Dans « le monde »

C'est un fait : la plupart des lois « sociétales » ont été amenées habilement par des recours à l'exception. Mentionnons par exemple la loi sur l'avortement. L'opinion n'était pas prête à entendre en 1975 que l'avortement devait devenir un droit. C'est pourquoi il a été présenté comme un mal, mais qui nécessitait parfois d'être accompli, dans certaines circonstances exceptionnelles, pour des situations particulières de détresse. Un extrait du discours de Simone Veil à l'Assemblée nationale est très clair :

Je le dis avec toute ma conviction : l'avortement doit rester l'exception, l'ultime recours pour des situations sans issue. Mais comment le tolérer sans qu'il perde ce caractère d'exception, sans que la société paraisse l'encourager ?²³

C'est de cette manière aussi que l'on a mené l'approche pour l'euthanasie, après une campagne de présentation d'un cas tragique habilement orchestré et médiatisé, celui de Chantal Sébire. En témoignent ces quelques extraits d'un article de l'Express, en 2008 :

Des cas comme celui de Chantal Sébire pourraient être traités par une formule d'"exception", permettant d'aller « plus loin » que la loi sur la fin de vie votée en 2005. La proposition émane de plusieurs personnalités, comme le professeur Jean-Claude Ameisen, membre du Comité national d'éthique [il en sera président de 2012 à 2016], ou le député Gaëtan Gorce, ancien président de la commission spéciale sur le sujet. [...] « Est-ce que la loi envisage tous les cas

²² Joseph RATZINGER, *La communion de foi*, tome 2 : *Discerner et agir*, op. cit., p.185.

²³ Simone VEIL, *Discours à l'Assemblée Nationale*, le 26 novembre 1974.

les plus extrêmes ou est-ce que la loi s'arrête et qu'il faut essayer d'envisager l'exception, un pas plus loin ? » interroge [Jean-Claude Ameisen]. Le Comité national d'éthique dans un avis en 2000 envisageait « l'exception de l'assistance au suicide, sans demander d'ailleurs de l'inscrire dans la loi ». Il se déclare réticent sur une modification de la loi, car « penser l'exception dans la loi demande d'être sûr qu'il n'y a pas de dérive (et) tant qu'il n'y a pas d'accompagnement véritable pour la plupart des personnes, il est dangereux de l'envisager d'emblée ».²⁴

Rappelons cette phrase de Jean-Marie Le Méné (dont je n'ai pas retrouvé la référence), qui est très parlante, et que l'actualité confirme amplement : « À force d'encadrer les dérives, on finit par dériver avec le cadre... »

B. Dans l'Église

Malheureusement, dans l'Église elle-même on tend à justifier des exceptions. On y a recours parfois en insistant, à tort, sur le fait qu'une norme morale ou pastorale ne pourrait jamais s'appliquer à tous les cas particuliers.²⁵ On fait alors référence aux nombreuses « situations particulières », qui justifient une approche différenciée et adaptée.²⁶ C'est la pensée d'un théologien comme Hans Küng : « C'est ainsi que [Küng] définit la valeur inconditionnelle de la norme en ces termes : « rien d'autre qu'une adaptation aux différentes situations ». »²⁷ Ou bien on justifie carrément des exceptions possibles dans des cas particuliers, insistant alors sur la « complexité » de certaines situations...²⁸

Un certain nombre aujourd'hui refuse le terme de valeurs ou de principes « non négociables » ; or refuser cette qualification, c'est en réalité accepter que ces valeurs ou principes fassent en certains cas l'objet de négociation ou de concessions, bref, d'exceptions.

²⁴ Cf. l'article complet : https://www.lexpress.fr/actualite/societe/pour-une-euthanasie-d-exception_471247.html

²⁵ Ce que Jean-Paul II conteste dans *Veritatis Splendor* (cf. les références dans le paragraphe suivant).

²⁶ C'est ce qu'on appelle la « morale de situation ».

²⁷ Joseph RATZINGER, *La communion de foi*, tome 1 : *Croire et célébrer*, Parole et silence, 2008, p.123.

²⁸ Cf. la réponse de Jean-Paul II sur les « situations complexes » dans *Veritatis Splendor*, nn. 55 et 102.

Enfin, on dissocie la doctrine (qui énonce les principes) de la pastorale qui, elle, prendrait en compte la situation réelle des gens. En réalité,

[...] la pastorale et le dogme s'entrelacent indissolublement : c'est la vérité de celui qui est à la fois "Logos" et "Pasteur", comme l'a profondément compris le premier art chrétien qui représentait le *Logos* comme pasteur et apercevait dans le pasteur le Verbe éternel qui est le véritable guide de l'homme. »²⁹

Ainsi, nous ne voyons jamais dans l'Évangile, Jésus accepter une situation de péché. Précisément comme pasteur, il demande la rupture avec le péché, par amour du pécheur et pour son bien.³⁰

1. La réponse claire de l'Église

Jean-Paul II, à la suite de toute la Tradition de l'Église, a répondu très clairement à ces erreurs. Nous ne pouvons pas citer ici tous les paragraphes où Jean-Paul II, dans son encyclique, insiste sur le fait qu'il n'y a aucune exception possible au respect des préceptes négatifs du décalogue. Citons seulement deux passages :

Les préceptes négatifs de la loi naturelle sont universellement valables : ils obligent tous et chacun, toujours et en toute circonstance. En effet, ils interdisent une action déterminée *semper et pro semper*, sans exception, parce que le choix d'un tel comportement n'est en aucun cas compatible avec la bonté de la volonté de la personne qui agit, avec sa vocation à la vie avec Dieu et à la communion avec le prochain. Il est défendu à tous et toujours de transgresser des préceptes qui interdisent, à tous et à tout prix, d'offenser en

²⁹ Joseph RATZINGER, *Le nouveau Peuple de Dieu*, Aubier, 1971, p.115. Cf. aussi sur ce sujet *Veritatis Splendor*, n°56 : « Pour justifier de telles positions, certains ont proposé une sorte de double statut de la vérité morale. En plus du niveau doctrinal et abstrait, il faudrait reconnaître l'originalité d'une certaine considération existentielle plus concrète. Celle-ci, compte tenu des circonstances et de la situation, pourrait légitimement fonder des exceptions à la règle générale et permettre ainsi d'accomplir pratiquement, avec une bonne conscience, ce que la loi morale qualifie d'intrinsèquement mauvais. Ainsi s'instaure dans certains cas une séparation, voire une opposition, entre la doctrine du précepte valable en général et la norme de la conscience de chacun, qui déciderait effectivement, en dernière instance, du bien et du mal. Sur ce fondement, on prétend établir la légitimité de solutions prétendument "pastorales", contraires aux enseignements du Magistère, et justifier une herméneutique "créatrice", d'après laquelle la conscience morale ne serait nullement obligée, dans tous les cas, par un précepte négatif particulier. »

³⁰ Cf. JEAN-PAUL II, *Dives in Misericordia*, n°14 : « Dans aucun passage du message évangélique, le pardon, ni même la miséricorde qui en est la source, ne signifient indulgence envers le mal, envers le scandale, envers le tort causé ou les offenses. »

quiconque et, avant tout, en soi-même la dignité personnelle commune à tous.³¹

Et encore :

Les actes dont l'objet « ne peut être ordonné » à Dieu et est « indigne de la personne humaine » s'opposent toujours et dans tous les cas à ce bien. Dans ce sens, le respect des normes qui interdisent ces actes et qui obligent *semper et pro semper*, c'est-à-dire sans aucune exception, non seulement ne limite pas la bonne intention, mais constitue vraiment son expression fondamentale.³²

C. La question du moindre mal

Le moindre mal est souvent invoqué aujourd'hui comme une possibilité d'action – et, en l'occurrence, d'exception. Dans son encyclique sur l'enseignement moral de l'Église, *Veritatis Splendor*, Jean-Paul II ne fait sur cette question que reprendre ce qu'avait écrit le Pape Paul VI à ce sujet dans l'encyclique *Humanae Vitae* :

En vérité, s'il est parfois licite de tolérer un moindre mal moral afin d'éviter un mal plus grand ou de promouvoir un bien plus grand, il n'est pas permis, même pour de très graves raisons, de faire le mal afin qu'il en résulte un bien (Cf. *Rm* 3,8), c'est-à-dire de prendre comme objet d'un acte positif de volonté ce qui est intrinsèquement un désordre et, par conséquent, une chose indigne de la personne humaine, même avec l'intention de sauvegarder ou de promouvoir des biens individuels, familiaux ou sociaux. »³³

Il est donc clair que si un mal peut parfois être toléré pour éviter un mal plus grand, il ne peut cependant jamais être fait, pour quelque raison que ce soit.

D. La précision du langage

Terminons cette deuxième partie en insistant sur la nécessité aujourd'hui d'avoir un langage clair, précis, rigoureux. Les personnes qui veulent « faire évoluer » le monde et l'Église dans le sens d'une plus grande permissivité morale jouent beaucoup sur le langage, en entretenant le manque de clarté, la confusion, voire le mensonge. Nous avons eu il y a

³¹ *Veritatis Splendor*, n°52.

³² *Ibid.*, n°82. Nous renvoyons aussi aux numéros 67 et 97, et nous citons encore le numéro 90 : « Le fait du martyr chrétien, qui a toujours accompagné et accompagne encore la vie de l'Église, confirme de manière particulièrement éloquente le caractère inacceptable des théories éthiques, qui nient l'existence de normes morales déterminées et valables sans exception. »

³³ PAUL VI, *Humanae Vitae*, n°14 ; cf. aussi *Veritatis Splendor*, n°80.

quelques jours le témoignage d'un gérontologue qui nous a expliqué que les spécialistes de sa discipline médicale savent bien que l'expression « sédatation profonde et continue » renvoie à une situation qui n'existe pas. Dans le métier, on n'est pas dupe : il s'agit de l'euthanasie. Les sigles sont aussi souvent une façon habile de dissimuler la réalité ; c'est le cas pour le faux terme d' « I.V.G. », qui veut contourner le mot « avortement ». On sait bien que l'avortement n'est pas, hélas, seulement une interruption... Encore un exemple avec le terme « adultère ». On essaie de l'éviter aujourd'hui, jusqu'à dire, pour contourner l'Évangile, que Jésus ne dirait plus cela aujourd'hui.

Appeler les choses par leur nom, tout en le faisant avec amour, demande beaucoup de courage. Mais il faut maintenir cette simplicité de langage, qui rejette les artifices ayant pour but de rendre confus les termes, et finalement les réalités elles-mêmes :

Apprenez à penser, à parler et à agir selon les principes de la simplicité et de la clarté évangéliques : « oui, oui, non, non ». Apprenez à appeler blanc ce qui est blanc et noir ce qui est noir – mal ce qui est mal et bien ce qui est bien. Apprenez à appeler le péché péché, et ne l'appellez pas libération ou progrès, même si toute la mode et la propagande disent le contraire. C'est par une telle simplicité et clarté que se construit l'unité du Royaume de Dieu.³⁴

III. QUELLES SONT CES VALEURS NON-NÉGOCIABLES ?

Abordons désormais, dans une brève dernière partie, le contenu de ces principes non négociables que la raison peut reconnaître, et que la foi chrétienne définit comme étant toujours des péchés.

C'est un fait, avant tout, que la Parole de Dieu elle-même mentionne des actes qui sont contraires à la dignité de l'homme. Jean-Paul II le souligne dans l'encyclique *Veritatis Splendor* :

En montrant l'existence d'actes intrinsèquement mauvais, l'Église reprend la doctrine de l'Écriture Sainte. L'Apôtre Paul l'affirme catégoriquement : « Ne vous y trompez pas ! Ni impudiques, ni idolâtres, ni adultères, ni dépravés, ni gens de mœurs infâmes, ni voleurs, ni cupides, pas plus qu'ivrognes, insulteurs ou rapaces, n'hériteront du Royaume de Dieu » (1 Co 6,9-10).³⁵

³⁴ JEAN-PAUL II, *Homélie pour les étudiants*, 26 mars 1981.

³⁵ *Veritatis Splendor*, n°81 ; cf. aussi Ga 5,19-20.

Dans la fidélité à la Parole de Dieu, l'enseignement de l'Église dans toute sa Tradition a enseigné quels sont ces actes toujours contraires à la dignité de l'homme et au vrai bien. Dans la *Note doctrinale concernant certaines questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique*, le cardinal Joseph Ratzinger évoquait trois domaines principaux dans lesquels les principes moraux « n'admettent ni dérogation, ni exception, ni aucun compromis... »³⁶

A. Le respect de la vie

Le premier domaine est le respect de la vie. Dans l'encyclique *Evangelium Vitae*, le pape Jean-Paul II avait rappelé fermement :

Avec l'autorité conférée par le Christ à Pierre et à ses Successeurs, en communion avec tous les évêques de l'Église catholique, je confirme que tuer directement et volontairement un être humain innocent est toujours gravement immoral.³⁷

Plus loin, il reprenait cette parole d'autorité en rappelant, après toute la Tradition de l'Église, que l'avortement et l'euthanasie constituent toujours une violation grave de la loi de Dieu.³⁸

De même, la recherche sur les embryons humains est elle aussi une violation grave de la dignité humaine, toujours répréhensible, quelles qu'en soient les intentions :

L'être humain doit être respecté et traité comme une personne dès sa conception, et donc dès ce moment, on doit lui reconnaître les droits de la personne, parmi lesquels en premier lieu le droit inviolable de tout être humain innocent à la vie.³⁹

B. La famille

Un second domaine auquel s'étend le concept de « valeurs non négociables », c'est celui de la famille et du mariage.

Il faut préserver la protection et la promotion de la famille, fondée sur le mariage monogame entre personnes de sexe différent, et protégée dans son unité et sa stabilité, face aux lois modernes sur le divorce : aucune autre forme

³⁶ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Note doctrinale...*, op. cit., n°4.

³⁷ JEAN-PAUL II, *Evangelium Vitae*, n°57.

³⁸ Cf. *ibid.*, nn. 62 et 65.

³⁹ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Instruction *Donum vitae*, 1988, n°79.

de vie commune ne peut en aucune manière lui être juridiquement assimilable, ni ne peut recevoir, en tant que telle, une reconnaissance légale.⁴⁰

Nous avons scandé pendant un certain temps dans les rues de Paris cette vérité humaine éternelle : « Un père, une mère, c'est élémentaire ! »

Rappelons ici deux points importants : tout d'abord l'adultère fait partie des péchés objectivement graves.⁴¹ On ne peut pas ne pas rappeler les paroles très explicites de Jésus à ce sujet :

Celui qui renvoie sa femme et en épouse une autre devient adultère envers elle. Si une femme qui a renvoyé son mari en épouse un autre, elle devient adultère (*Mt* 10, 11-12).

Enfin la pratique de l'homosexualité fait partie des péchés graves défigurant l'amour humain (cf. par exemple *Rm* 1,21-28 ; *1 Co* 6,9 ; *1 Tm* 1,10).⁴² Ces péchés, chacun selon sa mesure, sont donc toujours objectivement des péchés graves, quelles que soient les intentions de celui qui les commet, et quelles que soient les circonstances.

C. L'éducation par les parents

Enfin, un autre point fait partie de ces principes non-négociables, c'est que ce sont les parents qui sont les premiers éducateurs de leurs enfants. Des idéologies contraires à ces principes sont très agissantes aujourd'hui. Citons la pensée déjà célèbre de Vincent Peillon :

Pour donner la liberté du choix, il faut être capable d'arracher l'élève à tous les déterminismes, familial, ethnique, social, intellectuel, pour après faire un choix. Je ne crois pas du tout à un ordre moral figé.⁴³

C'est déjà ce que voulait le Docteur Pierre Simon :

Ce n'est pas la mère seule, c'est la collectivité tout entière qui porte l'enfant en son sein. C'est elle qui décide s'il doit être engendré, s'il doit vivre ou mourir, quel est son rôle et son devenir. Comme elle dicte aux femmes l'art et la manière de mettre au monde, la part de souffrance qui leur échoit. Comme elle assigne aux sexes leur comportement dans l'union et l'idée qu'il faut s'en faire.

⁴⁰ *IBID.*, *Note doctrinale...*, *op. cit.*, n°4.

⁴¹ Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 1447, 1756, 1858, et particulièrement 2380 et 2384.

⁴² Cf. *ibid.*, n°2357. On trouvera une liste non exhaustive mais plus complète de ces actes intrinsèquement mauvais dans *Veritatis Splendor*, n°80.

⁴³ Interview de Vincent Peillon (alors ministre de l'Éducation nationale) dans « le Journal du Dimanche », 1^{er} septembre 2012 (<https://www.lejdd.fr/Societe/Éducation/Vincent-Peillon-veut-enseigner-la-morale-a-l-ecole-550018-3210299>).

Comme elle choisit de cacher la mort ou bien, à l'inverse, de l'installer au cœur de l'existence.⁴⁴

Au contraire, la liberté des parents d'éduquer leurs enfants est un droit inaliénable.

D. Tout n'a pas le même poids

Nous voulons conclure notre troisième partie par cette précision importante du Cardinal Ratzinger dans une lettre aux évêques des États-Unis, leur rappelant quelques conditions pour l'accès des hommes politiques à la communion eucharistique : « Tous les problèmes moraux n'ont pas le même poids que l'avortement ou l'euthanasie. Par exemple, si un catholique venait à être en opposition avec le Saint Père sur la peine capitale ou sur une décision de mener une guerre, il ne serait pas, pour cette raison, considéré comme indigne de se présenter à la Sainte Communion. [...] Il peut y avoir une légitime diversité d'opinion parmi les catholiques sur l'opportunité de mener une guerre ou de recourir à la peine capitale mais pas sur l'avortement et l'euthanasie. »⁴⁵

CONCLUSION

Je voudrais conclure par une petite anecdote. Au cours de mes études dans une faculté de théologie, il m'a fallu faire un devoir d'une quinzaine de pages en théologie morale. J'ai choisi comme thème l'objection de conscience. En en discutant avec le professeur avant de me mettre au travail, celui-ci m'a donné quelques pistes, et a insisté pour que je montre combien il serait important que l'Église aujourd'hui se situe un peu moins sur le terrain de « l'énoncé des principes » et un peu plus sur celui de « la prise en charge de la souffrance des gens »...

J'ai essayé d'approfondir un peu cette question, et ai conclu ainsi la dernière partie de ce devoir :

On entend souvent dire que l'Église devrait être plus attentive aux souffrances de nos contemporains, et peut-être pour cela faire moins de cas de ses principes moraux. Est-ce si vrai ? L'Église est à l'écoute des souffrances de nos contemporains, et elle est présente à leurs côtés dans chacune de leurs souffrances. L'énoncé de « ses principes » n'a d'autre but que de prémunir les hommes d'aujourd'hui de nombreuses blessures, dont on ne peut que voir

⁴⁴ Pierre SIMON, *De la vie avant toute chose*, Éditions Mazarine, 1979, p.15.

⁴⁵ Joseph RATZINGER, *Lettre aux évêques américains*, juin 2004.

chaque jour combien elles sont profondes et difficiles à guérir.⁴⁶ Si ces principes sont toujours valables, et jamais négociables, s'il est impossible de transiger, c'est parce qu'il s'agit de l'homme ; c'est parce que, toujours, ces principes défendent l'homme dans sa dignité sacrée d'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, appelé à vivre en communion avec lui. Il n'est donc pas chrétien d'opposer l'écoute et la prise en charge de la souffrance à l'annonce des exigences morales de l'Évangile. L'amour et la vérité ne se séparent pas. Ainsi donc, en morale, et spécialement dans le domaine de la doctrine sociale, le maître mot de notre parole et de notre action doit être : *Caritas in veritate*.

En fait, ce qu'on appelle « l'énoncé des principes » est déjà en soi une prise en charge de la souffrance, mais en amont, selon l'adage bien connu et plein de bon sens : « mieux vaut prévenir que guérir ». Parce que si nous n'énonçons pas les principes, si nous ne mettons pas en garde contre ce qui abîme l'homme, nous laissons les personnes se mettre en situation de souffrance. Prendre en charge la souffrance a posteriori est assurément une bonne chose. Mais si l'on a auparavant refusé d'énoncer les principes, il y a là une certaine hypocrisie. Et celui qui a fui par son silence prend sur lui une bonne partie de la responsabilité du péché et de la souffrance de celui qu'il n'a pas eu le courage d'avertir. Pour prendre une image, c'est comme si, en voyant des promeneurs s'engager en montagne sur un chemin dangereux, nous nous abstenions, par « respect » pour leur liberté, de leur dire que ce chemin mène à un précipice, tout en prenant l'engagement intérieur de les aider s'ils se cassent une jambe...

A. Une vertu pour aujourd'hui : le courage !

Évidemment, cela demande aujourd'hui du courage. Beaucoup de courage. Mais nous devons redécouvrir ces valeurs non négociables dont Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI ont été les témoins courageux et infatigables. Et nous devons en témoigner à notre tour. Alexandre Soljenitsyne avait dit dans son célèbre discours à Harvard en 1978 :

⁴⁶ Que l'on relise, à titre d'illustration, l'adresse de Jean-Paul II aux femmes ayant eu recours à l'avortement : « L'Église sait combien de conditionnements ont pu peser sur votre décision, et elle ne doute pas que, dans bien des cas, cette décision a été douloureuse, et même dramatique. Il est probable que la blessure de votre âme n'est pas encore refermée. En réalité, ce qui s'est produit a été et demeure profondément injuste. Mais ne vous laissez pas aller au découragement et ne renoncez pas à l'espérance... » (*Evangelium Vitæ*, n°99).

Le déclin du courage est peut-être le trait le plus saillant de l'Ouest aujourd'hui pour un observateur extérieur. [...] Faut-il rappeler que le déclin du courage a toujours été considéré comme le signe avant coureur de la fin ?⁴⁷

Concluons par cet appel au courage de la vérité :

Il n'y a pas de vérité au rabais. Elle est exigeante et même brûlante. [La paix qu'apporte Jésus] démasque en tout cas nos mensonges. Elle nous arrache à notre tranquillité pour nous engager dans le douloureux combat pour la vérité. [...] Pour la vérité il vaut la peine de souffrir et de lutter. Je ne peux pas accepter le mensonge simplement pour être tranquille. La tranquillité n'est pas le premier devoir du citoyen et du chrétien. C'est d'honorer le grand don du Christ, ce qui peut conduire à la souffrance et au combat jusqu'au martyr, qui ainsi fonde la paix.⁴⁸

⁴⁷ Alexandre SOLJENITSYNE, *Discours à Harvard*, 8 juin 1978.

⁴⁸ Joseph RATZINGER, *Voici quel est notre Dieu ; croire et vivre aujourd'hui* ; conversations avec Peter Seewald, Plon/Mame, Paris, 2001, pp.157-158.

L'Église et la promotion de l'Homme

GRANDEURS ET DÉCADENCES DE L'HOMME : LE RÔLE CIVILISATEUR DE L'ÉGLISE

Frère Henry-Marie DOMINI

INTRODUCTION

L'utopie transhumaniste rêve d'un homme augmenté, et ce surcroît de grandeur est censé venir de la technique. Nous allons nous interroger ici sur la véritable grandeur l'homme avec, en arrière-fond, cette idée que, quand l'homme se fait de lui-même une idée juste et vraie, quand il sait qui il est, il grandit ; quand il l'oublie, il se corrompt.

Qu'est-ce qu'un grand homme ? Vaste question... Nous ne parlerons pas ici de la grandeur et de la décadence politique des hommes dans l'Histoire, sauf peut-être en passant. La grandeur que nous voulons considérer n'est pas non plus celle de ceux que le monde proclame grands et que l'on enterre dans les caveaux du Panthéon. D'ailleurs, il est significatif que, sur 78 « grands hommes » logeant au Panthéon, la plupart des Français n'en connaissent même pas dix. Enfin, la grandeur de l'homme ne coïncide pas, tant s'en faut, avec le génie de ses réalisations techniques. L'homme n'est donc pas grand parce qu'il a marché sur la Lune, inventé l'électricité ou construit la Tour Eiffel. Nous nous interrogeons sur ce qu'est l'homme.

Nous allons donc parcourir l'Histoire pour y chercher des illustrations de ce qu'est la véritable grandeur de l'homme, pour voir quand est-ce que l'homme est grand. Cette grandeur est bien sûr une grandeur intérieure, spirituelle, et, en cela, profondément humaine ; elle consiste dans l'effort de l'homme pour se conformer aux dynamismes intrinsèques à sa nature et les orienter librement vers leur plein accomplissement, et pour répondre à sa vocation divine « qui transcende les finalités de la nature physique » et « s'accomplit dans une libre et gratuite relation d'amour avec

Dieu »¹. Nous comprenons que cette grandeur véritable n'est pas incompatible avec la grandeur politique ou mondaine, mais aussi que celle-ci n'en est ni le critère ni l'expression nécessaire. Cependant, il arrive que la ruine extérieure d'un peuple ou d'une civilisation soit la conséquence plus ou moins immédiate de sa ruine spirituelle et morale, c'est-à-dire, fondamentalement, de sa perte du sens de l'homme.

Cette enquête historique devrait avoir au moins le mérite d'éclairer la situation présente de notre société. Le Pr Lejeune affirmait ainsi que « la qualité d'une civilisation se mesure au respect qu'elle porte aux plus faibles de ses membres »². Disons d'emblée que la grandeur de l'homme concerne surtout l'humanité chrétienne, pour une raison très simple : pour agir humainement, il faut d'abord savoir ce qu'est l'homme, la vérité de son être, sa dignité. Or, si cette connaissance est de soi accessible à toute raison, l'obscurcissement dû au péché fait que ce n'est (historiquement) qu'à la lumière de la Révélation, en Jésus-Christ, que l'homme est entré dans le projet de Dieu et a pu accomplir pleinement sa vocation. Comme le répétait souvent saint Jean-Paul II, citant la constitution *Gaudium et Spes* du Concile Vatican II, « en réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné »³. Et ce mystère nous est transmis par l'Église. Voilà pourquoi, hors quelques étincelles, la grandeur de l'homme se manifeste, de fait, sur fond de vision chrétienne, intégrale, de l'homme. Notre réflexion se développera donc de manière chronologique et s'articulera autour de ce mystère d'un Dieu qui se révèle aux hommes.

I – L'homme, par les lumières de sa raison, cherche à se comprendre dans son rapport avec la nature et avec Dieu (ou avec l'idée qu'il s'en fait)

II – L'homme, à la lumière de la Révélation, se comprend lui-même dans sa relation avec Dieu, dans laquelle s'enracine sa dignité

III – L'homme, quand il rejette explicitement Dieu et la vérité de son être, finit par rejeter également toute raison

¹ Cf. COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *À la recherche d'une éthique universelle*, 2009, nn. 63.66.

² Jérôme LEJEUNE, « Pensées », in www.amislejeune.org/index.php/fr/jerome-lejeune-et-son-oeuvre/son-message/textes-et-citations/pensees/

³ Cf. par exemple, JEAN-PAUL II, *Redemptor hominis*, n°8, 4 mars 1979.

I. L'HOMME À LA RECHERCHE DE DIEU.

Le concile Vatican I, à la suite de Saint Paul, affirme la capacité que l'homme a de connaître « Dieu, principe et fin de toutes choses, [...] par les lumières naturelles de sa raison humaine⁴ ». Depuis l'Antiquité, on peut dire que l'homme se pense non comme un absolu, mais comme un être en relation, avec la nature ou avec la divinité. Et cela est capital. Il a conscience d'avoir une certaine dignité et d'être soumis à une loi qui le dépasse et qui s'impose à lui. C'est ce qu'incarne, dans la culture grecque, le personnage d'Antigone, qui invoque « les lois non-écrites et immuables des dieux⁵ » pour justifier sa désobéissance au roi Créon, son oncle. Sans connaître le Dieu véritable, les hommes de ce temps se réfèrent donc à un absolu qui les transcende. Cela se traduit par exemple, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, par le fameux serment d'Hippocrate, qui manifestait déjà une certaine conscience du caractère sacré de la vie. Il affirmait :

Je ne remettrai à personne une drogue mortelle si on me la demande, ni ne prendrai l'initiative d'une telle suggestion. De même, je ne remettrai pas non plus à une femme un pessaire abortif.⁶

Sous une forme adaptée, tout médecin qui commence à exercer prononce aujourd'hui encore ce serment et s'engage à intervenir pour protéger toutes les personnes si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité, à ne pas faire usage, même sous la contrainte, de ses connaissances, contre les lois de l'humanité, à ne jamais provoquer la mort délibérément...⁷

Cependant, dans les faits, cette conscience était encore à l'état latent, puisque, par exemple, l'infanticide était communément pratiqué dans le monde gréco-romain jusqu'à la fin du IV^e siècle (c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il devienne chrétien) et admis comme naturel par l'ensemble de la société aussi bien que par ceux qui étaient censés en incarner la sagesse : ainsi, Soranos définissait la puériculture comme l'art de décider « quels sont les nouveau-nés qui méritent qu'on les élève »⁸, Aristote justifiait l'abandon des enfants mal-formés et l'avortement des embryons dans les familles

⁴ CONCILE VATICAN I, Constitution *Dei Filius*, chap. II, « De la Révélation ».

⁵ SOPHOCLE, *Antigone*, v.456.

⁶ J. JOUANNA, *Hippocrate*, Arthème Fayard, 1992, annexe I.

⁷ Cf. www.conseil-national.medecin.fr/le-serment-d-hippocrate-1311

⁸ SORANOS, *Gynaecia*, II, 9-10.

trop nombreuses⁹, Sénèque jugeait raisonnable la noyade des enfants débiles¹⁰ (*i.e* faibles), Cicéron pensait pouvoir supporter d'une humeur égale la mort d'un enfant¹¹. Dans cet univers culturel, seuls les Juifs, puis les chrétiens, font figure d'exception, eux qui ont le mauvais goût de se faire remarquer par le fait qu'ils ne tuent aucuns de leurs enfants, même nouveau-nés (ce qui l'historien Tacite qualifie d'attitude excentrique¹²).

Même s'ils ont évidemment de multiples causes, l'effondrement de la civilisation grecque et celui de l'Empire romain sont sans nul doute liés aussi à des causes morales. « La noblesse sénatoriale s'est détournée de son propre passé et a abandonné le *mos majorum* [i.e. les valeurs ancestrales de *fides*, de *pietas*, de *majestas*, de *virtus* et de *gravitas*]¹³. » Il corrobore l'idée qu'une civilisation, aussi brillante soit-elle, n'est solide et pérenne que quand elle est fondée sur l'homme, et qu'elle a l'homme pour fin. Les Barbares qui mirent fin à la suprématie de Rome, me direz-vous, ne faisaient pas non plus grand cas de la morale et de la vie humaine, peut-être n'avaient-ils cependant pas laissé s'éteindre ce ressort intérieur qui donne à l'homme l'énergie nécessaire pour ne pas sombrer ou se laisser submerger. D'une certaine manière, ils savaient, eux, en quoi ils croyaient, quelque fausse que put être leur croyance, ils trouvaient au fond d'eux-mêmes les raisons de risquer leur vie pour la cause de leur peuple, et c'est dans ce dépassement de soi que résidait ce surcroît de vitalité qui leur a permis de venir à bout d'une Rome finissante, appesantie dans le pain et les jeux et dans les plaisirs immoraux, d'une Rome ayant perdu tout idéal civilisateur et intégrateur des populations conquises. Rome est morte spirituellement avant de s'effondrer politiquement. La démographie en est un symptôme : c'est la démographie des peuples barbares qui a enfoncé un empire romain vieillissant et dépeuplé au IV^e et V^e siècles. Ainsi, le nord et l'est de la Gaule furent occupés, avec l'autorisation de l'empereur Julien, en 356, par des Francs saliens, qui s'installèrent sur des terres vides. Et des barbares prisonniers de toutes origines, s'étant

⁹ ARISTOTE, *Politique* 1 335 b19. Cf NARDI, *Procurato aborto nel mondo greco-romano* : « avant que la vie et la sensibilité n'apparaissent ».

¹⁰ SÉNÈQUE, *De ira*, I, 15.

¹¹ CICÉRON, *Tusculanes*, I, 39.

¹² TACITE, *Historiae*, V, 5.

¹³ P. DE VILLIERS, in « Valeurs actuelles » n°4 272 du 11-17 octobre 2018.

rendus, furent installés dans des zones abandonnées de l'Empire¹⁴. Ne pourrait-on relever ce qui semble émerger tout au long des siècles comme une constante, à savoir que, loin d'être un simple indicateur économique ou sociologique, la démographie d'un peuple est un signe de sa vitalité spirituelle : un peuple qui sait pourquoi (et pour quoi) il vit a des enfants ; un peuple qui oublie qui il est n'existe plus, il n'a pas d'enfants. La nature ayant horreur du vide, il est remplacé. D'ailleurs, il est significatif que ce qui nous est resté de la Rome antique date principalement d'avant le II^e siècle. Pour nous Gaulois, Rome, c'est Jules César, pas Gordien ou Caracalla.

Loin de moi l'idée de vouloir faire l'apologie de la barbarie, il s'agit surtout ici de souligner le lien entre vitalité intérieure et survie extérieure d'un peuple. Il est évident que les invasions barbares n'ont pas apporté un enrichissement culturel, mais ont au contraire provoqué une régression culturelle certaine dont l'Europe a mis du temps à se remettre. Ainsi, les œuvres d'Aristote ont presque toutes disparu en Europe jusqu'au XI^e siècle. Et si les peuples barbares d'Europe ont construit notre civilisation sur l'héritage gréco-romain, c'est grâce à l'influence civilisatrice de l'Église, qui a suscité l'émergence d'une nouvelle culture. En effet, la grandeur des Barbares résidait dans leur force militaire ; l'Église, en leur annonçant l'Évangile, leur fit découvrir peu à peu où était la vraie grandeur de l'homme. La raison de l'homme, obscurcie par le péché, avait en effet besoin d'une révélation, qui vienne lui rappeler la loi naturelle, qu'il ne lisait plus dans son cœur ou qu'il avait étouffée.

II. L'HOMME ÉCLAIRÉ PAR LA LUMIÈRE DE LA RÉVÉLATION.

La Révélation apporte à l'homme la vérité de son être, qu'il connaissait jusqu'alors au mieux obscurément. Quelle est cette vérité ? L'homme est une créature, il est fait à l'image de Dieu et destiné à vivre avec Dieu pour toujours, et il est une personne, dans l'unité de son corps et de son âme. Il est, selon les mots du concile Vatican II, la « seule créature que Dieu a voulue pour elle-même »¹⁵. À ce titre, il vaut absolument. Tant que les hommes ont acquiescé, même implicitement, à cette vérité de leur être, ils ont pu tendre vers la grandeur véritable, dont ils trouvaient le modèle

¹⁴ BARDET et DUPÂQUIER (dir.), *Histoire des populations de l'Europe*, chap. III.

¹⁵ CONCILE VATICAN II, Constitution *Gaudium et spes*, n°24.

en Jésus. Toute la vie de Jésus nous indique où est la vraie grandeur de l'homme, lui qui refusa la gloire humaine ou la royauté que lui faisait miroiter Satan au désert. Jésus lui-même a répondu à la question : « Celui qui se fera petit comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux » (*Mt* 18,4). Et encore : « Celui qui, parmi vous, voudra devenir grand, se fera votre serviteur ; et celui qui, parmi vous, voudra être premier, se fera l'esclave de tous » (*Mt* 10,43-44). Et il nous en a donné l'exemple, en s'abaissant jusqu'à laver les pieds de ses disciples et jusqu'à mourir pour nous sur la Croix. Il manifeste ainsi avec éloquence la grandeur de l'homme : combien elle est grande, en effet, si Dieu a offert son Fils unique en sacrifice pour restaurer la nature humaine dans sa dignité originelle ! La vraie grandeur de l'homme réside donc dans le service et le don de soi : « Vous serez vraiment grands dans la mesure où vous êtes petits ; vous serez alors grands dans l'amour¹⁶. »

C'est ainsi que, par la grâce, les martyrs ont été rendus capables de donner leur vie pour rester fidèles à la foi ou par amour de leurs frères : pensons aux frères Macchabées, dans la Bible, dont l'un d'eux proclamait : « Je tiens ces membres du Ciel, mais à cause de ses lois je les méprise, et c'est de Lui que j'espère les recouvrer un jour. » (*2 Mac* 7,11.) Pensons à une sainte Agnès, âgée de douze ans quand elle alla au-devant de la mort, à sainte Blandine, à saintes Félicité et Perpétue ou, plus près de nous, aux martyrs du Japon (XVII^e siècle), à saint Maximilien-Marie Kolbe, qui illumina le camp d'Auschwitz de la grandeur de sa charité, ou aux vingt et un martyrs coptes, égorgés par Daech le 15 février 2015. La multitude des saints, ce sont autant d'exemples qui montrent que l'homme atteint sa perfection et sa véritable grandeur quand il ne la cherche pas ici-bas ou en lui-même mais en Dieu. Il est évident que quand l'existence humaine est jugée à l'aune de l'éternité, elle acquiert immédiatement une dimension infinie face à laquelle tout le reste, finalement, est relatif. Ainsi, nous admirons, pour ne citer que quelques exemples, l'humilité de saint Joseph, le courage de sainte Véronique, la générosité de sainte Thérèse pour sauver Pranzini, celle de Pierre Molla soutenant sa femme dans son choix de garder son enfant au péril de sa vie... C'est ainsi que la foi en Dieu et l'obéissance à sa loi sont la condition de la vraie liberté face aux tentatives de meurtre spirituel de la part des tyrans de ce monde.

¹⁶ Père Marie-Joseph, ofm cap.

Pour en revenir à l'œuvre proprement civilisatrice de l'Église en Occident après la chute de Rome, il n'est que de constater où la culture a trouvé sa nouvelle naissance. Comme le pape Benoît XVI l'exprimait si magnifiquement dans son discours au Collège des Bernardins à Paris, le 12 septembre 2008, ce sont les moines, dont la vie n'avait qu'un seul but : *Quaerere Deum* (chercher Dieu), qui ont été les bâtisseurs de l'Europe chrétienne, qui l'ont défrichée, l'ont bâtie, en un mot qui l'ont cultivée, dans tous les sens du terme...

En considérant les fruits historiques du monachisme, nous pouvons dire qu'au cours de la grande fracture culturelle, provoquée par la migration des peuples et par la formation des nouveaux ordres étatiques, les monastères furent des espaces où survécurent les trésors de l'antique culture et où, en puisant à ces derniers, se forma petit à petit une culture nouvelle.¹⁷

De quelle manière ? La réponse est résumée dans la devise des bénédictins : *Ora et labora*. En effet, la prière des moines, dont la fin était de s'unir, par les psaumes et la beauté du chant, à la louange céleste des anges, développa une culture de la musique. Le pape Benoît XVI disait encore :

De cette exigence capitale de parler avec Dieu et de Le chanter avec les mots qu'Il a Lui-même donnés, est née la grande musique occidentale. Il s'agissait d'inventer une musique digne de Dieu qui soit, en même temps, authentiquement digne de l'homme et qui proclame hautement cette dignité.¹⁸

D'autre part, le travail de l'homme, œuvre des esclaves dans le monde grec (par opposition à la sagesse, œuvre spirituelle) acquiert dans le christianisme la dignité de participation à l'œuvre de la Création ainsi que d'expression de la ressemblance avec Dieu. En fin de compte,

ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable.¹⁹

C'est donc l'Église qui a peu à peu humanisé les peuples barbares foyers et héritiers de l'Empire romain ; néanmoins, il importe d'éviter toute vision caricaturale de cette époque. C'est en effet entre le V^e et le VII^e siècle que le chant grégorien, par exemple, se déploie dans toute la liturgie, sous l'action des papes saint Léon le Grand et saint Grégoire le Grand

¹⁷ BENOÎT XVI, *Discours au Collège des Bernardins*, 12 septembre 2008.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

notamment. Si le royaume des Francs adopte dès le VIII^e siècle et diffuse dans toute la chrétienté cette musique qu'on peut difficilement qualifier de barbare (la comparaison avec certaines œuvres contemporaines serait instructive...), c'est bien que ces barbares ne l'étaient peut-être pas (ou plus) tant qu'on le pense. L'œuvre civilisatrice de l'Église est admirable, si l'on pense à la manière dont Clovis converti vengea le vase de Soissons pour rendre justice à l'Église et, par contraste, à l'âge d'or du Moyen-âge (autour du XIII^e siècle) qui enfanta tant de monastères, de cathédrales, de penseurs géniaux, de saints, à commencer par saint François, saint Dominique ou saint Louis. Quarante mille monastères furent construits entre le IX^e et le XII^e siècle²⁰. Quant aux cathédrales, dont on relève parfois que la construction aurait coûté la mort à beaucoup d'ouvriers, elles furent l'œuvre non d'esclaves mais d'hommes qui étaient prêts à donner leur vie pour avoir l'honneur de participer à l'édification de ces monuments de louange divine. Ils ne le faisaient pas pour leur gloire personnelle, mais pour Dieu. Demandez à un tailleur de pierre du XIII^e siècle s'il taillait des pierres, il vous répondra « non, je bâtissais une cathédrale ». L'homme est prêt à donner sa vie précisément pour ce qui donne un sens à sa vie et lui confère sa vraie grandeur. Leur vie ne s'achevait pas en eux-mêmes, mais était ouverte sur la transcendance de Dieu. La grandeur de l'homme ne trouve-t-elle pas justement sa source dans sa relation avec Dieu ? C'est là aussi que se trouvait la raison profonde des Croisades, qu'on présente parfois comme une agression de la chrétienté contre l'islam. Qui est l'agresseur, quand douze mille pauvres gens, ou des enfants, sont massacrés sans ménagement par les Turcs ? Qui est l'agresseur, quand le Saint-Sépulcre est détruit, au début du XI^e siècle ? Qui est l'agresseur quand les pèlerins sont persécutés ou tués, après que les Turcs seldjoukides ont pris Jérusalem en 1078 ? Les Croisés ne partaient d'ailleurs pas en croisade (le mot date du XIII^e siècle), ils faisaient le « pèlerinage » vers les Lieux saints. La preuve en est que c'est en 1095 que le Pape Urbain II appela à la Croisade à Clermont, non pas parce que les musulmans avaient pris Jérusalem, puisque les Arabes l'occupaient depuis 638, mais bien pour s'opposer à l'expansion militaire intolérante de l'islam, qui menaçait déjà l'Europe. On ne peut évidemment nier des épisodes peu glorieux de cette période, notamment le sac de Constantinople, mais cela ne saurait discréditer l'intégralité de ce mouvement, avant tout spirituel, qui toucha la chrétienté,

²⁰ J. SÉVILLIA, *Historiquement correct*.

des rois jusqu'aux paysans, qui portaient avec pour unique espérance : Jérusalem, la terrestre ou la céleste²¹.

Comment l'Église a-t-elle concrètement humanisé l'humanité et, en l'occurrence, l'Europe ? Il semble bien que la réponse soit toujours actuelle : tout simplement en annonçant l'Évangile, qui place le combat décisif de l'homme en lui-même, contre le mal²², et en transmettant la grâce de Dieu qui permet d'obéir au commandant d'aimer même ses ennemis. Bref, en déplaçant l'idée de la grandeur de l'homme de la domination des autres vers l'amour des autres, la maîtrise de soi, l'obéissance à Dieu et la ressemblance avec Lui. Le Roi saint Louis en est un exemple magnifique, lui qui servait les pauvres à table, les lavait et les soignait (parfois sans même se faire reconnaître), et qui voulut mourir humblement sur un lit de cendres. « L'homme n'est grand qu'à genoux », disait Bossuet, c'est-à-dire quand il reconnaît son néant devant Dieu et se soumet à Celui qui est la source de sa liberté véritable.

L'œuvre civilisatrice de l'Église en Occident s'étendit plus tard aux empires coloniaux, dont la conquête permit indéniablement, même si ce n'était pas son objectif premier, l'évangélisation des peuples. Voici comment en parle le cardinal Sarah, dont le village au fin fond de la Guinée fut évangélisé par les pères du Saint-Esprit :

Mon entrée dans la famille du Christ doit tout au dévouement exceptionnel des pères spiritains. Je garderai ma vie durant une immense admiration pour ces hommes qui avaient quitté la France, leur famille et leurs attaches afin de porter l'amour de Dieu aux confins du monde.²³

Aujourd'hui, c'est lui qui sillonne la France pour lui annoncer la vraie dignité de l'homme dans le Christ... Si la France a pu être appelée « éducatrice des peuples »²⁴ par saint Jean-Paul II, c'est à cause de tous ces hommes et ces femmes qui, malgré leurs faiblesses, ont accompli des siècles durant leur devoir, qui, en suivant, individuellement, Jésus, ont constitué ensemble une nation chrétienne. Ce n'est pas du chauvinisme que de le rappeler : l'immense cortège des saints de France est la plus belle réponse qu'un peuple barbare et païen a apportée à la vocation re-

²¹ Pour ce qui concerne les croisades, cf. J. SÉVILLIA, *ibid.*, pp.37-41.

²² Cf. Mt, 11,12.

²³ Card. R. SARAH, *Dieu ou rien, Entretien sur la foi*, Arthème-Fayard, 2015.

²⁴ Homélie prononcée au Bourget, le 30 juin 1980.

que de Dieu le jour de son Baptême, et ce n'est pas la moindre preuve de la vérité de l'Évangile. Éducatrice des peuples, la France chrétienne l'a été en envoyant ses enfants témoigner de l'amour de Dieu dans le monde entier et amener tant d'âmes et de nations à l'obéissance de la foi²⁵. En 1900, pour n'en donner qu'un exemple, sur 6106 prêtres missionnaires dans le monde, 4500 sont français, soit 75 % ; et c'est sans compter 3 300 religieux et 10 500 religieuses²⁶.

Le film *Mission*²⁷ montre bien le progrès moral et humain des populations évangélisées, dans le respect des cultures locales (ce qu'on appelle l'inculturation). L'Église amenait au cœur de ces cultures le vrai sens de l'homme : des pratiques sauvages ou avilissantes, comme le cannibalisme, la torture ou l'esclavage, reculèrent. Les empires sud-américains pratiquaient les sacrifices humains à grande échelle (entre 20 et 80 000 par an, selon les estimations. Les victimes, surtout des prisonniers de guerre, étaient sacrifiés au Soleil, pour maintenir l'équilibre universel, puis mangés. Cortès découvrit ainsi des milliers de crânes dans les Temples aztèques) ; ils s'effondrèrent moins devant un nombre finalement réduit de Conquistadores (508 contre 10 000 Aztèques, 167 pour vaincre les Incas²⁸) que devant la révélation de la dignité de l'homme qui allait contre les fondements de ces empires. En effet, les Espagnols apportèrent la foi à ces peuples, même si les premiers colons n'agirent pas toujours selon l'Évangile²⁹... Ils détruisirent les idoles et mirent fin aux sacrifices humains. Une puissance humaine qui nie la dignité de la personne humaine n'a pas d'avenir, même si elle peut avoir des une splendeur apparente et des capacités de résistance stupéfiantes. D'ailleurs, les Aztèques attendaient (avec crainte) le retour d'un dieu qui ne se nourrirait pas de chair humaine³⁰.

²⁵ *Rm*, 16,26.

²⁶ J-B PIOLET, *Nos missions et nos missionnaires*, Bloud, 1904. Cf aussi J. MICHEL, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIX^e et XX^e siècles*.

²⁷ Film de R. Joffé, 1986.

²⁸ D. OLIVARES CARON et J-P. ROUSSELLE, *Notre-Dame de Guadalupe*, 2014, pp.21-54.

²⁹ Cf. J. SÉVILLIA, *Historiquement correct*, pp.96-97 : la plupart des victimes indigènes sont mortes de maladie. Il est intéressant de comparer le traitement des Indiens d'Amérique centrale et du Sud avec celui réservé à ceux du Nord par les colons américains : aujourd'hui, aux États-Unis, 1 % de la population descend des Indiens, tandis qu'au Mexique ou au Pérou, Indiens et métis représentent 84 % de la population.

Ce sens de l'homme, fondé sur les valeurs chrétiennes, a, d'une certaine manière, continué de progresser au XX^e siècle, avec le rejet de la peine de mort ou de la torture, ou avec les différentes conventions entre les pays, en vue de sauvegarder (même en temps de guerre) un semblant d'humanité dans l'homme.

Cependant, la modernité se caractérise surtout par la proclamation de ce que Chesterton qualifiait de « vertus chrétiennes devenues folles »³¹. Laïcité, égalité, liberté, fraternité, autant d'idéaux qui, privés de leur matrice chrétienne, ne veulent plus rien dire et se retournent même finalement contre l'homme. Voyons à présent ce que devient l'homme quand il rejette Dieu.

III. L'HOMME QUI REJETTE DIEU S'AUTODÉTRUIT.

L'histoire de la décadence de l'homme commence quand il prétend être Dieu sans Dieu, voire contre Dieu, c'est-à-dire quand il refuse sa condition de créature et qu'il veut se créer lui-même. On voit le résultat : cela commence avec le péché originel³², où l'homme, en se coupant de Dieu, voit sa nature déchue. Puis c'est Babel³³, où le projet de s'élever au niveau de Dieu s'achève lamentablement dans l'incompréhension mutuelle des hommes. Puis c'est tout au long de l'histoire d'Israël que Dieu éduque son peuple : le petit peuple d'Israël est grand devant les hommes quand il est fidèle à la Loi de Dieu ; Dieu le livre à ses ennemis quand il est infidèle. Car c'est en obéissant à la Loi divine que l'homme s'accomplit pleinement. Même les ennemis du Peuple élu en témoignent³⁴. David et Goliath l'illustrent bien. À l'inverse, « la raison qui veut se passer des lu-

³⁰ La venue de Quetzalcoatl et l'abolition des sacrifices devaient signifier la rupture de l'équilibre universel, c'est-à-dire la fin du monde (cf. D. OLIVARES CARON et J-P. ROUSSELLE, *op. cit.*).

³¹ CHESTERTON, *Orthodoxie*, 1908 : « Le monde moderne n'est pas méchant ; sous certains aspects, le monde moderne est beaucoup trop bon. Il est plein de vertus désordonnées et décrépite. Quand un certain ordre religieux est ébranlé (comme le fut le christianisme à la Réforme), ce ne sont pas seulement les vices que l'on met en liberté. Les vices, une fois lâchés, errent à l'aventure et ravagent le monde. Mais les vertus, elles aussi, brisent leurs chaînes, et le vagabondage des vertus n'est pas moins forcené et les ruines qu'elles causent sont plus terribles. Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Elles sont devenues folles, parce qu'isolées l'une de l'autre et parce qu'elles vagabondent toutes seules. [...] »

³² Gn 3.

³³ Gn 9.

mières surnaturelles ne sait ni d'où elle vient ni où elle va... »³⁵ Grandeur spirituelle et grandeur politique sont encore liées dans cet exemple donné par le Pr Lejeune :

[...] les Spartiates, [...] furent les seuls à éliminer à la naissance les enfants qu'ils estimaient incapables de porter les armes ou d'engendrer de futurs soldats. Sparte fut la seule cité grecque à pratiquer un tel eugénisme, une exclusion aussi systématique. Or, de Sparte il ne reste rien. Elle ne nous a laissé ni un poète, ni un musicien, pas même une ruine ! Sparte est la seule cité grecque qui n'a rien apporté à l'humanité ! Est-ce fortuit ou directement lié ? Les généticiens se posent la question : sont-ils devenus stupides parce qu'en tuant leurs petits qui n'étaient pas beaux ils ont tué leurs futurs penseurs, leurs futurs artistes ?³⁶

Le philosophe P. Manent souligne que « les révolutionnaires français rêvèrent de Sparte »³⁷...

Quand l'homme perd le sens de Dieu, il perd le sens de l'être et le sens de l'homme. L'époque moderne illustre, parfois jusqu'à écœurement, cette vérité. Les penseurs des Lumières ont voulu inventer un humanisme sans Dieu, du moins sans le Dieu de Jésus-Christ, qu'ils remplacèrent par un dieu étranger au monde (au XVII^e siècle, seuls les libertins se disent athées). Selon eux,

l'homme devait vivre en se laissant guider uniquement par sa raison, comme si Dieu n'existait pas. Le rationalisme a situé Dieu en dehors du monde, sous le

³⁴ 2 Mac 8,36 : « Et lui qui avait promis de parfaire le tribut aux Romains avec le prix des captifs de Jérusalem, il [Nicanor] publiait maintenant que les Juifs avaient Dieu pour défenseur et qu'ainsi ils étaient invulnérables, parce qu'ils obéissaient aux lois qu'il leur avait prescrites. »

³⁵ P. Augustin-Marie du Saint-Sacrement (Hermann Cohen), in Abbé C. SYLVAIN, *Flamme ardente au Carmel*, p.307 : « Aussitôt que les enfants d'Adam se séparent de la Révélation, par un étrange aveuglement d'esprit, ils deviennent idolâtres, et pendant quatre mille ans, à l'exception d'un seul peuple n'occupant qu'un petit point de la terre, toutes les nations sont dans l'ignorance la plus crasse sur les questions les plus importantes de leur existence. Oui, la raison qui veut se passer des lumières surnaturelles ne sait ni d'où elle vient ni où elle va... Demandez à ces peuples sans nombre qui ont couvert la terre jusqu'à la prédication de l'Évangile ce qu'ils savaient sur leur destinée future ! – L'histoire vous répond en leur nom par les plus énormes absurdités !... »

³⁶ Jérôme Lejeune, cf note 2. Cf aussi DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* : « L'infanticide était pratiqué à Sparte sur les jeunes garçons qui semblaient incapables de défendre la cité. »

³⁷ P. MANENT, *Cours familier de philosophie politique*, 2001, p. 76.

prétexte que c'était une hypothèse invérifiable ; ce qui paraissait en revanche indispensable, c'était que Dieu fût éliminé du monde.³⁸

Ce faisant, la raison privée de référence transcendante est elle-même devenue folle :

Et en détruisant l'idée de l'autorité divine, nous avons presque entièrement détruit l'idée de cette autorité humaine par laquelle nous pouvons résoudre un problème de mathématiques. Avec une corde longue et résistante, nous avons essayé d'enlever sa mitre (la religion) à l'homme pontife et la tête (la raison) a suivi la mitre.³⁹

C'est pourquoi le plus grand défenseur des droits de la raison aujourd'hui, c'est l'Église⁴⁰.

Si l'homme ne reçoit plus sa nature de Dieu Créateur, il est condamné à s'inventer. C'est que qu'affirmait feu monsieur Sartre : « Il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. [...] L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. »⁴¹

De plus, n'étant plus relié à Dieu, l'homme perd sa valeur absolue. Une société qui rejette positivement Dieu devient monstrueuse et s'autodétruit, de l'intérieur. On sait, selon le mot de Dostoïevski que, « si Dieu n'existe pas, tout est permis »⁴². La décadence vient du refus de recevoir sa grandeur – sa dignité – de Dieu. Sans fondement, cette dignité s'effondre sur elle-même. Benoît XVI disait encore, à Paris, que « là où l'homme s'élève lui-même au rang de créateur déiforme, la transformation du monde peut facilement aboutir à sa destruction ».⁴³

³⁸ Saint JEAN-PAUL II, *Entrez dans l'espérance*, Plon, 1993, p.94.

³⁹ CHESTERTON, *op. cit.*

⁴⁰ Cf. aussi BENOÎT XVI, *loc. cit.* : « Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. »

⁴¹ Cf. J.P. SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Folio essais, pp.29-30 : « L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. »

⁴² F. DOSTOÏEVSKI, *Les frères Karamazov*.

⁴³ BENOÎT XVI, *loc. cit.*

Un fait, significatif, le montre : nous voyons, d'un côté, la Révolution française, héritière des Lumières, qui inventa en Vendée les premiers camps de concentration, la tannerie de peaux humaines, la crémation de victimes vivantes dans les fours à pain, les essais, encore infructueux, de gazage, etc⁴⁴. Et, de l'autre, les Vendéens, qui, au travers de la figure du Roi, se battaient pour un monde où Dieu avait droit de cité, et dont les généraux épargnaient les ennemis prisonniers. Napoléon lui-même, qui a exporté la Révolution en Europe et ruiné la France, a salué en eux, au-delà du cortège d'horreurs qui accompagnent toutes les guerres, « un peuple de géants »⁴⁵. Le martyr de ce peuple a permis, sans aucun doute, à la France de rester chrétienne. Les idées de la Révolution inspirèrent plus tard les totalitarismes du XX^e siècle, tant dans leurs fondements idéologiques athées que dans leurs œuvres exterminatrices⁴⁶. Et c'est bien au nom de l'homme que des nations se sont alliées pour renverser le régime nazi, même si d'autres considérations moins avouables (géopolitiques ou économiques) ont pu entrer en ligne de compte (considérations absentes, à l'inverse, dans le cas de la Corée du Nord, abandonnée au totalitarisme marxiste depuis 1953). Si les régimes totalitaires se sont effondrés, leurs idées, elles perdurent, bien au-delà des cercles de pensée qui se réclament de ces idéologies, en particulier l'idée qu'ils se faisaient de l'homme : un être sans Dieu, réductible à sa dimension matérielle⁴⁷ et soumis à des critères utilitariste, qui décide du bien et du mal et légifère sur qui mérite de vivre et qui ne le mérite pas, en vue d'améliorer l'espèce. Francis Crick, découvreur de l'ADN, l'affirmait carrément

Aucun enfant nouveau-né ne devrait être reconnu humain avant d'avoir passé un certain nombre de tests portant sur sa dotation génétique. S'il ne réussit pas ces tests, il perd son droit à la vie.

C'est donc tout naturellement que le pape François, le 16 juin dernier, pouvait parler d'« eugénisme en gants blancs » au sujet de l'avortement des enfants handicapés, et comparer ce massacre aux pratiques des na-

⁴⁴ Reynald SECHER, *Le génocide franco-français*, PUF, 1986.

⁴⁵ « Il fallait, pour l'honneur de la France, qu'il y eût une Vendée. »

⁴⁶ C'est la thèse, par exemple, d'un S. Courtois. Cf. *Lénine, inventeur du totalitarisme*, 2017.

⁴⁷ « Vous, vos joies et vos peines, vos souvenirs et vos ambitions, le sens que vous avez de votre identité et de votre libre-arbitre, ne sont rien de plus que le comportement d'un vaste assemblage de cellules nerveuses et de molécules qui se sont associées. » F. Crick, découvreur de la structure hélicoïdale de l'ADN.

zis, qui refusaient aux "sous-hommes" le droit de vivre. Même si l'avortement est condamnable indépendamment de ce fait, on peut faire remarquer qu'Einstein, par exemple, n'aurait pas survécu à un diagnostic prénatal : il souffrait en effet d'une malformation, visible à l'échographie, du lobe cérébral gauche... Ces idées ne sont pas nouvelles : elles s'enracinent notamment dans la pensée de Nietzsche, ce philosophe qui finit fou, comme si sa vie était l'image prémonitoire des conséquences futures de sa pensée... Ces mêmes idées étaient déjà revendiquées au début du XX^e siècle, par exemple par Margaret Sanger, fondatrice de ce qui est aujourd'hui le « Planning familial » :

Toutes les misères de ce monde sont imputables au fait que l'on permet aux irresponsables ignorants, illettrés et pauvres de se reproduire sans que nous ayons la moindre maîtrise sur leur fécondité.⁴⁸

Elle était en relation avec Eugen Fischer, conseiller en matière raciale d'Hitler⁴⁹, et proposait de

donner à certains groupes dysgéniques [c'est-à-dire nuisibles à l'amélioration de la race] de notre population le choix de la ségrégation [camps de concentration] ou de la stérilisation.⁵⁰

Des politiques de stérilisation forcée des handicapés mentaux ont d'ailleurs été mises en œuvre par au moins dix-sept États américains entre 1907 et 1934, c'est-à-dire avant les nazis.

L'homme fait de grandes découvertes, ses connaissances scientifiques progressent, tout devient possible, à plus ou moins long terme. C'est du moins ce que beaucoup croient et, à ce titre, ils ne manquent pas de foi. Mais ces progrès mêmes peuvent déshumaniser l'homme, lui faire perdre sa dignité, selon l'usage qu'il en fait. L'homme n'est pas plus homme parce que ses capacités techniques croissent, mais parce qu'il fait usage de sa conscience morale pour le bien de « tout homme et [de] tout l'homme »⁵¹. Certains jours, il semble qu'il l'oublie, comme ce 6 août 1945, où l'homme a transformé une découverte grandiose en sa propre déchéance. Voici le

⁴⁸ Cité dans « Margaret Sanger, father of modern society », par Elasa DROGIN, « New Hope », 1985.

⁴⁹ D. DUTONNERRE, *La Marée noire de la pornographie*, Éditions de Chiré, 1992, pp.213-214.

⁵⁰ M. SANGER, « Un plan pour la paix », avril 1932.

⁵¹ SAINT PAUL VI, *Populorum progressio*, 26 mars 1967, n°14 : « Pour être authentique, il [le développement] doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme.

commentaire que faisait Albert Camus, athée de son état, suite au largage d'une bombe atomique sur Hiroshima par les Américains :

On nous apprend, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. [...] La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. [...] Il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. [...] Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.⁵²

Entre Hiroshima, Arkhangelsk en Sibérie, Auschwitz et la loi Veil, pour n'en citer que quelques manifestations, ne peut-on pas voir dans la culture de mort le stade suprême de la décadence, pour ne pas dire de la déchéance, morale et spirituelle de l'homme ? Le Pr Lejeune disait, non sans ironie, lors du procès de Maryville, face à des gens qui voulaient supprimer des embryons congelés : « C'est la seule raison pour laquelle je ne tue pas les gens, parce qu'ils sont des humains⁵³. »

Il reste, qu'on le veuille ou non, déclare J-M Le Méné, président de la Fondation Jérôme Lejeune, qu'« un pays qui tue ses enfants tue son âme », comme le disait le Pr Lejeune. La loi Veil aura sublimé le signe le plus sûr du déclin d'une civilisation, le refus de ce « miracle qui sauve le monde »⁵⁴ par lequel Hannah Arendt désignait la naissance.

Un pays qui tue ses enfants tue son âme. Nous touchons ici au cœur de la question : la grandeur d'un pays, comme celle d'un homme – et les deux sont intimement liées –, c'est avant tout sa grandeur d'âme. Cette grandeur-là, ni la science ni la technique ne peuvent la donner : elle est transcendante. Elle réside dans la capacité qu'a l'homme de se dépasser⁵⁵, dans l'acceptation du sacrifice de sa propre vie pour le prochain, pour la patrie ou pour Dieu, dans le choix humble et courageux que l'homme fait, face à des situations extrêmes, de l'héroïsme. Et il n'a parfois le choix qu'entre l'héroïsme et la bestialité, pour reprendre le titre d'un livre écrit

⁵² A. CAMUS, revue « Combat », éditorial du 8 août 1945.

⁵³ J. LEJEUNE, *L'enceinte concentrationnaire* : d'après les minutes du procès de Maryville, 1989.

⁵⁴ H. ARENDT, *La condition de l'homme moderne*.

⁵⁵ Cf. SAINT JEAN-PAUL II, *Entrez dans l'espérance*, p.167 : « Ce n'est qu'en se dépassant que l'homme est pleinement humain. »

au retour d'un camp de concentration⁵⁶. Où est la grandeur d'âme quand on tue des innocents sans sourciller à distance en appuyant sur un bouton ? Où est la grandeur d'âme quand on est prêt à tuer des enfants avec des armes chimiques pour pouvoir en accuser un ennemi ? Où est la grandeur d'âme quand l'homme est sacrifié sur les autels modernes des idéologies, comme ces vieillards, que l'on pique par une compassion hypocrite, parce qu'on les considère comme inutiles, qu'ils coûtent cher à la Sécurité sociale, et qu'on a besoin de lits... ? Où est la grandeur d'âme quand les Français ne sont fiers de leur pays que pendant la Coupe du monde de football ? Où est la grandeur de l'homme quand celui-ci est ravalé au niveau de l'animal ou considéré comme un atome dans le cosmos ou comme un objet de fabrication humaine, que l'homme peut modeler à sa petite mesure⁵⁷, quand il n'est évalué qu'à l'aune de l'utilité, de la rentabilité, comme un vulgaire robot, quand on s'interroge, le plus sérieusement du monde, sur la valeur économique d'une vie humaine⁵⁸, quand l'embryon humain est même moins défendu que celui de vache ? Où est la noblesse du cœur quand toute notion d'honneur a disparu, c'est-à-dire, négativement, la notion de ce que l'homme ne peut faire sans perdre sa dignité ? Les chevaliers au Moyen-âge auraient à ce sujet beaucoup à nous apprendre. Un seul exemple : en pleine Guerre de Cent ans (1363), le Roi Jean II le Bon, apprenant que son fils Louis d'Anjou s'était évadé de Londres où il était prisonnier en attendant rançon, se rendit aux Anglais à sa place ; il y termina sa vie, en 1364, dans l'échec politique, mais fidèle à la parole donnée. Comment l'homme peut-il être grand, c'est-à-dire pleinement humain, quand il ne sait plus qui il est, quand on en vient à organiser des référendums pour savoir si le mariage peut unir autre chose qu'un homme et une femme (à quand la question de savoir si, oui ou non, deux et deux font quatre⁵⁹), quand l'homme ne vise plus que le profit éco-

⁵⁶ Cf. K. MICHALSKI, *Entre héroïsme et bestialité*, cité par saint JEAN-PAUL II, *ibid.*, p.188.

⁵⁷ Pierre SIMON, *De la vie avant toute chose*, Éditions Mazarine, 1979.

⁵⁸ Cf. « Libération », 2 septembre 2016 : D'après un « [rapport intitulé 'Éléments de révision sur la valeur de la vie humaine](#) » et estampillé du sceau 'République française', une vie humaine est estimée en France à trois millions d'euros. Ce chiffre « intervient [...] pour déterminer à partir de combien de morts évités [un] projet devient rentable ». Le premier chiffre officiel date de 1994. Il se fonde sur les richesses produites ou consommées par un individu (ce qui représente une perte pour la société quand il vient à mourir)...

⁵⁹ A. CAMUS, *La peste* : « Il vient toujours une heure dans l'histoire où celui qui ose dire que deux et deux font quatre est puni de mort. »

nomique et ne voit dans les autres que la négation de sa propre liberté – comme le disait Sartre : « L'enfer, c'est les autres⁶⁰ » ? Ou encore quand l'homme ne veut rien recevoir des autres, ni dans l'espace ni dans le temps, enfermé sur son propre Moi égocentrique, rejetant à la fois l'histoire et ses traditions⁶¹, les liens familiaux, l'appartenance à ce que Péguy appelait la « patrie charnelle⁶² », bref, tout ce qui ferait son identité ? Comment l'homme serait-il grand quand il refuse l'idée même qu'il puisse y avoir de grands hommes, comme l'écrivait Malraux en 1967⁶³ ? Quand il nie sa condition de pécheur et sombre dans la corruption et la dépravation morale, comme l'Histoire, à partir de la Renaissance notamment nous en donne des exemples tristement fameux ? Quand il refuse sa condition limitée, corporelle, mortelle, (c'est tout l'enjeu anthropologique de l'idéologie transhumaniste, dont les présupposés philosophiques remontent à l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal) ? Finalement, quand l'homme prétend se sauver lui-même : « Même si Dieu existait, ça ne changerait rien »⁶⁴ clamait feu monsieur Sartre. Les évêques de France rappelaient au contraire, en 2006, que l'homme ne peut être vraiment homme

que s'il accepte à la fois cette grandeur et les limites de son humanité. C'est le secret de son bonheur. L'homme n'a pas tout pouvoir sur lui-même, il ne s'invente pas. Il ne se comprend lui-même que s'il accepte ses racines, s'il relit son histoire, s'il essaie de comprendre le monde dans lequel il vit, s'il cherche la vérité, s'il connaît ses limites et fait face à sa mort.⁶⁵

Peut-être faut-il un danger pour qu'un peuple amnésique retrouve la mémoire ? Ainsi, en pleine débâcle, le 19 mai 1940, c'est à Notre-Dame de Paris que les hommes politiques viennent se recommander à Dieu : « S'il faut un miracle, alors je crois au miracle ! » s'écrie Paul Reynaud, le Pré-

⁶⁰ J.P. SARTRE, *Huis-clos*.

⁶¹ Eugène POTTIER : « Du passé, faisons table rase ! », Hymne du mouvement ouvrier français depuis 1899, adopté par l'ensemble des partis socialistes au lendemain du congrès de la II^e Internationale à Stuttgart en 1910.

⁶² Ch. PÉGUY, *Ève*, 1913 : « les cités charnelles [...] sont le corps de la cité de Dieu ».

⁶³ Cf. A. MALRAUX, *Antimémoires*, « Le fond de tout, c'est qu'« il n'y a pas de grandes personnes. »

⁶⁴ J.P. SARTRE, *ibid.*, p.77.

⁶⁵ « Message du Conseil permanent de la Conférence des évêques de France », 18/10/2006.

sident du Conseil. Quant au peuple, il porte en procession, non les restes de Voltaire ou de Victor Hugo, mais les reliques de Sainte Geneviève⁶⁶.

Nous avons dit que la grandeur de l'homme et celle de son pays était liée. Les deux ont besoin de savoir qui ils sont. Comparons l'Allemagne nazie au XX^e siècle et la Pologne : l'une a piétiné la dignité de l'homme en étendant son emprise diabolique sur toute l'Europe, l'autre a su rester elle-même, alors même que, de 1795 à 1918, elle n'existait plus en tant que nation⁶⁷. Comment ? En cultivant son identité, c'est-à-dire fondamentalement sa culture, et sa foi catholique. À la force brutale des Prussiens et des Russes, les Polonais opposèrent le pouvoir de l'esprit. Culture et foi furent les ferments de la résistance de la Pologne, au XIX^e comme au XX^e siècle, au point que les Russes interdirent les pèlerinages à Notre-Dame de Czestochowa, parce que ce sanctuaire symbolisait le patriotisme et l'unité du peuple polonais opprimé. Le peuple polonais nous montre que ce patriotisme n'est ni une idéologie ni une option politique mais une question de vie ou de mort (spirituelle). Concluons cet exemple par ces paroles du Bx Jerzy Popielusko, en janvier 1983 :

Un Polonais qui aime Dieu et la Patrie se relèvera de toute humiliation, car il ne s'agenouille que devant Dieu. Une nation a le droit d'être elle-même.

Bien d'autres exemples pourraient corroborer cette l'idée qu'un homme ou un pays sans identité sont voués à la décrépitude spirituelle, comme un arbre sans racines, et, inversement, que l'homme ou le peuple qui savent d'où ils viennent et qui peuvent s'appuyer sur une culture qui ne nie pas la vérité de l'homme, cet homme et ce peuple seront spirituellement donc humainement plus forts. À développement égal, les pays d'Europe qui défendent leur identité (en l'occurrence chrétienne) et des valeurs conformes à la dignité humaine se portent très logiquement mieux, y compris économiquement. Quelques chiffres en témoignent : en Hongrie ou en Pologne, par exemple, dont le combat culturel et pour la vie et la famille n'aura échappé à personne, le chômage est aujourd'hui respectivement de 3,6 et de 3,7 %, et la croissance respectivement de 4,7 et de 5,1 % ; la France, elle, qui met Simone Veil au Panthéon et s'apprête à légaliser la PMA sans père, est à 9,2 % de chômage et à 0,4 % de crois-

⁶⁶ Cité par P. de Villiers, dans *Les cloches sonneront-elles encore demain ?*, p.294.

⁶⁷ Alfred JARRY, *Ubu roi* : « La scène se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part. »

sance⁶⁸ ... Il y a bien sûr d'autres facteurs qui l'expliquent, mais le fait est là. Les causes de la crise ne sont évidemment pas qu'économiques.

La culture est en effet essentielle à l'humanité en général, comme à l'humanité de chaque homme.

C'est le propre de la personne humaine, rappelle le concile Vatican II, de n'accéder vraiment et pleinement à l'humanité que par la culture, c'est-à-dire en cultivant les biens et les valeurs de la nature.⁶⁹

La culture est donc intimement liée à la question de la vérité de l'homme, de la vérité sur l'homme. Elle n'est pas un bagage scolaire ou académique dont on ferait étalage dans un certain milieu social. Au contraire, en mettant en valeur et en développant ce qui est authentiquement humain, la culture aide l'homme à être plus homme. C'est ce que saint Jean-Paul II avait déclaré devant le siège de l'UNESCO en 1980 :

L'homme vit d'une vie vraiment humaine grâce à la culture. [...] La culture est ce par quoi l'homme en tant qu'homme devient davantage homme, "est" davantage.⁷⁰

Elle est par conséquent une condition de l'épanouissement de la vraie liberté de l'homme. C'est pour cela qu'elle a toujours été combattue ou asservie par les dictatures (preuve que celles-ci ne sont pas au service de la vraie grandeur de l'homme. Or, que devient la culture dans un monde transhumaniste ?...). On pense au sort des intellectuels envoyés dans des camps de rééducation par le Vietminh communiste : le seul fait de porter des lunettes ou d'avoir un stylo faisait d'ailleurs de vous un intellectuel⁷¹. C'est pour cela aussi que la résistance la plus efficace à la dictature est la culture et la promotion de l'homme. L'action de Karol Wojtyła est à cet égard remarquable : sous la dictature nazie puis communiste, en tant que jeune homme, c'est par le théâtre et la littérature clandestins qu'il résista en entretenant les valeurs de la culture polonaise. Puis en tant qu'évêque, à Nowa Huta notamment, il opposa à l'homme nouveau, atomisé et sans Dieu, à l'homme socialiste, l'homme dont la véritable grandeur est d'entrer en relation avec Dieu. Certes, comme il le reconnut lui-même, le com-

⁶⁸ Cf. <https://www.lesalonbeige.fr/economie-les-populistes-meilleurs-gestionnaires-que-les-liberaux/>

⁶⁹ CONCILE VATICAN II, Constitution *Gaudium et Spes*, n°53, §1.

⁷⁰ SAINT JEAN-PAUL II, *Discours à l'Unesco*, 2 juin 1980.

⁷¹ Cf. S. COURTOIS et alii, *Le livre noir du communisme*, 1997.

munisme est mort de ses propres contradictions, de ce que seule la violence pouvait faire tenir un régime niant à ce point, jusque dans ses fondements idéologiques, la dignité de l'homme ; néanmoins, son combat pour l'homme et la consécration de la Russie au Cœur immaculé de Marie ont indéniablement accéléré cette chute et permis qu'elle ait lieu sans effusion de sang, après soixante-dix ans de barbarie. En Pologne, au cœur de l'empire soviétique, dès 1979, le Pape proclamait :

L'homme n'est pas capable de se comprendre lui-même à fond sans le Christ. Il ne peut saisir ni ce qu'il est, ni quelle est sa vraie dignité, ni quelle est sa vocation, ni son destin final. C'est pourquoi on ne peut exclure le Christ de l'histoire de l'homme en quelque partie que ce soit du globe, sous quelque longitude ou latitude géographique que ce soit. Exclure le Christ de l'histoire de l'homme est un acte contre l'homme.⁷²

L'homme a un besoin essentiel de culture. Ceux qui s'attaquent à la dignité de l'homme s'attaquent en même temps à la culture. Il n'y a qu'à voir dans quel oubli est tombée la culture française ces dernières décennies et par quelle contre-sous-culture elle est remplacée, qui véhicule la haine et le nihilisme moral (pensons par exemple à la musique contemporaine). L'homme contemporain veut être libre, mais contre Dieu et au détriment d'une autre dimension de son être : la vérité. Ce faisant, elle s'effondre sur elle-même⁷³, car « là où l'on nie Dieu, on ne construit pas la liberté, mais on sape son fondement, et donc on la détruit⁷⁴. » On en revient aux cités décrites par saint Augustin dans *La Cité de Dieu* : « La cité terrestre, bâtie sur « l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu », la cité de Dieu, bâtie sur « l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi⁷⁵. »

La grandeur de l'homme éclot plus facilement face à une autorité, or l'autorité consiste à faire grandir l'autre, à lui apprendre à être homme, ce qui ne se fait pas en bénissant tous ses désirs, mais en ayant le courage de l'exigence, courage qu'avait saint Jean-Paul II, qui disait aux jeunes : « Je

⁷² SAINT JEAN-PAUL II, homélie du 2 juin 1979, place de la Victoire, Varsovie.

⁷³ Cf. P. MANENT, *op. cit.*, p.54 : « On a séparé le plus complètement possible la question de la liberté et la question de la vérité. Cela voulait dire qu'on définissait l'homme par la liberté, ou encore qu'on déclarait que la vérité résidait dans la liberté. L'idée de la liberté l'emporta complètement sur l'idée de la vérité. Privée de son rapport conflictuel avec la vérité, la liberté tend à s'effondrer sur elle-même. »

⁷⁴ Card. J. RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance*, p.275.

⁷⁵ Saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, XIV, 28, 1.

demeure un ami exigeant. Parce que le Christ est exigeant⁷⁶. » Saint-Exupéry écrivait : « Une civilisation repose sur ce qui est exigé des hommes, non sur ce qui leur est fourni⁷⁷. » Il ne suffit pas d'avoir le confort et le bien-être ou de choisir le moment de sa mort pour être un homme digne, civilisé, humain. À l'inverse, la promotion de l'immoralité, la dépravation morale, le relativisme et la médiocrité ambiante ne favorisent pas l'épanouissement de l'homme et son bonheur. Or, notre culture ne définit pas ce que l'homme doit ou ne doit pas faire, mais seulement des droits, elle exalte uniquement le désir individualiste, « libéré », de toute règle morale. Certes, le péché a toujours existé mais, aujourd'hui, il est érigé en droit, en norme de comportement, dont nous sommes sommés de reconnaître la légitimité. Tout cela signifie-t-il que, dans l'horizon de la société post-moderne, où tout ce qui a du sens est ridiculisé ou condamné comme contraire à la laïcité, il n'y a plus de grands hommes ? Si, sans doute, mais il s'avère qu'on trouve difficilement la grandeur d'âme sans une inspiration chrétienne. Car la foi aide à saisir que la fidélité à la conscience mérite qu'on sacrifie tout pour elle (le Bx cardinal Newman en est un exemple admirable) et même qu'on meurt pour elle. Et la preuve que l'homme moderne sait encore reconnaître cette grandeur véritable, il l'admire. La grandeur véritable, c'est Socrate qui meurt pour l'amour de la vérité et de la justice ; c'est Saladin qui rend hommage au valeureux Baudouin IV de Jérusalem et pleure sa mort ; c'est ce motard, retournant plusieurs fois dans le tunnel du mont Blanc en feu pour sauver des vies, et y laissant la sienne ; ce sont ces chrétiens d'Orient préférant tout quitter plutôt que de renier leur foi ; ce sont ces militaires anonymes qui défendent leur pays, avec tout ce que cela représente de sacrifice ; c'est une Marthe Robin, si petite dans la pénombre de sa chambre, et tellement féconde ; c'est un colonel Beltrame, se livrant à la place d'une inconnue, etc. Une vie vaut ce pour quoi on est prêt à la sacrifier. Ces personnes ne se sont pas contentées de rêver. Mais un doute plane : n'y a-t-il que dans les situations exceptionnelles que l'on peut révéler cette grandeur d'âme ? Non, bien sûr. Deux exemples peuvent le montrer : les parents qui se sa-

⁷⁶ SAINT JEAN-PAUL II, « Rencontre avec les jeunes de France au stade de La Meinau », Strasbourg, le 8 octobre 1988 : « J'aime être l'ami des jeunes. Mais, comme vous le savez, je demeure un ami exigeant. Parce que le Christ est exigeant : il demande tout. [...] Ce qui a de la valeur coûte forcément, comme le trésor et la perle de grand prix. Ainsi en va-t-il des béatitudes. »

⁷⁷ A. SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*.

crifient jour après jour pour accueillir la vie et donner une éducation chrétienne à leurs enfants leur montrent par là la valeur de la vie humaine ; les religieux qui, par leur prière constante, présentent le monde à Dieu, témoignent de la vraie grandeur de l'homme, qui commence par la reconnaissance de la grandeur de Dieu, « Celui qui est », et de son propre néant : « Je suis Celui qui est, tu es celle qui n'est pas »⁷⁸ disait Dieu à sainte Catherine de Sienne. L'héroïsme est à la portée de nous tous, dans le don de soi, car « l'homme atteint la plénitude de sa nature en se donnant »⁷⁹, et dans l'accomplissement fidèle de son devoir d'état. Jésus ne demande rien d'autre, comme Il l'a signifié à sœur Lucie de Fatima en février 1943 :

Le sacrifice qu'exige de chacun l'accomplissement de son propre devoir et l'observance de ma loi, voilà la pénitence que je demande et que j'exige maintenant.⁸⁰

On peut résumer la grandeur de l'homme à un mot, à ce qui lui restera devant Dieu, quand tous les faux-semblants seront abolis, à ce qui détermine la valeur éternelle de notre vie : « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour »⁸¹.

CONCLUSION

Au terme de cette balade historique, une question se pose à nous en des termes simples : quel homme ou femme voulons-nous être : un homme soi-disant augmenté (par la technologie) ou un homme grandi (par la ressemblance avec Dieu), un homme robotomisé, pour employer un néologisme, ou un homme divinisé ? À nos contemporains, nous avons le devoir de dire ou de redire : « Ô Homme, prends conscience de ta dignité ! » Nous savons, nous, que les véritables grands hommes sont les saints, car ils se sont laissés façonner par la grâce qui peut tout. Même dans l'échec humain, ils ont servi le vrai sens de l'homme, image de Dieu.

⁷⁸ Raymond DE CAPOUE, *Legenda major*, 1, 10, 92.

⁷⁹ SAINT JEAN-PAUL II, *op. cit.*, p.293.

⁸⁰ Cf. <https://www.fatima100.fr/lettres-de-liaison/369-58-les-sacrifices-pour-la-conversion-de-pecheurs/>

⁸¹ Saint Jean DE LA CROIX, *Paroles de lumière et d'amour*, 59.

En définitive, nous dit encore saint Jean-Paul II, Dieu seul peut sauver l'homme. Le fait que l'homme puisse coopérer avec Dieu est bien ce qui constitue sa véritable grandeur.⁸²

Concrètement, comment témoigner de la véritable grandeur de l'homme aujourd'hui ? En illuminant chaque situation par l'amour, en étant des héros du quotidien, en défendant, par la parole et par votre vie, une vision intégrale de l'homme, telle qu'elle est déployée, par exemple, dans les magnifiques paragraphes 12 à 22 de la Constitution conciliaire *Gaudium et spes*. Cela exige du courage, la fidélité à la vérité, et de ne pas avoir l'ambition d'une feuille morte (être dans le vent)⁸³ ou d'un poisson mort⁸⁴, en ne faisant pas le choix de la facilité, avec l'aide de la grâce de Dieu.

La jeunesse n'est-elle pas le temps des grands idéaux (l'attrait de l'islam le montre) ? Le général MacArthur disait en effet qu'« on ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années, on devient vieux parce qu'on a déserté son idéal⁸⁵ ». Ce sont les hommes qui font les peuples : Saint Augustin écrivait : « Les temps sont mauvais ? Soyons bons et les temps seront bons⁸⁶. » Ne gémissons pas sur les malheurs du temps, ils peuvent être l'occasion d'un retour à l'essentiel : « Les temps sont propices à un retour à Dieu », disait Benoît XVI en quittant la France, le 15 septembre 2008. Visons donc la grandeur véritable, conscients de notre dignité d'enfants de Dieu appelés au bonheur éternel. C'est ainsi que, par vous, se relèveront la France et l'Église, à condition que vous soyez des hommes et des femmes d'idéal, c'est-à-dire des hommes et des femmes enracinés dans une culture, qui se lancent de tout leur être dans

⁸² SAINT JEAN-PAUL II, *op. cit.*, p.284.

⁸³ G. THIBON : « Être dans le vent, l'ambition d'une feuille morte ! »

⁸⁴ « Seuls les poissons morts nagent dans le sens du courant. » Proverbe alsacien

⁸⁵ Général MACARTHUR : « La jeunesse n'est pas une période de la vie, elle est un état d'esprit, un effet de la volonté, une victoire du courage sur la timidité, du goût de l'aventure sur l'amour du confort. On ne devient pas vieux pour avoir vécu un certain nombre d'années, on devient vieux parce qu'on a déserté son idéal. Les années rident la peau ; renoncer à son idéal ride l'âme. Jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille. Vous êtes aussi jeune que votre foi. Aussi vieux que votre doute. Aussi jeune que votre espérance. Aussi vieux que votre abattement. Vous resterez jeune tant que vous resterez réceptif à ce qui est beau, bon et grand. Si un jour, votre cœur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard. »

⁸⁶ SAINT AUGUSTIN, *De doctrina christiana*.

ce qu'ils entreprennent de grand et de beau, des hommes et des femmes qui s'engagent, et dont l'engagement soit à la mesure de la dignité de l'homme, à savoir, libre, entier et sans réserve, définitif. Notre mission est de faire converger le sens de l'Histoire – puisque, paraît-il, il y en a un –, avec celui de la vérité, pour que notre monde ne se construise pas sans Dieu, car « un monde sans Dieu se construit tôt ou tard contre l'homme⁸⁷. »

⁸⁷ Saint Jean-Paul II aux jeunes de France, le 1^{er} juin 1980.

L'ÉGLISE FACE À LA SOUFFRANCE ET AU PROGRÈS TECHNIQUE

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

« L'Église promeut le culte la souffrance et s'oppose au progrès technique. » Ce cliché, décliné sous diverses formes, est un leitmotiv du « monde moderne », qui prétend, lui, éliminer la souffrance et promouvoir le progrès technique. Laissons de côté pour le moment la réponse à apporter à cette affirmation – nous allons le faire par la suite. Commençons par mettre en lumière les postulats de cette critique. En fait, elle est le fruit d'assertions erronées à la base : elle suppose en effet que le progrès technique est toujours un bien à promouvoir et que la souffrance toujours un mal à éliminer à tout prix. C'est une vision très manichéenne, et la réalité basée sur notre expérience est beaucoup plus complexe. Les mines anti-personnel ou la bombe nucléaire sont sans aucun doute des progrès techniques. Faut-il les promouvoir ? Par ailleurs, notre monde ne cesse de vanter la solidarité. Mais qu'est-ce que la solidarité, sinon la réponse à une souffrance ? Doit-on alors chercher à éliminer en même temps à tout prix toute souffrance, et toute solidarité ? On le voit, les choses ne sont pas si simples et méritent d'être regardées d'un peu plus près.

Dans une première partie, nous allons essayer de décrire succinctement le rapport de l'Église au progrès technique. Puis cela nous conduira à voir dans une seconde partie ce que l'Église dit de la souffrance.

I. L'ÉGLISE ET LE PROGRÈS TECHNIQUE

Il faut dissiper tout de suite un malentendu : l'Église est favorable au progrès technique.

A. Quelques rappels...

Faisons d'abord une rapide promenade dans l'histoire : la grammaire française a été faite en bonne partie par des moines ; les universités sont des créations ecclésiastiques ; c'est un moine, Roger Bacon, qui a inventé la poudre, et qui a décrit le mécanisme de l'œil ; c'est un religieux, Bède le vénérable, qui a contribué à expliquer le phénomène des marées ; c'est un saint évêque, Albert le Grand, qui a découvert l'arsenic, et rédigé les encyclopédies les plus précises de son époque sur les animaux, les minéraux et les végétaux (avec notamment des études scientifiques sur les effets respectifs de la lumière et de la température sur la croissance des végétaux, ainsi que sur la question des greffes) ; ce sont des moines et des moniales qui sont à l'origine du langage des sourds-muets ; c'est un moine, Gerbert d'Aurillac (le futur pape Sylvestre II), excellent mathématicien, qui introduit en Occident les chiffres arabes ; c'est un missionnaire, Guy d'Arezzo, qui invente les sept notes de musique ; c'est un archevêque de Paris, Jean-Baptiste de Belloy, qui invente le système de percolation du café et la première cafetière ; c'est un chanoine belge, Georges Lemaître, astronome et physicien, qui est à l'origine de la théorie du *big-bang*. On pourrait ainsi continuer longtemps !

B. Le progrès doit être au service de l'homme

Que les choses soient claires : l'Église est favorable au progrès technique. Mais pas à n'importe quel prix. Ce progrès n'est un progrès que s'il est au service de l'homme. Pour paraphraser une expression de Jésus dans l'Évangile, nous pourrions dire : « La technique est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la technique. » La technique est un moyen, et l'homme en est le but. Si l'on inverse les termes – la technique serait le but et l'homme un moyen – on asservit l'homme qui est rabaissé au rang d'objet.

1. Le progrès peut être un danger pour l'homme

La technique n'est pas le tout de l'homme, dans la mesure où celui-ci est aussi un être spirituel. Elle peut même être un danger... Non seulement quand elle est une menace directe, comme dans le cas des mines anti-personnel ou de la bombe nucléaire. Mais aussi tout simplement dans un asservissement de l'homme, quand la technique envahit sa vie et lui cache le reste du monde. Quand elle devient l'unique grille de lecture du monde qui l'entoure. C'est un réel danger de notre monde moderne,

qui se vérifie dans la vie courante, dans notre manière scientifique, mesurable d'interpréter toute chose. Antoine de Saint-Exupéry pointait déjà cela avec finesse dans le *Petit Prince* :

Les grandes personnes aiment les chiffres. Quand vous leur parlez d'un nouvel ami, elles ne vous questionnent jamais sur l'essentiel. Elles ne vous disent jamais : « Quel est le son de sa voix ? Quels sont les jeux qu'il préfère ? Est-ce qu'il collectionne les papillons ? » Elles vous demandent : « Quel âge a-t-il ? Combien a-t-il de frères ? Combien pèse-t-il ? Combien gagne son père ? » Alors seulement elles croient le connaître. Si vous dites aux grandes personnes : « J'ai vu une belle maison en briques roses, avec des géraniums aux fenêtres et des colombes sur le toit... » elles ne parviennent pas à s'imaginer cette maison. Il faut leur dire : « J'ai vu une maison de cent mille francs. » Alors elles s'écrient : « Comme c'est joli ! » Ainsi, si vous leur dites : « La preuve que le *Petit Prince* a existé c'est qu'il était ravissant, qu'il riait, et qu'il voulait un mouton. Quand on veut un mouton, c'est la preuve qu'on existe » elles hausseront les épaules et vous traiteront d'enfant ! Mais si vous leur dites : « La planète d'où il venait est l'astéroïde B 612 » alors elles seront convaincues, et elles vous laisseront tranquilles avec leurs question.¹

Il est inutile, car c'est un lieu commun, de s'étendre également sur l'individualisme que génère souvent la technique, plongeant dans un univers virtuel et absorbant l'esprit loin de ceux qui nous entourent. Il y a quelque temps, une petite fille d'une dizaine d'années me confiait sa peine, car sa grande sœur de douze ans, de laquelle elle était si proche, avait reçu pour son anniversaire un téléphone portable, et que leur relation était désormais presque inexistante...

C. Progrès technique et réflexion morale

La technique prend une emprise croissante sur notre société. Mais cette emprise n'est pas sans influence spirituelle et religieuse. Comme le constatait déjà Joseph Ratzinger,

cette civilisation technologique n'est pas neutre du point de vue religieux et moral, même si elle s' imagine l'être. Elle change les normes et les modes de comportement. Elle change la compréhension du monde dans ses jugements. Elle met inmanquablement en mouvement le cosmos religieux. L'apparition de ces nouvelles virtualités de l'existence est un tremblement de terre qui ébranle le paysage spirituel jusque dans ses fondations.²

¹ Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, chapitre 4.

² Joseph RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance ; le christianisme à la rencontre des religions*, Paris, Parole et Silence, 2005, p.79.

Il faut souligner que le progrès technique, par définition, est seulement matériel. En tant que tel, il ne prend pas en considération l'ensemble de la personne humaine. Si donc il est la seule manière d'appréhender la vie, il est déshumanisant. En 2013, Benoît XVI avait répondu à un mathématicien italien, le professeur Odifreddi, qui lui parlait de sa « religion des mathématiques ». Voici un extrait de la réponse de Benoît XVI :

Je voudrais surtout vous faire remarquer que dans votre religion des mathématiques, trois thèmes fondamentaux de l'existence humaine ne sont pas considérés : la liberté, l'amour et le mal. [...] Une religion qui néglige ces demandes fondamentales reste vide de sens.³

Ainsi, le progrès technique, pour être humain, doit nécessairement être accompagné d'une réflexion morale. Il est capital de bien distinguer ce qui est techniquement réalisable de ce qui est moral. Pour beaucoup aujourd'hui – même si cette pensée peut être plus ou moins nuancée –, ce qui est techniquement réalisable est moral...

1. Progrès technique et sagesse

Pour affronter de manière humaine les progrès exponentiels de la technique aujourd'hui, il faut développer en proportion une réflexion morale (ou éthique).⁴ La professeur Jérôme Lejeune avait bien compris cette nécessité qu'il présentait ainsi avec clarté :

Il se trouve que nous sommes devant un dilemme absolument redoutable qui est le suivant : la technique est cumulative, la sagesse ne l'est pas. Nous serons de plus en plus puissants donc de plus en plus dangereux, nous ne devenons pas de plus en plus sages, hélas. Qu'est-ce que les gens dont c'est le métier, comme moi, pourront faire pour savoir « ceci doit être fait, ceci doit être refusé ? »

Il faut bien que nous ayons une référence, et même une référence encore beaucoup plus forte que la loi naturelle dont je vous parlais tout à l'heure. Et cette référence, elle est très simple. Vous la connaissez tous. Elle se résume en un mot, à vrai dire en une phrase, mais une phrase qui juge tout, qui explique

³ http://fr.radiovaticana.va/news/2013/09/24/beno%C3%A0Et_xvi_r%C3%A9pond_%C3%A0_p_iergiorgio_odifreddi/fr1-731365.

⁴ Même s'ils sont théoriquement proches, on préférera ici au terme « éthique » celui de « morale », qui fait plus nettement référence à des normes transcendantes. Peut-être est-ce d'ailleurs pour cela que le monde moderne privilégie aujourd'hui le terme « éthique », qui fait davantage appel au consensus d'une majorité...

tout, qui contient tout. Et cette phrase dit simplement : « Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »⁵

Benoît XVI le soulignait dans son encyclique sociale, *Caritas in Veritate* :

La vérité du développement réside dans son intégralité : s'il n'est pas de tout l'homme et de tout homme, le développement n'est pas un vrai développement. [...] *Il n'est pas suffisant de progresser du seul point de vue économique et technologique.* Il faut avant tout que le développement soit vrai et intégral.⁶

Or pour cela, il faut se référer à la dimension transcendante de l'homme.

Dieu est le garant du véritable développement de l'homme, dans la mesure où, l'ayant créé à son image, il en fonde aussi la dignité transcendante et alimente en lui la soif d'« être plus ». [...] Quand l'État promeut, enseigne, ou même impose, des formes d'athéisme pratique, il soustrait à ses citoyens la force morale et spirituelle indispensable pour s'engager en faveur du développement humain intégral et il les empêche d'avancer avec un dynamisme renouvelé dans leur engagement pour donner une réponse humaine plus généreuse à l'amour de Dieu.⁷

Dans son encyclique sur l'espérance, il avait synthétisé ainsi : « Ce n'est pas la science qui rachète l'homme. L'homme est racheté par l'amour. »⁸

2. La morale, un frein au progrès ?

On entend dire souvent que la dimension morale, rappelée incessamment par le Magistère de l'Église, constitue un frein à la recherche et à la science. Au vu de ce que nous venons de dire, c'est le contraire qui est vrai. Un développement technique qui serait nuisible à l'homme ne serait en aucun cas un progrès. Par contre, respecter l'homme dans sa dignité est une garantie d'un progrès supérieur. Donnons de cela un exemple assez récent. Il s'agit du prix Nobel de médecine 2012, attribué au professeur Yamanaka et à son collègue britannique John B. Gurdon pour leurs découvertes sur les cellules souches.

⁵ Jérôme LEJEUNE, Extrait de conférence concluant le très bon DVD : « Jérôme Lejeune, aux plus petits d'entre les miens » ; Film de François Despés, avec Aloest productions et KTO, 68 minutes.

⁶ BENOÎT XVI, *Caritas in Veritate*, nn. 18 et 23

⁷ *Ibid.*, n°29.

⁸ *Ibid.*, *Spe Salvi*, n° 26.

« Leurs découvertes ont révolutionné notre compréhension sur la manière dont les cellules et les organismes se développent », précise le comité Nobel. [...] La dimension éthique est d'ailleurs la motivation première du chercheur, qui déclare s'être saisi de cette question suite à une visite dans une clinique de la fertilité. « Lorsque j'ai vu (cet) embryon, j'ai soudain réalisé qu'il y avait si peu de différence entre lui et mes filles. Je me suis dit qu'on ne pouvait pas continuer à détruire des embryons pour nos recherches. Il devait y avoir un autre moyen. » Cette voie de recherche est soutenue avec force par les Églises, parce qu'elle « ne pose pas de questions éthiques ». En septembre 2006, le Vatican avait accueilli Shinya Yamanaka lors du premier congrès international sur l'avenir des thérapies avec cellules souches organisé par l'Académie pontificale pour la vie, où nous l'avions rencontré. C'était la première fois qu'il présentait en public ses travaux tout juste publiés quelques semaines auparavant dans une revue internationale.⁹

3. Foi et technique

La technique est souvent envisagée aussi positivement comme un palliatif à la souffrance. Cette vision est juste, parce que Dieu a donné à l'homme une intelligence, et qu'il est normal qu'il s'en serve pour diminuer la souffrance et soulager la douleur.

Pourtant, il faut souligner là aussi certaines limites. Par exemple, la recherche excessive de confort est nocive pour l'âme (au sens large)... Et il est reconnu qu'une certaine ascèse (donc « souffrance », comme le jeûne, l'exercice) est bonne tant pour la santé elle-même que pour l'esprit : *anima sana in corpore sano*. Cela est vrai aussi dans le domaine spirituel. Le scoutisme est un excellent exemple qu'une certaine simplicité de vie est tonifiante et source d'énergie. Tandis que le confort et la technique à outrance ont rendu beaucoup de jeunes aujourd'hui dépendants, et amollis.

Enfin, c'est un fait constatable que pour un certain nombre aujourd'hui – même, hélas, pour des chrétiens – la technique a remplacé Dieu : c'est elle qui nous sauve. On a confiance dans la science, dans la technique. Nous ne sommes pas à l'abri de cette conception. Ainsi Jean Guittou estimait que notre foi avait été trop matérialiste, et que beaucoup de chrétiens avaient longtemps manqué de racines spirituelles profondes, en ne demandant dans la prière que des choses matérielles. La demande du pain quotidien est une prière juste. Mais notre prière et notre foi ne

⁹ http://www.lavie.fr/actualite/france/prix-nobel-de-medecine-pour-yamanaka-une-revolution-scientifique-et-ethique-08-10-2012-31666_4.php

doivent pas être uniquement dépendantes de motifs matériels, sinon elle sera remplacée par la technique. Jean Guitton, à travers un dialogue fictif entre lui et le philosophe Pascal au sujet de l'indifférence religieuse, donne ce petit exemple humoristique mais non dénué d'intérêt, et qui peut nous faire réfléchir :

Richelieu avait des migraines. Il priait Dieu de l'en délivrer. Croyez-vous qu'il priât pour autre chose ? – Je l'espère pour lui. – Moi aussi, Pascal. Mais supposons, par hypothèse, qu'il n'ait jamais prié que pour ça. Quelle idée pouvait-il se former de Dieu ? – Celle d'une aspirine céleste, je suppose. Quel rapport avec l'indifférence religieuse ? – Inventez l'aspirine et Richelieu cesse de prier.¹⁰

II. L'ÉGLISE ET LA SOUFFRANCE

Nous venons de commencer à toucher au thème de la souffrance, qui, sous plusieurs rapports, est connexe à celui de la technique. Les deux sont sans cesse en confrontation, parce que la technique peut apporter beaucoup de souffrance, comme elle peut aussi beaucoup contribuer à la soulager. Abordons donc maintenant le thème de la souffrance dans la pensée chrétienne. Gardons à l'esprit que le transhumanisme a pour but un homme sans limite, et sans souffrance. Il faut donc éliminer la souffrance. Interrogeons-nous : est-ce possible ? Est-ce même souhaitable ?

A. Quelques réflexions sur la souffrance

Nous allons évoquer la souffrance. C'est un sujet délicat, et l'on risque d'être comme les amis de Job, qui en parlent avec légèreté, sans l'avoir vécue, et se font donneurs de leçons... Mais cet enseignement de l'Église n'est pas seulement un enseignement. Il s'appuie sur la vie du Fils de Dieu incarné, et sur la vie des saints, qui l'ont suivi. Donc l'Église ne parle jamais de la souffrance – contrairement aux procès qu'on peut lui faire – de manière abstraite. Qui, autant que l'Église, a travaillé dans l'histoire à soulager la souffrance ? Pensons aux hôpitaux, aux orphelinats, à toutes les œuvres d'éducation, aux hospices... Aux religieuses et religieux qui se sont donnés sans compter dans des œuvres innombrables en faveur des malades et des souffrants...

¹⁰ Jean GUITTON, *Mon testament philosophique*, Paris, Presses de la Renaissance, 1997, p.27.

1. *Souffrance et technique*

Nous venons d'évoquer la technique. Assurément elle peut notamment contribuer à diminuer la souffrance. Non seulement la douleur physique (par les médicaments, les opérations, les greffes..) ; mais aussi des souffrances morales. C'est le paradoxe de la technique, qui peut considérablement isoler lorsque la dimension humaine est insuffisamment prise en compte (nous l'avons évoqué plus haut). Mais qui lorsqu'elle est mise au service de l'homme elle peut aussi atténuer son isolement (par exemple le concept « Familéo »).

Par ailleurs, la technique peut aussi nuire à l'homme dans de nombreux domaines. Pensons aux inventions contre l'homme, mais aussi aux conséquences de la pollution, de la mauvaise gestion des biens de la création. Pensons encore aux dépendances, qu'elles soient physiques (drogue, tabac...) ou psychologiques (portable...).

Souvenons-nous que la technique n'est ni un bien ni un mal en soi. Elle est un instrument, dont on peu se servir pour le bien ou pour le mal, pour le meilleur comme pour le pire. D'où la nécessité de considérer attentivement pour quoi est mise en œuvre, et de vérifier constamment son adéquation avec l'authentique dignité de la personne humaine qui en est toujours le but.

2. *Jean-Paul II parle de la souffrance*

En 1984, Jean-Paul II a écrit sur la souffrance une lettre apostolique émouvante, *Salvifici Doloris*. Il commence par y distinguer la souffrance physique et la souffrance morale, autrement dit celle du corps et celle de l'âme. Puis il dit des mots très pénétrants sur la souffrance. Voici quelques expressions :

Ce que nous exprimons par le mot « souffrance » semble cependant particulièrement essentiel à la nature de l'homme. Le sens en est aussi profond que l'homme lui-même précisément parce qu'il manifeste à sa manière la profondeur propre à l'homme, et à sa manière la dépasse. La souffrance semble appartenir à la transcendance de l'homme ; c'est un des points sur lesquels l'homme est en un sens « destiné » à se dépasser lui-même, et il y est appelé d'une façon mystérieuse. [...] Que ce soit sous une forme ou sous une autre, la souffrance semble être, et elle est, quasi inséparable de l'existence terrestre de l'homme. [...] La souffrance humaine inspire la compassion, elle

inspire également le respect et, à sa manière, elle intimide. Car elle porte en elle la grandeur d'un mystère spécifique.¹¹

Tout homme peut reconnaître qu'il y a une grandeur de l'homme qui souffre, et plus encore quand il accueille la souffrance en la transformant en don de soi.

3. Éliminer la souffrance ?

Disons-le clairement : la souffrance est un mal en soi. Elle est une conséquence du péché originel. Personne ne recherche ni ne doit rechercher la souffrance pour elle-même. Mais peut-on, et faut-il l'éliminer à tout prix ? La souffrance physique est bien sûr à combattre, et l'on doit faire tout ce qui est possible pour l'atténuer. Tout ce qui est possible, à condition de respecter la vie. Soulager la souffrance ne peut évidemment pas aller jusqu'à supprimer le malade...

Quant aux souffrances morales, est-il possible de les éliminer ? Elles sont liées à notre condition d'hommes pécheurs en pèlerinage dans cette « vallée de larmes ». Et il faut souligner que, bien souvent, quand elles ne sont pas dues au péché (nous allons y revenir), les souffrances morales sont une conséquence de l'amour. Par exemple, la souffrance que nous éprouvons de la mort ou de la maladie d'un proche est-elle mauvaise ? Si l'on parvenait à la supprimer, serait-ce humain ? Serait-ce souhaitable ? De quelqu'un qui souffre de voir une autre personne souffrir, on dit qu'il est très humain. Le terme même de compassion, désignant une attitude belle s'il en est, ne signifie-t-il pas « souffrir avec » – comme d'ailleurs le terme issu du grec « sympathie » ? Ainsi donc, dans ces termes, le fait d'être capable de souffrir est positif car c'est un signe d'amour...

4. La souffrance comme conséquence du péché

Nous oublions très souvent de dire que la plus grande cause de souffrance (et aussi la cause des plus grandes souffrances) est le péché. La souffrance est d'abord, dès l'origine, une conséquence du péché originel. Mais elle est très souvent aussi la conséquence directe des péchés des hommes. Ainsi en est-il de tant de souffrances morales : haines, divisions, familles détruites, jalousies, égoïsme, orgueil... Par conséquent, une dimension essentielle de la lutte contre la souffrance est d'abord la lutte contre le péché. Autrement dit, nous rejoignons ce que nous avons dit

¹¹ JEAN-PAUL II, *Salvifici Doloris*, nn. 2, 3 et 4.

pour user de la technique avec sagesse. C'est encore par une attitude à la fois spirituelle et vraiment humaine que bien des souffrances seront évitées.

B. La Rédemption par la souffrance

Jean-Paul II écrit dans sa lettre apostolique : « La Rédemption s'est accomplie par la Croix du Christ, c'est-à-dire par sa souffrance. »¹² Il ajoute plus loin :

En opérant la Rédemption par la souffrance, le Christ a élevé en même temps la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de Rédemption. Tout homme peut donc, dans sa souffrance, participer à la souffrance rédemptrice du Christ.¹³

Jean-Paul II évoque même « le caractère créateur de la souffrance. La souffrance du Christ a créé le bien de la Rédemption du monde. »¹⁴ Il utilise le terme désormais familier d'évangile de la souffrance – autrement dit, bonne nouvelle... Comment est-ce possible ?

1. Le combat de la souffrance

La souffrance est un combat, et il est légitime, comme Jésus sur la Croix, de demander à Dieu : pourquoi ? Jean-Paul II poursuit :

Chaque personne entre presque toujours dans la souffrance avec une protestation tout à fait humaine et en se posant la question : « pourquoi ? ». Chacun se demande quel est le sens de la souffrance et cherche une réponse à cette question au plan humain. Il adresse certainement maintes fois cette interrogation à Dieu, et il l'adresse aussi au Christ. En outre, la personne qui souffre ne peut pas ne point remarquer que celui auquel elle demande une explication souffre Lui-même et qu'il veut lui répondre de la Croix, du plus profond de sa propre souffrance. Pourtant, il faut parfois du temps, et même beaucoup de temps, pour que cette réponse commence à être perçue intérieurement. Le Christ, en effet, ne répond ni directement ni de manière abstraite à cette interrogation humaine sur le sens de la souffrance. L'homme entend sa réponse salvifique au fur et à mesure qu'il devient participant des souffrances du Christ. La réponse qui vient ainsi dans cette participation, tout au long de la rencontre intérieure avec le Maître, est à son tour quelque chose de plus que la simple réponse abstraite à la question sur le sens de la souffrance. Elle est en effet, par-dessus tout, un appel. Elle est une vocation. Le

¹² *Ibid.*, n°3.

¹³ *Ibid.*, n°19.

¹⁴ *Ibid.*, n°24.

Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit : « Suis-moi » ! Viens !¹⁵

2. Souffrance et amour

Mais pourquoi est-ce *par la souffrance* que nous avons été sauvés ? Un élément de réponse, très touchant, et venant aussi du vécu, peut être trouvé dans ces paroles de Mère Marie-Augusta, dans son chemin de croix. Elle écrit :

La souffrance est bien ce qu'il y a de plus contraire à la nature ; en l'embrassant, Jésus, vous nous montrez que vous nous aimez plus que vous-même.

Autrement dit, la souffrance est le « lieu » où se révèle le plus grand amour, précisément parce que c'est celui qui est le plus contraire à nos aspirations naturelles et légitimes : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Être tourné vers Dieu et vers les autres alors même qu'on souffre soi-même est la marque la plus grande qu'un homme puisse montrer, la marque la plus grande de l'oubli de soi, du don, de l'amour.

Cela nous fait revenir sur ce que disait Jean-Paul II en parlant du « caractère créateur de la souffrance ». Nous en avons tous fait l'expérience, à des degrés divers, ou nous l'avons constaté chez d'autres, avec beaucoup d'admiration respectueuse. La souffrance peut mûrir. La souffrance, aussi, peut unir, unir profondément ceux qui la portent ensemble. Ainsi pour des parents qui portent ensemble des souffrances de leurs enfants, ou venant de leurs enfants. La condition du caractère créateur de la souffrance, de la fécondité de la souffrance, est toujours l'amour. Car la souffrance peut aussi aigrir ou replier sur soi, quand il n'y a pas l'amour. Mais vécue dans l'amour, elle ouvre aux autres. Il est étonnant de voir combien des personnes qui ont porté de grandes souffrances sont attentives à celles des autres... Voilà pourquoi Mère Marie Augusta a pu dire (et vivre) : « aimer en souffrant, souffrir en aimant, quelle richesse ! » Ou encore : « La croix, c'est l'amour. L'amour, c'est la croix. La croix, l'amour, c'est la vie éternelle. »

Mère Marie-Augusta écrit encore dans son chemin de croix :

¹⁵ *Ibid.*, n°26.

[Jésus], vous nous dites : le seul mal qui mérite vos regrets, c'est le péché ; la souffrance n'en est que la conséquence, ou le remède. Ainsi considérée, ne devrait-elle pas être la bienvenue en vos vies ?

Nous pouvons donc voir dans la Rédemption le « génie » de Dieu : avoir transformé la conséquence du péché en remède. La Rédemption est donc une manière de vaincre l'ennemi par la conséquence même de sa tromperie. Les hymnes du vendredi saint le disent : c'est du bois que sont venus la malédiction et le péché. Et c'est du bois de la croix que vient le salut, la rédemption :

[...] le Créateur choisit lui-même un arbre pour réparer la malédiction de l'arbre. Cette œuvre de salut, l'ordre divin l'exigeait, pour vaincre par la ruse la ruse multiforme du Malin, et porter le remède d'où venait la blessure.¹⁶

Cependant nous ne devons pas oublier également que le christianisme ne s'arrête pas à la Croix. Si Dieu nous a sauvés par la souffrance et la mort de son Fils, il est victorieux par la résurrection, et il nous y fait participer. Mais même ressuscité, Jésus garde les signes, les stigmates de sa Passion, qui sont le signe désormais glorieux de son amour extrême, de son amour vainqueur (cf. *Lc 24,40* ou *Jn 20,24-29*).

C. Les saints et la souffrance

Les saints sont des hommes et des femmes qui ont eux-mêmes souffert, et qui ont cherché à soulager la souffrance des autres, sous toutes les formes où celle-ci pouvait se manifester.

Benoît XVI, à Lourdes en 2008, avait évoqué la souffrance de la Vierge Marie avec des mots très touchants :

La discrétion de Marie nous empêche de mesurer l'abîme de sa douleur ; la profondeur de cette affliction est seulement suggérée par le symbole traditionnel des sept glaives. Comme pour son Fils Jésus, il est possible de dire que cette souffrance l'a conduite elle aussi à sa perfection (cf. *Hb 2,10*), pour la rendre capable d'accueillir la nouvelle mission spirituelle que son Fils lui confie juste avant de « remettre l'esprit » (cf. *Jn 19,30*) : devenir la mère du Christ en ses membres. [...] Marie est aujourd'hui dans la joie et la gloire de la Résurrection. Les larmes qui étaient les siennes au pied de la Croix se sont

¹⁶ Texte original : « [...] *Ipse lignum tunc notavit, damna ligni ut solveret. Hoc opus nostræ salutis ordo depoposcerat ; multiformis proditoris ars ut artem falleret, et medelam ferret inde, hostis unde læserat. »*

transformées en un sourire que rien n'effacera tandis que sa compassion maternelle envers nous demeure intacte.¹⁷

Nous pourrions évoquer de très nombreux saints. Contentons-nous de mentionner quelques grandes figures marquantes de l'histoire de l'Église :

Saint Vincent de Paul, qui est à l'origine de si nombreuses œuvres de charité, et qui passa sa vie à soulager la misère matérielle et morale de son temps.

Saint Jean de Dieu (1495-1538) et saint Camille de Lellis (1550-1614) qui fondèrent des ordres infirmiers pour prendre soin des malades dans les hôpitaux mais aussi dans leurs maisons.

Plus récemment sainte Mère Térésa, qui, alors qu'elle souffrait elle-même de terribles tourments intérieurs et de la nuit de la foi, n'a cessé de soulager les souffrances physiques et morales des pauvres de Calcutta – puis dans le monde entier. Un jour où un journaliste américain la voyait faire un pansement particulièrement répugnant, il lui dit : « Mère Térésa, pour un million de dollars, je ne ferais pas cela. » Elle lui répondit gentiment : « Moi non plus, pour un million de dollars, je ne le ferais pas. » Mais pour l'amour de Jésus, oui, elle le faisait.

Marthe Robin, qui a souffert de sa maladie durant plus de cinquante ans, couchée, ne pouvant plus rien faire. Elle a reçu des milliers de personnes, écoutant leurs souffrances, consolant, réconfortant, donnant de la joie. Elle s'occupait de faire faire des colis pour les prisonniers et les malades. Et elle vivait la Passion de Jésus chaque semaine...

Le saint Padre Pio, dont nous fêtons cette année les cinquante ans de la mort. Lui aussi a souffert physiquement l'union à la Passion de Jésus par les stigmates. Mais il a aussi souffert moralement un martyr, par les persécutions dont il a été victime de la part de l'Église et de membres de sa communauté. Il fut empêché de célébrer la Messe et de confesser pendant un certain temps, suite à des accusations totalement injustes. Mais il se souciait de la souffrance des autres, fondant la *Casa sollievo della sofferenza*, maison du soulagement de la souffrance, un grand hôpital où les malades sont accueillis comme dans une maison. Soulignons que cette maison est à la pointe de la médecine, et que l'homme y est mis au centre, avec beaucoup d'amour.

¹⁷ BENOÎT XVI, *Homélie de la Messe de Notre-Dame des Douleurs*, Lourdes, 15 septembre 2008.

Terminons enfin par le témoignage donné par Jean-Paul II dans les dernières années de son pontificat. Celui que l'on appelait « l'athlète de Dieu » a souffert de sa maladie de Parkinson, mais a accompli jusqu'au bout sa mission. En 1994, il avait dit

Comprenez pourquoi le Pape souffre ! Le Pape devait souffrir, de même qu'il a dû souffrir il y a 13 ans, de même a-t-il dû souffrir cette année. J'ai médité, j'ai repensé à nouveau à tout cela pendant mon hospitalisation. Et j'ai compris que je dois faire entrer l'Église du Christ dans le troisième millénaire par la prière, par différentes initiatives, mais j'ai vu que cela ne suffisait pas : il fallait l'y faire entrer avec la souffrance, avec l'attentat d'il y a treize ans et avec ce nouveau sacrifice. Pourquoi maintenant, pourquoi en cette année, pourquoi en cette Année internationale de la Famille ? Précisément parce que la famille est menacée, la famille est agressée. Le Pape doit être agressé ; le Pape doit souffrir, pour que chaque famille et le monde entier voient que c'est un Évangile supérieur, dirais-je : l'Évangile de la souffrance, avec lequel il faut préparer l'avenir, le troisième millénaire des familles, de chaque famille et de toutes les familles.¹⁸

Benoît XVI l'avait donné en exemple à des personnes âgées :

Les chrétiens ne devraient pas craindre d'avoir part aux souffrances du Christ, si Dieu veut que nous luttons avec nos infirmités. Mon prédécesseur, le pape Jean-Paul II, a souffert très visiblement durant les dernières années de sa vie. Il était clair pour nous tous qu'il le faisait en union avec les souffrances de son Sauveur. La gaieté et la patience avec lesquelles il affronta ses derniers jours furent un exemple remarquable et émouvant pour nous tous qui avons à porter le poids de nombreuses années.¹⁹

CONCLUSION

« L'Église promeut le culte de la souffrance et s'oppose au progrès technique. » Ce cliché rapporté en introduction s'avère, après notre parcours, vraiment faux. En réalité, c'est le contraire : l'Église, à la suite de Jésus, soulage la souffrance et lui donne un sens quand elle ne peut être évitée. Quant à la technique, elle la promeut *vraiment*, en l'orientant vers le service de l'homme pour que celui-ci reste libre et ne soit pas avili en étant rabaissé au rang de moyen.

Ainsi,

¹⁸ JEAN-PAUL II, « Angélus », 29 mai 1994.

¹⁹ BENOÎT XVI, *Allocution aux personnes âgées à Londres*, 18 septembre 2010.

la plus grande force qui soit au service du développement, c'est donc un humanisme chrétien, qui ravive la charité et se laisse guider par la vérité, en accueillant l'une et l'autre comme des dons permanents de Dieu. L'ouverture à Dieu entraîne l'ouverture aux frères et à une vie comprise comme une mission solidaire et joyeuse. Inversement, la fermeture idéologique à l'égard de Dieu et l'athéisme de l'indifférence, qui oublie le Créateur et risquent d'oublier aussi les valeurs humaines, se présentent aujourd'hui parmi les plus grands obstacles au développement. L'humanisme qui exclut Dieu est un humanisme inhumain.²⁰

Concluons par cet extrait d'une homélie du cardinal Joseph Ratzinger en 1997, lors de la messe d'ordination sacerdotale d'un moine, un 15 septembre, en la mémoire de Notre Dame des Douleurs :

Nous avons trop longtemps prêté attention à des idéologies qui nous disaient : le christianisme se trompe complètement avec son discours sur la Croix, il cherche à apaiser les hommes et à les calmer pour qu'ils ne se révoltent pas. On ne doit pas accepter la souffrance, mais l'éliminer, nous disent ces idéologies. Cela sonne bien. Mais si nous jetons un regard en arrière sur le champ de ruines laissé par la souffrance soi-disant "éliminée", nous voyons quel orgueil stupide réside en de telles affirmations. Celui qui veut éliminer la souffrance doit d'abord éliminer l'amour. Car l'amour implique les transformations fécondes causées par la souffrance sans lesquelles ne peut exister, pour ainsi dire, l'alchimie de notre cœur, ce processus par lequel nous sommes attirés dans l'amour de Dieu et tirés hors de nous-mêmes, devenant ainsi, grâce à Dieu, libres les uns pour les autres. Non, nous ne pouvons pas éliminer la souffrance. Nous voyons combien dans cette folle tentative nous sommes presque parvenus à détruire l'amour, à le présenter comme une chose insensée, parce qu'il rendrait l'homme dépendant. Un tel orgueil n'élève pas l'homme, mais le tire vers le bas, au-dessous de sa propre dignité, vers une froideur sans âme. Nous avons besoin du chemin que le Crucifié nous indique : la communion avec lui, avec sa douleur. C'est seulement dans un processus où la souffrance du monde est attirée dans sa compassion divine, dans son corps, dans le cadre de son amour, qu'advient la transformation qui guérit le monde, qu'advient la rédemption de l'homme. [...] Depuis toujours l'Église donne la bénédiction avec le signe de la Croix. Car depuis le Christ, la Croix est devenue la marque de l'amour. Par son signe de bénédiction l'Église nous dit où est la source de toute bénédiction, de toute transformation et de toute fécondité.²¹

²⁰ BENOÎT XVI, *Caritas in Veritate*, n°78.

²¹ Joseph RATZINGER, *Enseigner et apprendre l'amour de Dieu ; le sacerdoce*, Parole et Silence, 2016, pp.103-104.

LES MESSIANISMES POLITIQUES ET LA VÉRITABLE MISSION DU POLITIQUE

Frère Augustin DOMINI

INTRODUCTION

Pourquoi parler des messianismes politiques dans le cadre d'une session visant à donner des repères sur l'homme, à l'heure du transhumanisme ? La raison en est simple. L'homme, en tant qu'il est une personne est un être qui possède une nature rationnelle et donc par nature il est un être appelé à entrer en relation. Il cherche donc à organiser la vie de la Cité en vue de la réalisation d'un bien commun, ce qui constitue justement l'objet de la politique. L'homme par sa raison pratique doit créer les conditions nécessaires pour la réalisation du bien commun. Cependant l'homme politique doit avoir conscience qu'il ne pourra jamais créer une société parfaite ici-bas. Lorsque le politique prétend recréer une nouvelle humanité parfaite, il outrepassa sa mission temporelle en proposant d'une certaine manière un salut terrestre, une transposition du Royaume des Cieux sur la terre. C'est ce qu'on appelle « messianisme politique ».

Dans une première partie, après avoir vu sur quels fondements se sont établis des messianismes politiques comme le communisme et le nazisme au XX^e siècle, nous verrons qu'il existe une véritable menace d'un nouveau messianisme politique, à travers la volonté de créer ce qu'on appelle le « Nouvel Ordre mondial », un monde dominé par la logique du marché et de la technique qui élimine toutes les structures intermédiaires, y compris l'État et dont la mentalité est profondément transhumanisme. Dans une deuxième partie, nous verrons quelle réponse l'Église apporte sur la véritable mission du politique, qui doit s'appuyer sur la loi naturelle, accessible de droit à tout homme par sa raison, pour établir un ordre universel juste. Enfin dans un dernier temps, nous donnerons quelques critères nécessaires pour s'investir en politique aujourd'hui.

I. LES MESSIANISMES POLITIQUES OU LA CRÉATION D'UNE NOUVELLE HUMANITÉ

On appelle messianismes politiques les doctrines politiques prétendant faire advenir la réalisation d'une humanité parfaite et promettant un salut pour l'humanité dès ici-bas. Ils s'appuient toujours sur une vision fautive ou tronquée de la nature humaine, une nature en mouvement, à créer. Toutes ces idéologies ont en commun de proposer un bonheur parfait sur terre en se substituant à la religion et en supprimant la relation à un Dieu transcendant. Nous pourrions bien sûr parler des Lumières et de la Révolution française qui ont fait la promotion d'une nouvelle humanité et qui ont tenté de remplacer la foi chrétienne par le culte de la raison. Aujourd'hui certains pensent même que la Révolution n'est pas allée assez loin dans les idées et promeuvent une religion républicaine, avec comme chef de file Vincent Peillon, ancien ministre de l'éducation nationale. Nous parlerons essentiellement du Nazisme et du Communisme plus proches de nous dans le temps, mais aussi du danger actuel dans la recherche du Nouvel Ordre Mondial d'un nouveau messianisme politique transhumaniste.

A. Le Communisme

Il serait intéressant de voir toutes les analogies existantes entre la Révolution française et la Révolution bolchevik. Lénine n'a-t-il pas dit qu'il fallait des nouvelles « Vendée » ? Mais revenons aux sources du communisme. Karl Marx dans le *Manifeste du Parti Communiste* avait décrit le processus historique qui permettrait à l'homme de se libérer, et de faire surgir une humanité nouvelle par l'abolition de la société des classes. Dans le communisme, c'est une fautive conception de l'homme qui a entraîné la mort de dizaines de millions de personnes, et qui continue à faire des ravages dans certains pays. Marx avait une conception matérialiste de l'homme et de son bonheur. Pour Marx, il est indéniable que la conscience de l'homme change en fonction des circonstances :

Est-il besoin d'un esprit bien profond pour comprendre que les vues, les notions et les conceptions, en un mot, que la conscience de l'homme change avec tout changement survenu dans ses relations sociales, dans son existence sociale ?¹

¹ Karl MARX, *Manifeste du Parti Communiste*, chapitre II.

Cela montre bien que Marx rejette l'idée d'une nature humaine donnée. L'homme nouveau, l'homme augmenté, est à construire et cela passe par un processus historique, celui de la révolution du prolétariat. Pour lui, l'homme n'est que le produit de la société. Il faut parvenir à une société parfaite, c'est-à-dire sans classe pour créer l'homme nouveau. Voici comment Hannah Arendt décrivait la pensée marxiste dans *La nature du totalitarisme* :

Au fondement de la croyance des bolcheviks dans les classes, il y a bien la conception que Marx se faisait de l'homme comme produit d'un gigantesque mouvement qui se précipite vers la fin des temps historiques et, donc, tend à sa propre abolition.²

Le but du marxisme communiste n'est pas ultimement la domination du prolétariat, mais l'abandon des classes dans la société et cela passe par la dictature du prolétariat de manière passagère car c'est la bourgeoisie qui accentue l'inégalité entre les classes par sa domination sur le prolétariat. Il faut que l'homme se dépouille de toute conviction : « Les lois, la morale, la religion sont pour le prolétaire autant de préjugés bourgeois, derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois³. » Toute forme de religion doit être extirpée de la société. Il faut créer un monde sans Dieu. On en a un exemple flagrant avec la volonté des communistes de créer une ville sans Dieu en Pologne (Nova Uta), et le courage de Karol Wojtyła et des Polonais pour construire une église, malgré les pressions du régime. On connaît trop bien comment Lénine et Staline ont mis en place cette révolution et le nombre de victimes qu'elle a pu engendrer dans le monde entier. Il fallait supprimer toute racine profonde et c'est pourquoi on a commencé la Révolution en exterminant les paysans, attachés à une terre et donc à une culture, et que Marx désignait comme « conservateurs ».

B. Le Nazisme

Le nazisme a promis un faux salut de l'humanité en promouvant une politique de purification raciale. La doctrine du national-socialisme présentait aussi une conception erronée de la nature humaine par l'idée de la supériorité d'une race sur le reste de l'humanité, autrement dit un homme augmenté. Hannah Arendt, philosophe juive, dans un livre sur la nature du totalitarisme écrivait :

² Hannah ARENDT, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 2006 (textes de 1953 et 1954), p.100.

³ Karl MARX, *op. cit.*, chapitre I.

Au fondement de la croyance des nazis dans les lois raciales, se trouve effectivement la vision darwinienne de l'homme comme produit plus ou moins fortuit d'un développement naturel qui ne s'arrête pas nécessairement à l'espèce humaine telle que nous la connaissons⁴ ».

Au fond les nazis justifiaient leur doctrine et leur action politique, par analogie avec la sélection naturelle de Darwin. La race allemande étant la race supérieure, sans défaut, c'est elle qui devait subsister et dominer le monde. Derrière cette doctrine se trouve donc l'idée que la nature tend à élever le niveau des êtres et que l'espèce humaine telle qu'elle nous est connue aujourd'hui n'a pas atteint le terme de son évolution. Il fallait favoriser la pureté de la race aryenne pour faire progresser l'humanité vers une humanité nouvelle, une humanité parfaite dominée par une race supérieure. Il s'agit bien ici d'une forme de transhumanisme, une évolution de l'humanité vers une surhumanité. On connaît tous les moyens de terreur utilisés pour supprimer ceux qui étaient considérés comme des sous-hommes, Juifs, Tsiganes, Slaves mais aussi l'eugénisme pratiqué par les nazis par la suppression des personnes handicapées, des enfants atteints d'une déficience mentale, etc. La figure du chef est aussi très présente. Nous savons quel pouvoir démoniaque de séduction avait Adolph Hitler. Ces deux idéologies totalitaires ont en commun de s'être présentées comme des messianismes politiques en promouvant la possibilité de créer une humanité parfaite sur terre, et ont instauré une terreur pour éliminer tous ceux qui seraient un obstacle à cette idée d'humanité : « La terreur élimine les individus pour le bien de l'espèce ; elle sacrifie les hommes pour le bien de l'humanité »⁵ dit encore Hannah Arendt. Mais n'y a-t-il pas dans la politique actuelle une volonté de créer une nouvelle humanité parfaite, transhumaine ?

C. La recherche d'un Nouvel Ordre Mondial : un messianisme politique ?

Aujourd'hui, la perspective d'une domination de l'humanité par une race apparaît comme intolérable à tout le monde. De même, la société sans classes semble une utopie, bien que certains veillent encore y croire. Une nouvelle idéologie est née, dans laquelle la nature de l'homme est de ne pas avoir de nature et de la définir à son gré. Nous sommes dans une autre forme de messianisme politique où l'on veut faire croire à

⁴ Hannah ARENDT, *La nature du totalitarisme*, op. cit., p.100.

⁵ *Ibid.* p.102.

l'homme qu'il s'accomplira dans la mesure où il sera libre d'assouvir tous ses désirs. Mais en fait, cela demande une soumission intégrale à un nouvel ordre dont les enjeux se situent à un niveau mondial. C'est ce qu'on appelle le Nouvel Ordre Mondial. Vous avez peut-être entendu parler du Bilderberg, un groupe d'hommes politiques, de présidents de multinationales, etc, qui se réunissent chaque année et discutent secrètement sur l'avenir du monde. Même s'ils se défendent d'être une instance de décisions, ils possèdent une puissance financière énorme et peuvent facilement faire pression par des lobbies à l'ONU ou dans certains États. Que veulent les partisans de ce nouvel ordre mondial ? Ils veulent un monde dominé par le marché financier et la technique, sans frontières. Il n'est pas étonnant de retrouver ainsi dans ce groupe de personnes des PDG de grandes multinationales. Pour arriver à leurs fins, il s'agit de déraciner les personnes de leur culture, de leur histoire pour créer une nouvelle humanité. Ses promoteurs se disent profondément humanistes, alors qu'en fait ils veulent soumettre l'homme à la loi du marché et cherchent à dominer le monde. Il faut déconstruire l'État, détruire les lois qui sont un obstacle au libre marché :

L'État est considéré comme un frein aux innovations spéculatives conçues selon des logiques financières de prédation. Cette transformation va être stimulée à l'extrême dans les années 1990 par le Web, le modèle libertarien militant pour la suppression des lois au profit des contrats commerciaux. Peter Thiel fondateur de PayPal et de Facebook explique qu'il faut détruire l'État, la démocratie et l'espace politique, et liquider les lois qui empêchent le fonctionnement du marché. La numérisation généralisée, en accentuant la connectivité court-circuite les territoires, leurs législations et leurs fiscalités⁶

La mondialisation n'est ni bonne ni mauvaise en soi, mais dans une telle perspective, elle se fait au détriment de l'homme. La politique est en train de disparaître « sous la triple action de l'expulsion du bien commun, la domination du marché comme instance de régulation et la numérisation de toute activité. » On comprend d'autant mieux pourquoi il faut alors supprimer toute conviction et toute référence à une nature humaine qui est considérée aujourd'hui comme une culture parmi les autres et une culture trop forte, qui évoque de manière trop flagrante l'existence d'un Dieu créateur. Ainsi on fait croire à l'homme qu'il est parfaitement libre en lui donnant le maximum de possibilités. L'homme ne se définit plus par

⁶ « Sortir du Politique » ?

rapport à une nature, mais comme un être qui a des droits. Il s'agit de donner de plus en plus de droits à l'homme en se portant garant de ses droits, à condition qu'il se soumette à cet ordre et au modèle de l'humanité qu'on veut lui inculquer. Il s'agit de créer un monde nouveau et une humanité nouvelle. Ils utilisent d'ailleurs le terme de « création » d'un nouveau monde. Dans cette perspective, l'homme se prend pour Dieu, et sous couvert de philanthropie, il dénature l'homme et même l'élimine pour montrer qu'il a le pouvoir et la mainmise sur la vie de l'homme : l'avortement et l'euthanasie sont sans doute des nouvelles formes d'une Terreur nécessaire pour une nouvelle humanité délivrée des « sous-hommes » qui ne correspondent pas à une logique de profit. Le transhumanisme élimine tout ce qui est faible, sous prétexte de créer le surhomme. Derrière ces pensées se trouve évidemment la « volonté de puissance » nitzschéenne.

Finalement ce qui est commun à ces différents messianismes politiques, c'est la négation de l'ouverture à la transcendance de l'homme et par là un certain orgueil de l'homme. Benoît XVI dans son encyclique sociale *Caritas in Veritate* décrivait ainsi ces messianismes politiques : Les

messianismes prometteurs, mais bâtisseurs d'illusions » fondent toujours leurs propositions sur la négation de la dimension transcendante du développement, étant certains de l'avoir tout entier à leur disposition. Cette fausse sécurité se change en faiblesse, parce qu'elle entraîne l'asservissement de l'homme, réduit à n'être qu'un moyen en vue du développement⁷.

La personne ne doit jamais être traité comme un moyen, mais toujours comme une fin. Comment mettre en œuvre une politique conforme au bien de la personne humaine ?

II. LA RÉPONSE DE L'ÉGLISE AUX MESSIANISMES POLITIQUES SUR LA VÉRITABLE MISSION DU POLITIQUE

A. Les limites de la mission du politique : une réalisation imparfaite du bien commun

L'ordre politique de la Cité n'a pas pour mission d'assurer le salut à l'humanité. Il ne doit pas se confondre avec l'ordre eschatologique, c'est-à-dire qui concerne les fins dernières de l'homme. L'homme politique ne doit pas faire miroiter l'avènement d'une humanité nouvelle en promet-

⁷ BENOÎT XVI, *Caritas in Veritate* n°17.

tant une béatitude terrestre. Saint Jean-Paul II s'était adressé au Parlement Européen à Strasbourg en 1988 avec ces mots très forts :

Après le Christ, il n'est plus possible d'idolâtrer la société comme grandeur collective dévoratrice de la personne et de son destin irréductible. La société, l'État, le pouvoir politique appartiennent au cadre changeant et toujours perfectible de ce monde. Nul projet de société ne pourra jamais établir le Royaume de Dieu, c'est-à-dire la perfection eschatologique, sur la terre. Les messianismes politiques débouchent le plus souvent sur les pires tyrannies. Les structures que les sociétés se donnent ne valent jamais d'une façon définitive ; elles ne peuvent pas non plus procurer par elles-mêmes tous les biens auxquels l'homme aspire. En particulier, elles ne peuvent se substituer à la conscience de l'homme ni à sa quête de la vérité et de l'absolu.⁸

Les paroles de saint Jean-Paul II s'enracinent dans la doctrine sociale de l'Église qui rappelle la nécessaire distinction entre le bien commun temporel et le bien commun eschatologique :

L'Église et la communauté politique, bien que s'exprimant toutes deux à travers des structures d'organisation visibles sont de nature différente tant par leur configuration que par les finalités qu'elles poursuivent⁹.

Le bien commun est défini ainsi par la Doctrine Sociale de l'Église :

Selon une première et vaste acception par bien commun on entend : « l'ensemble des conditions sociales, qui permettent tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, c'est-à-dire aux personnes, d'atteindre leur perfection d'une façon plus aisée. »

C'est à l'autorité politique de mettre tout en œuvre pour la réalisation du bien commun temporel, mais comme le rappelle le *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église* au paragraphe 164 :

Le bien commun de la société n'est pas une fin en soi ; il n'a de valeur qu'en référence à la poursuite des fins dernières de la personne et au bien commun universel de la création tout entière. Dieu est la fin dernière de ses créatures et en aucun cas on ne peut priver le bien commun de sa dimension transcendante qui dépasse mais aussi achève la dimension historique.¹⁰

L'humanité ne trouve son accomplissement parfait qu'en Dieu. Lorsque l'on supprime cette dimension transcendante essentielle à l'homme, alors on absolutise la politique. L'ordre politique n'est pas

⁸ SAINT JEAN-PAUL II, *Discours au Parlement Européen*, [9] le 11 octobre 1988.

⁹ CONSEIL PONTIFICAL JUSTICE ET PAIX, *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, n°164.

¹⁰ *Ibid.*, n°170.

l'ordre définitif. Il ne sera jamais un ordre parfait. Nous n'avons pas à mettre notre espérance dans tel ou tel régime politique. Le texte de la Commission Théologique Internationale (CTI) sur la loi naturelle écrit en 2009 rappelle les limites du rôle de l'État :

L'État ne peut donc s'ériger en porteur du sens ultime. Il ne peut imposer ni une idéologie globale, ni une religion (même séculière), ni une pensée unique. Le domaine du sens ultime est pris en charge, dans la société civile, par les organisations religieuses, les philosophies et les spiritualités, à charge pour elles de contribuer au bien commun, de renforcer le lien social et de promouvoir les valeurs universelles qui fondent l'ordre politique lui-même.¹¹

L'État n'a pas le rôle de « s'ériger en porteur du sens ultime ». Il n'est pas une fin en soi, comme dans les messianismes politiques. Il est au service de la réalisation du bien commun temporel, dont la réalisation ne peut être qu'imparfaite. Il ne peut imposer une religion, ni même se substituer à celle-ci. Il est au service des personnes. Or la personne ne peut s'accomplir si elle ne réalise pas sa nature humaine. La personne n'est vraiment libre que lorsqu'elle réalise les potentialités de sa nature, et c'est seulement ainsi qu'elle pourra se réaliser et même se dépasser. C'est pourquoi il est nécessaire au politique de s'appuyer sur la loi naturelle comme fondement du droit pour la réalisation des personnes dans la société.

B. Qu'est-ce que la loi naturelle ?

Il ne s'agit pas d'une loi purement physico-biologique, car la nature de l'homme ne se réduit pas à cette dimension. Pour fonder pleinement la loi naturelle, il faut déjà pouvoir être capable de dire quelque chose de la nature, autrement que les sciences modernes, c'est-à-dire par la philosophie. Mais il faut aussi revenir à une métaphysique et une théologie de la création. Cependant tout homme de par sa nature et sa raison peut saisir la loi naturelle. Cicéron la définissait ainsi : « la raison suprême insérée dans la nature qui nous commande ce qu'il faut faire et nous interdit le contraire¹². » Tout homme saisit naturellement qu'il « faut faire le bien et éviter le mal. » L'homme découvre certaines inclinations fondamentales de sa nature, comme la conservation de la vie, la survie de l'espèce par la

¹¹ COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *A la recherche d'une Éthique universelle, nouveau regard sur la loi naturelle*, 2009, n°95.

¹² CICÉRON, *De legibus*, I, VI, 18 : « *Lex est ratio summa insita in natura quae iubet ea quae faciendae sunt prohibetque contraria.* »

procréation et la recherche de la vie en société et de la connaissance de la vérité et ultimement de Dieu. La raison se formule à elle-même, à partir de ces inclinations naturelles, des premiers préceptes très généraux. Ceux-ci sont normatifs, c'est-à-dire qu'ils obligent moralement la personne à agir en fonction de ces préceptes. Comprenons bien l'obligation dont il s'agit. Lorsqu'on parle de loi naturelle pour l'homme, on entend la saisie des principes généraux qui vont inspirer son agir moral et qui sont conformes à sa nature¹³. L'Église n'a pas le monopole de la loi naturelle car tout homme, par sa raison, est capable de découvrir les premiers préceptes de la loi naturelle qui sont inscrits dans sa nature rationnelle. Certains conditionnements, liés au péché, (structures de péché, conditionnement sociaux) peuvent en obscurcir l'évidence. C'est pourquoi l'Église, parce que la loi nouvelle de l'Évangile assume intégralement la loi naturelle, a le devoir de rappeler les exigences de cette loi naturelle. Celle-ci est formulée soit par des préceptes positifs, soit par des préceptes négatifs. Il est nécessaire de rappeler comme saint Jean-Paul II l'a fait dans l'encyclique *Veritatis Splendor*, que les préceptes négatifs n'admettent aucune exception. Ainsi certains actes qui sont intrinsèquement mauvais comme le meurtre ou l'adultère. Aujourd'hui, dans le débat public, il est très difficile de parler de loi naturelle car on est tout de suite classé dans la sphère catho-rétrograde, tellement on s'est éloigné du concept de nature humaine. Pourtant la loi naturelle reste le seul fondement objectif et rationnel capable d'aider le politique à mettre en œuvre un droit objectif qui respecte l'homme. Le politique doit s'appuyer sur la loi naturelle pour établir des lois conformes au respect de la personne humaine.

C. La mission du politique : de la loi naturelle au droit positif

Benoît XVI dans son discours devant les Parlementaires allemands, le 22 septembre 2011 avait souligné l'importance de se référer au droit naturel et donc à la loi naturelle inscrite dans le cœur de chaque homme pour ériger des lois justes :

L'homme aussi possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté. L'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi. L'homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature, et sa volonté est juste quand il respecte la nature, l'écoute et quand il

¹³ Nous nous appuyons ici sur le texte de la CTI de 2009 qui donne une véritable clé pour comprendre la loi naturelle.

s'accepte lui-même pour ce qu'il est, et qu'il accepte qu'il ne s'est pas créé de soi. C'est justement ainsi et seulement ainsi que se réalise la véritable liberté humaine.¹⁴

Ce que Benoît XVI a dit devant le Parlement allemand est aussi valable pour les autres peuples. Combien de fois le droit est-il bafoué par la recherche égoïste et effrénée du pouvoir ? Si le droit ne s'appuie plus sur la loi naturelle, alors il ne respecte plus la personne humaine. Lorsque la politique est mis uniquement au service du pouvoir et n'a plus aucun fondement respectant la nature humaine alors elle devient arbitraire et tyrannique :

Naturellement un politicien cherchera le succès sans lequel il n'aurait aucune possibilité d'action politique effective ! Mais le succès est subordonné au critère de la justice, à la volonté de mettre en œuvre le droit et à l'intelligence du droit. Le succès peut aussi être une séduction, et ainsi il peut ouvrir la route à la contrefaçon du droit, à la destruction de la justice. « Enlève le droit – et alors qu'est ce qui distingue l'État d'une grosse bande de brigands ? » a dit un jour saint Augustin. Nous Allemands, nous savons par notre expérience que ces paroles ne sont pas un phantasme vide. Nous avons fait l'expérience de séparer le pouvoir du droit, de mettre le pouvoir contre le droit, de fouler aux pieds le droit, de sorte que l'État était devenu une bande de brigands très bien organisée, qui pouvait menacer le monde entier et le pousser au bord du précipice.¹⁵

Benoît XVI manifeste ici que la liberté de l'homme ne consiste pas à manipuler sa nature, voire même à la créer, mais il est juste lorsqu'il se conforme à sa nature, qu'il l'accepte, autrement dit, lorsque la loi naturelle devient la source d'inspiration de ses actions et donc des lois positives qui sont votées. Le législateur doit donc avoir toujours recours à l'horizon normatif de la loi naturelle. Celle-ci trouve son expression juridique dans le droit naturel, un droit qui précède tout droit positif. Le législateur a l'obligation morale de respecter le droit naturel lorsqu'il produit une loi. Il est tout à fait légitime que les lois positives évoluent en fonction des circonstances changeantes des sociétés, mais cela ne peut jamais se réaliser en contradiction avec le droit naturel. Rappelons ce que disait saint August-

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Benoît XVI au *Bundestag*, Berlin, jeudi 22 septembre 2011.

tin : « Une loi qui ne serait pas juste ne peut être appelée loi »¹⁶ et dans ce cas il vaut mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

III. S'INVESTIR EN POLITIQUE POUR UN CATHOLIQUE, EST-CE POSSIBLE ?

L'Église a donné en 2002 par la Congrégation pour la doctrine de la foi un texte très important intitulé *Note Doctrinale concernant certaines questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique*. Dans ce texte, L'Église rappelle l'engagement nécessaire de tous les fidèles dans la politique, qui doit être compris dans un sens large. Nous retiendrons six points fondamentaux :

1/ L'obligation pour tout catholique de s'engager en politique, entendue dans un sens large : les fidèles ont pour tâche qui leur est propre d'animer chrétiennement l'ordre temporel, tout en respectant la nature et la légitime autonomie, et en coopérant avec les autres citoyens, selon leur compétence spécifique et sous leur propre responsabilité. Le Concile Vatican II rappelle que

les fidèles laïcs ne peuvent absolument pas renoncer à la participation à la « politique », à savoir à l'action multiforme, économique, sociale, législative, administrative, culturelle, qui a pour but de promouvoir, organiquement et par les institutions, le bien commun.

2/ Le paragraphe 3 insiste sur la légitime multiplicité et diversité des options temporelles, mais toujours en respectant les principes non-négociables : « Si les chrétiens sont tenus « de reconnaître la légitime multiplicité et diversité des options temporelles », ils sont également appelés à s'opposer à une conception du pluralisme marquée par le relativisme moral, qui est nuisible pour la vie démocratique elle-même, celle-ci ayant besoin de fondements vrais et solides, c'est-à-dire de principes éthiques qui, en raison de leur nature et de leur rôle de fondement de la vie sociale, ne sont pas « négociables ».

3/ Le paragraphe 6 porte sur la cohérence et l'unité de vie. Il n'y a pas d'un côté notre vie spirituelle, d'un autre l'engagement politique :

L'enseignement social de l'Église établit assurément un devoir moral de cohérence pour les fidèles laïcs, intérieur à leur conscience, qui est unique et une. [...] Dans leur existence, il ne peut y avoir deux vies parallèles, d'un côté la vie qu'on nomme 'spirituelle' avec ses valeurs et ses exigences ; et de l'autre, la

¹⁶ SAINT AUGUSTIN, *De libero arbitrio*, I, V, 11 (CCSL 29, p.217) : « *Nam lex mihi esse non videtur, quae iusta non fuerit* ».

vie dite 'séculière', c'est-à-dire la vie de famille, de travail, de rapports sociaux, d'engagement politique, d'activités culturelles.

4/ L'obligation précise de s'opposer à toute loi qui s'avère être un attentat contre la vie humaine : « Jean-Paul II a maintes fois répété que ceux qui sont engagés directement dans les instances législatives ont « une obligation précise de s'opposer » à toute loi qui s'avère un attentat contre la vie humaine. Il est impossible pour un catholique de participer à des campagnes d'opinion en faveur de telles lois, et il n'est permis à personne de les soutenir par son vote. Il est très grave par exemple de voter toutes les lois visant à libéraliser l'avortement tout en se disant contre l'avortement à titre personnel.

5/ Le texte de la CDF rappelle l'engagement que les catholiques doivent mener quant aux principes moraux non-négociables « qui n'admettent ni dérogation, ni exception, ni aucun compromis ». Le texte cite les lois en matière d'avortement et d'euthanasie, « qui doivent protéger le droit primordial à la vie, depuis sa conception jusqu'à sa fin naturelle », le devoir de protéger les droits de l'embryon humain, de préserver la famille, fondée sur le mariage monogame entre personnes de sexe différent, et protégée dans son unité et sa stabilité, face aux lois modernes sur le divorce. A cela s'ajoute aussi la liberté religieuse et le sens moral d'une économie au service de la personne et du bien commun.

6/ Le paragraphe 7 évoque la situation d'associations, d'organisations d'inspiration catholique qui prendrait des orientations en faveur de forces ou de mouvements politiques, en contradiction avec l'enseignement moral et social de l'Église sur des questions éthiques fondamentales. La presse dite catholique n'a pas à donner, à l'occasion de choix politiques, une orientation ambiguë et incohérente, interprétant de manière équivoque le sens de l'autonomie des catholiques en politique.

CONCLUSION

Soljenitsyne avait adressé ces mots pleins de réalisme et d'espérance à Philippe de Villiers lors d'une visite de ce dernier en Russie et qui montrent comment l'on doit faire de la politique aujourd'hui :

Ici, il reste encore des racines vivantes. Elles sont en train de donner des pousses. Il y aura une restauration des valeurs civiques et spirituelles. Vous, en Europe, vous êtes dans une éclipse de l'intelligence. Vous allez souffrir. Le

gouffre est profond. Vous êtes malades. Vous avez la maladie du vide [...] Le système occidental va vers son état ultime d'épuisement spirituel : le juridisme sans âme, l'humanisme rationaliste, l'abolition de la vie intérieure... Toutes vos élites ont perdu le sens des valeurs supérieures. Elles ont oublié que le premier droit de l'homme, c'est le droit de ne pas encombrer son âme avec des futilités. Le gouffre s'ouvrira à la lumière. De petites lucioles dans la nuit vacilleront au loin. Au début peu de gens les distingueront et sauront abriter ces lueurs tremblantes, fragiles, contre toutes les tempêtes hostiles. Il y aura des hommes qui se lèveront, au nom de la vérité, de la nature, de la vie ; ils cacheront dans leurs pèlerines, des petits manifestes de *refuzniks* [ceux qui étaient privés de certains droits en URSS puis le terme a pris le sens d'objecteurs de conscience]. Ils exerceront leurs enfants à penser différemment, à remettre l'esprit au-dessus de la matière. Ils briseront la spirale du déclin du courage. Ainsi viendra l'éclosion des consciences dressées. Aujourd'hui les dissidents sont à l'Est, ils vont passer à l'Ouest.¹⁷

De ces propos, nous retiendrons trois grandes convictions :

— « *De petites lucioles dans la nuit vacilleront au loin.* » Nous devons nous former pour être ces faibles lucioles au cœur de la nuit pour éclairer les consciences de nos contemporains sur la vraie nature de l'homme et sa très grande dignité.

— « *Ils exerceront leurs enfants à penser différemment, à remettre l'esprit au-dessus de la matière.* » Comprendons l'importance de la prière et de l'éducation intégrale de l'homme esprit, âme et corps. La prière : Benoît XVI dans *Deus Caritas est* disait : « Celui qui prie ne perd pas son temps, même si la situation apparaît réellement urgente et semble pousser uniquement à l'action »¹⁸. Comprendons aussi le rôle de l'éducation : éducation humaine et éducation spirituelle, l'éducation à toutes les vertus comme l'avaient bien compris ici le Père et Mère Marie-Augusta.

— « *Il y aura des hommes qui se lèveront, au nom de la vérité, de la nature, de la vie. Ils briseront la spirale du déclin du courage. Ainsi viendra l'éclosion des consciences dressées.* ». Nous sommes appelés à être des *refuzniks*, à ne pas nous compromettre avec le mal par notre silence, mais à être des témoins de la vérité. Personne ne parlera à notre place.

¹⁷ Philippe DE VILLIERS, *Le moment est venu de dire ce que j'ai vu*, Albin Michel, 2015, p.340.

¹⁸ BENOÎT XVI, *Deus Caritas est*, n°36.

Famille Missionnaire de Notre-Dame
07450 Saint Pierre de Colombier
France
<https://fmnd.org>